H. GAULTIER DE ST-AMAND

NANA-SAHIB

Martyrologe des femmes anglaises pendant l'Insurrection des Cipayes en 1857

PARIS
LIBRAIRIE DU TEMPLE
110, RUE DU TEMPLE, 110

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/nanasahibpisod00gaul

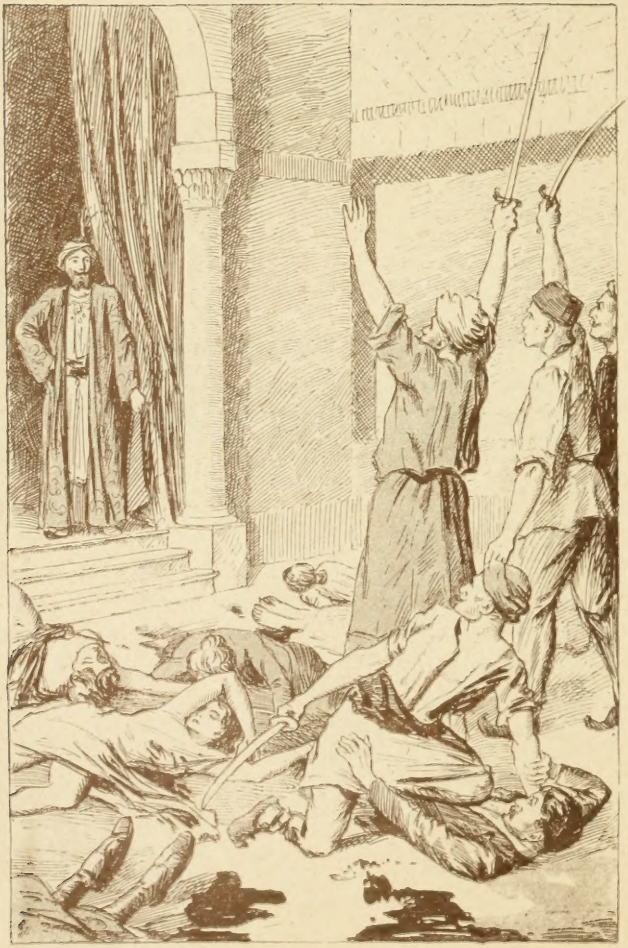
Erotica
041
SmRS

34444O 22335749

NANA-SAHIB

Épisodes de l'insurrection des cipayes en 1857.

Cet ouvrage a été déposé conformément à la loi.
L'éditeur se réserve le droit de poursuivre tout contrefacteur ou débitant de contrefaçon.



H. GAULTIER DE SAINT-AMAND

NANA-SAHIB

Épisodes sanglants de l'insurrection
des cipayes en 1857

PARIS
LIBRAIRIE DU TEMPLE
110, RUE DU TEMPLE, 110

MCMIX

PRÉFACE

Les agitations qui, ces temps derniers, ont ébranlé et ébranlent encore l'Inde anglaise, ont donné une nouvelle actualité à la grande insurrection de 1857. On sait que le soulèvement des cipayes faillit alors ruiner complètement la domination britannique, et que cet événement est l'un des plus considérables de l'histoire moderne. Pour se rendre compte de la situation politique actuelle de l'Inde, et même pour apprécier l'état des colonies européennes en Asie, il est nécessaire de remonter à cette période, dont les souvenirs sont encore très vivaces dans l'esprit des indigènes, et qui pourrait se renouveler sans nulle invraisemblance.

La caractéristique de l'insurrection des cipayes fut une guerre de races, un heurt de deux civilisations, avec, de part et d'autre, un acharnement et une haine inexprimables. Les opérations militaires furent simples et sans intérêt spécial, mais, par contre, les horreurs de la lutte atteignirent une intensité inconnue en Europe. On a décrit longuement les procédés de répression, réellement barbares, en effet, employés par les colonnes anglaises pour terroriser leurs adversaires. On discute encore aujourd'hui le régime de compression employé par l'administration britannique dans l'Inde ; mais pour apprécier ces choses à leur juste valeur, il est nécessaire de connaître à quelles atrocités les insurgés se laissèrent aller. Et c'est là d'ailleurs une étude de haute portée philosophique et morale, montrant toute la différence de la mentalité asiatique avec celle des peuples de l'Europe et aussi à quelle férocité voulue peut s'abaisser la bête humaine.

Parmi les cipayes insurgés, la figure la plus caractéristique et le chef le plus célèbre est le personnage énigmatique connu sous le nom de Nana-Sahib. Il a synthétisé en lui au plus haut degré les qualités et les défauts du musulman de l'Inde,

le véritable adversaire des conquérants étrangers, et, à ce titre, nous avons essayé de faire revivre un instant le rajah dépossédé par les Anglais et qui se vengea si cruellement sur eux. Recourant aux documents de l'époque, nous inspirant des récits contemporains, nous avons pu reconstituer avec soin dans leur sombre et tragique réalité les excès auxquels s'adonna sans remords le redoutable chef. Les faits que nous rapportons sont vrais, atténués souvent comme défiant la plume de les reproduire, mais toujours en harmonie avec le caractère sauvage de Nana et de la plupart de ses compagnons d'armes.

On s'étonnera assurément de voir que les victimes furent presque des êtres sans défense, des enfants et surtout des femmes. Il y a là une raison qu'il convient d'expliquer ici. Pour l'Asiatique et spécialement pour le Mahométan, l'outrage fait à la femme de son adversaire est le summum de cruauté qu'il puisse concevoir. Tenant ses compagnes séquestrées dans l'ombre du harem, les gardant jalousement de tout autre que le maître, le musulman estime que l'attentat public et répété commis sur des Européennes est de nature à affirmer sa toute-puissance sur la race infidèle. Ce

n'est donc pas tant pour assouvir des instincts brutaux que par suite d'un plan méthodique et raisonné, que les Anglaises furent livrées aux plus épouvantables épreuves pendant le soulèvement des cipayes. L'effet produit fut d'ailleurs celui qu'attendaient les auteurs de ces atrocités : un formidable soulèvement de colères en Angleterre et l'explosion d'une haine inextinguible.

Ici encore Nana-Sahib domina sans conteste tous les autres chefs de l'insurrection. A côté des massacres sanglants à la portée de tous ceux qui possèdent la force, il eut l'art satanique de trouver les moyens de faire souffrir des traitements pires que la mort aux femmes et aux filles tombées en son pouvoir. Nous l'avons donc pris comme type de notre étude historique et nous avons essayé de montrer la cruauté voulue de ces peuples de l'Extrême-Orient dont l'histoire politique s'est brusquement rouverte aux bruits des victoires japonaises.

LES MASSACRES DE DELHI

NANA-SAHIB

ÉPISODES DE L'INSURRECTION DES CIPAYES DE 1857

CHAPITRE PREMIER

LES MASSACRES DE DELHI

La journée du lundi 11 mai 1857 paraissait s'écouler dans le calme usuel d'un jour d'été indien. A l'ombre, les cipayes formant la presque totalité de la garnison de Delhi avaient procédé à leurs exercices habituels, et lorsque la chaleur avait commencé à se faire sentir, ils étaient rentrés au quartier, ne laissant de garde qu'un petit nombre de leurs camarades pour le service de place. Suivant l'usage traditionnel, le labeur quotidien était fini pour l'armée des Indes, officiers et soldats n'ayant plus qu'à attendre la fraîcheur du soir d'une façon aussi agréable que possible.

Tout semblait parfaitement tranquille et, de fait, nul ne songeait, dans la grande ville de Delhi, le principal arsenal anglais dans cette région de l'Inde, à la proximité des événements tragiques qui allaient s'ensuivre dans un si bref délai. Il était bien question d'agitations plus ou moins secrètes, de singuliers échanges de gâteaux mystérieux ou de fleurs de lotus bleu, l'emblème de la vengeance, et que l'on voyait parfois circuler dans les rangs des cipayes. Certains parlaient de difficultés sérieuses et de résistances opiniâtres nées de l'emploi de cartouches enduites de graisse de vache ou de porc, deux animaux dont ni un Hindou ni un Musulman ne peut tolérer de souiller une partie de son corps. On disait aussi que la propagande religieuse des Anglais n'hésitait pas à attaquer la base même de l'organisation sociale hindoue, c'est-à-dire la caste, et que les plus vifs mécontentements se faisaient jour dans les troupes indigènes. Mais les Européens affectaient de ne pas s'en inquiéter et de considérer que le prestige du blanc et la force de la discipline sauraient écraser dans l'œuf toute agitation sérieuse. Il semblait invraisemblable que les Hindous, si dociles, si humbles devant le moindre geste de leurs conquérants, osassent

prendre une attitude plus décidée. Ne venait-on pas d'annexer sans difficulté le royaume d'Aoude aux domaines de la Compagnie des Indes? La puissance britannique n'était-elle pas si puissante qu'un des adversaires les plus acharnés de la Compagnie, Nana-Dhoudun-Punt, abandonnait tout espoir de lutter contre elle et se consolait dans son splendide château de Bithour en donnant des bals fréquentés par les femmes et les filles des officiers de la région? S'il y avait des régiments mécontents, on frapperait les mutins et on licencierait leurs camarades. Déjà, à Meerut, non loin de Delhi, on avait condamné aux fers des cavaliers indigènes qui avaient refusé les nouvelles cartouches et leur dégradation avait dû être effectuée la veille ou l'avant-veille. Tout allait donc bien, et déjà les fonctionnaires et officiers au service de la Compagnie se préparaient à s'enfermer dans leurs fraîches demeures, pendant que la foule bigarrée des indigènes continuerait de circuler sous l'ardente lumière à travers les ruelles et les bazars de la ville.

Il était environ neuf heures du matin, lorsque les sentinelles du pont de bateaux construit sur la Djumma, devant la porte nord-est de Delhi, virent arriver, par la route de Meerut, un groupe de

cavaliers portant l'uniforme du 3me régiment de cavalerie indigène du Bengale. Il pouvait y avoir là une trentaine de soldats, blancs de poussière et dont les chevaux inondés de sueur attestaient une course précipitée. Les cipayes de garde se massaient avec curiosité pour connaître la cause d'une telle chevauchée, lorsque les nouveaux venus, sans proférer une parole, se ruèrent sur l'officier anglais qui commandait le poste, et, avant toute résistance, ils le sabraient sans pitié.

Un moment de stupeur s'ensuivit, les cipayes restaient passifs, ne paraissant pas vouloir entrer en lutte avec leurs frères d'armes. Les cavaliers les réunissaient autour d'eux et, avec une extrême animation, ils leur racontaient les événements qui s'étaient déroulés à Meerut le samedi et le dimanche. Leur colonel, disaient-ils, voulaient les contraindre à devenirs chrétiens, c'est-à-dire faire d'eux des parias exclus de toute caste, et pour affirmer son pouvoir, il avait voulu les obliger à se servir des cartouches graissées. Sur leur refus de transgresser leurs principes les plus sacrés, les malheureux avaient été condamnés à dix ans de fers et de travaux forcés et ils avaient été dégradés et entravés dans la journée du samedi. Les traces

des fers étaient encore visibles aux pieds et aux mains des orateurs et un sourd murmure d'indignation attestait que les cipayes sentaient cruellement l'injustice faite à leurs compatriotes.

Encouragés, les soldats de Meerut élevaient la voix. Ils dénonçaient, avec des cris vibrants et la phraséologie orientale, l'atteinte portée par les Anglais à leurs castes et à leur religion et appelaient leurs amis à les soutenir dans leur œuvre libératrice. Tout le poste s'engagea à accueillir favorablement les insurgés à mesure qu'ils déboucheraient du pont de bateaux pour gagner l'intérieur de la ville.

Les trente *vengeurs* reprirent alors leur marche vers le palais du Grand Mogol, vieillard affaibli par l'âge et que la Compagnie des Indes avait précipité du trône florissant de ses ancêtres dans une semi-captivité. Chemin faisant, ils rencontrent quelques Européens, le résident britannique auprès du souverain déchu entre autres. Tous sont aussitôt attaqués et mis à mort sans que la population stupéfaite parût comprendre ce qui arrivait.

Jusque-là, les choses n'offraient qu'une gravité modérée, et le colonel Graves, commandant la garnison, supposait qu'il suffirait de quelque énergie

pour faire rentrer dans l'ordre la soldatesque révoltée. Un régiment indigène, le 54e, marchait résolument à la rencontre de ce que tous croyaient être de simples brigands, mais lorsqu'il déboucha sur la place du palais, des cris assourdissants de *Dinn, Dinn, (pour la religion, pour la religion)* éclatèrent de toutes parts et on vit les troupes ouvrir leurs rangs de droite et de gauche, laissant leurs officiers seuls au milieu de la voie, et assister avec une horrible impassibilité au massacre de ces malheureux par les cavaliers de Meerut de plus en plus fanatisés.

C'était l'insurrection et, avec cette circonstance aggravante, que Delhi ne possédait pas la plus petite garnison européenne. Le peuple se précipitait dans la rue, non plus la populace humble et timide qui s'effaçait docilement le long des murailles pour laisser passer les blancs, mais un océan de têtes brunes aux regards furieux et avides de reprendre possession du sol de ses ancêtres. Un immense cri de malédiction et de vengeance éclata soudain, quand sur les bastions du fort Selimgurh, apparurent, mèches en main, les artilleurs de la Compagnie des Indes. La foule s'enfuyait pour éviter la mitraille, mais déjà la révolte était maî-

tresse du fort et les canonniers ne firent que jeter leurs mèches dans les fossés où elles crépitèrent un instant.

Victoire! victoire! hurlèrent les Hindous, pendant que de sonores trompettes faisaient entendre de déchirantes clameurs. Le colonel Graves, avec quelques fidèles, se faisait jour péniblement pour essayer de gagner la tour du pavillon. Les insurgés le suivaient de près et les premières colonnes des régiments révoltés arrivèrent presque aussitôt que lui sur l'Esplanade. Le 20e et le 74e d'infanterie marchaient en bon ordre, tambours battants, trompettes sonnantes, enseignes déployées, et chacun d'eux paraissait encore dirigé par un officier européen. Mais ce n'était que la tête, encore coiffée de la casquette d'uniforme, et portée par dérision au bout d'un long bambou. Le peuple enthousiaste applaudissait à ces hideux trophées, proclamant empereur des Indes le vieux roi de Delhi, le descendant des Grands Mogols et acclamant la chute de la tyrannie anglaise.

Il était quatre heures du soir, les officiers anglais abandonnaient Delhi, à l'exception de quelques-uns obstinés à défendre encore la poudrière. Jusque-là, les insurgés s'étaient contentés d'atta-

quer leurs propres officiers et quelques rares Européens égarés au sein de la foule, mais la plupart des familles anglaises, les femmes notamment, avaient pu se réfugier dans quelques maisons amies ou à la tour du Pavillon que le colonel Graves espérait pouvoir facilement défendre. Mais, de toutes parts, les régiments révoltés se pressaient en rangs serrés, la nuit allait bientôt venir, les portes des prisons vomissaient une tourbe fanatique et l'obscurité naissante allait abriter les premiers massacres systématiques.

Ce furent d'abord des pillards, de simples voleurs lancés à l'assaut des maisons européennes abandonnées. Des bandits se ruaient dans les appartements, brisant les meubles et les glaces, arrachant les planchers, enlevant tout ce qu'ils pouvaient, cherchant à incendier le surplus pour assouvir leur rage de destruction. Soudain, des crépitements d'une fusillade nourrie emplirent la grande rue conduisant à la mosquée de la Djumma. Des masses de cipayes s'y engouffraient et en refluaient, amoindries, décimées, mais non découragées et elles s'y précipitaient encore. Un groupe de fusiliers anglais, retranchés dans la mosquée, tirait vainement sur les troupes insurgées.

Les morts et les blessés tombaient, galets emportés dans la marée humaine, et la vue du sang ruisselant à flots vint surexciter au plus haut point les passions de la foule. Précisément la position du Pavillon n'était plus tenable, on prononçait le sauve-qui-peut, et les malheureuses familles qui avaient cru y trouver asile s'enfuyaient de toutes parts au moment même où la colère des cipayes déchirés par la mitraille atteignait son paroxysme.

La boucherie commença, et telles furent les horreurs des jours suivants que les atrocités de cette première nuit parurent insignifiantes aux survivants. C'étaient les excès classiques des foules déchaînées, le vol, le meurtre, l'incendie. Des hurlements de fauves saluaient la découverte de chaque Européen, des acclamations de joie ou des cris de dépit annonçaient sa mort ou sa fuite, et la victime tombait bientôt malgré tout sous le poignard de ses innombrables poursuivants. C'était surtout des hommes qui périssaient ainsi, car eux seuls osaient encore faire face à leurs agresseurs. Il leur semblait impossible que le prestige de la Grande-Bretagne fût soudain devenu impuissant, et il leur fallait le choc du bâton ou le froid du couteau

pour les convaincre enfin de l'inanité de leurs espérances.

Mais à mesure que la populace envahissait les quartiers européens, elle découvrait de plus en plus des femmes et des enfants cachés dans les caves et en proie aux plus folles terreurs. Ces victimes innocentes furent les plus heureuses. Les assassins se jetaient sur elles, forçant dans leur élan les portes les plus robustes; des cris déchirants se faisaient entendre, un cliquetis d'armes, la fumée des torches, puis tout retombait dans l'ombre et le silence, à peine troublé par quelques râles étouffés d'agonisants. La mort avait été rapide et libératrice.

Les nuits de l'Inde sont aussi fraîches que les journées sont brûlantes, et, sous leurs vêtements légers, deux Hindous commençaient à frissonner. Devant eux, des pillards s'enfuyaient de la demeure de quelque riche négociant, abandonnant dans la cour une sorte de bûcher en flammes dévorant les débris des meubles trop lourds pour être facilement transportables.

« Entrons là, Mohammed, fit l'un des Hindous.

— Par le saint Prophète, c'est une belle journée, » répliqua son compagnon.

Ils s'approchèrent du feu; deux Mahométans, reconnaissables à leurs turbans, figures intelligentes et rusées, aux yeux froids réflétant par instants les flammes du bûcher.

« Le règne de l'envahisseur est fini, reprit Mohammed.

— Si Dieu le veut, répondit pieusement l'autre Hindou.

— La main d'Allah est sur nous, prononça gravement le Musulman, mais la mesure est comble et les démons étrangers seront rejetés à la mer. Les vrais croyants recouvreront leurs domaines, crois-moi, Ponou.

— Ce ne sera que justice, fit Ponou, les Anglais méprisent systématiquement notre religion, outragent nos convictions. Ils se prétendent des saints et ne sont que des infidèles.

— Tu peux dire des voleurs, compléta Mohammed. Rappelle-toi leurs infamies à l'égard de notre maître, Nana Sahib. L'honorable Compagnie lui a indignement volé l'héritage de ses ancêtres, sous prétexte que ses lois ne reconnaissaient plus l'hérédité par adoption.

— C'est que l'affaire en valait la peine. Son père adoptif, le Peschwa Baji-Rao, a laissé une

immense fortune, des milliers et des milliers de roupies. Les négociants britanniques sont toujours prêts à secouer l'arbre aux roupies pour en emplir leurs coffres.

— Comme tu le dis, Ponou, la vieille dame de Londres n'est jamais rassassiée. Notre chef sera heureux lorsqu'il apprendra la glorieuse conduite des cipayes de Meerut et de Delhi.

— S'il le savait actuellement, il quitterait cette nuit même son château de Bithour, malgré les beautés dont il a peuplé son harem.

— Au contraire, la curée va être ouverte et surtout la curée des femmes blanches. Les bandes sauvages qui ont tout détruit aujourd'hui, devront bientôt rentrer dans l'ordre. Demain on proclamera le nouveau roi de Delhi et on fera cesser ces massacres stupides de jeunes femmes et de filles.

— Assurément, Mohammed, si nous avions pu conduire au Nana quelques-unes des Anglaises massacrées sous nos yeux, nous serions riches déjà du prix de nos esclaves. Au lieu de cela, nous n'avons que des cadavres inutiles. »

Comme pour justifier la constatation de l'Hindou, une plainte sourde domina un instant les der-

niers crépitements du bûcher mourant. Les deux hommes se retournèrent, pour apercevoir au fond de la cour une porte béante et obscure, l'ouverture assurément de la cave du logis dévasté.

« Allons voir, fit Mahommed.

— A quoi bon? répartit Ponou; quelque chien blanc qui trépasse.

— A moins qu'il ne nous tire par derrière, » répliqua l'homme.

Il se fit une torche d'un fragment enlevé au brasier et s'avança vers la porte sombre. Dès les premiers pas, il glissa et faillit tomber; sa main essaya de se retenir à la muraille, elle glissa aussi : la muraille ruisselait de sang!

« Les *vengeurs* ont passé par là, » murmura Ponou.

La torche vacillante éclairait dans un coin de la cave une pyramide de cadavres; — des têtes, des torses, des bras et des jambes, en tas. Malgré leur impassibilité, les deux hommes restèrent un moment interdits. C'était en effet horrible, horrible surtout parce que la vie ne s'était pas entièrement retirée de ces corps mutilés; une jambe s'allongeait et se raidissait en saccades convulsives; un bras se levait pour implorer du secours et retombait

inerte; une bouche poussait un cri d'appel et la respiration sifflante des poitrines exhalant leur dernier soupir imprimait une sorte d'ondulation lente à ce monceau de débris humains.

« Tas de bouchers! prononça Mahammed.

— C'est l'ennemi, expliqua Ponou, l'infidèle ne doit pas être épargné.

— Tu ne me comprends pas, reprit son interlocuteur. Il y avait là de jeunes et jolies femmes qui eussent fait l'ornement du sérail de notre maître. Au lieu de cela, ce n'est plus que de la chair à vautours. »

En entendant des voix, une victime se dégagea brusquement de la pression des morts. C'était une femme. Elle se releva, mais aussitôt debout, elle chancela et retomba lourdement sur le sol. Un coup de hache avait abattu un de ses bras et la perte de sang la rendait sans forces.

« Il n'y a rien à faire ici, reprit Ponou, et la chaleur est étouffante dans cette cave. Sortons. »

Les deux hommes revinrent au grand air, à peine impressionnés par le tragique spectacle qu'ils venaient d'entrevoir. La cour s'était en leur absence remplie de nouveaux pillards, et à chaque

instant, des hommes se précipitaient comme affolés.

« Qu'est-ce? qu'arrive-t-il? » interrogea Mohammed?

Nul ne répondit, lorsque le déchirement de la fusillade éclata avec stridence et couvrit les clameurs de la populace.

« On se bat encore, fit Ponou, où donc?

— A la poudrière, à la poudrière! crièrent des voix.

— La poudrière! la poudrière va sauter! » hurlèrent les assistants en courant en tous sens comme frappés de terreur.

Un faible groupe d'officiers et de sous-officiers tenaient encore le petit arsenal de Delhi, communément appelé la poudrière. Le lieutenant Willoughby, le plus ancien en grade, les commandait, Après un essai infructueux pour arrêter les cipayes au pont de bateaux, il avait fait braquer sur l'Esplanade toutes les pièces de canon que sa petite garnison pouvait armer, et leur feu traça des sillons profonds dans les rangs des cipayes qui accouraient de toutes parts.

Mais la résistance n'était que celle du désespoir, et, ne se faisant pas illusion sur leur sort, les An-

glais tracèrent sur le sol des rigoles profondes, ensemencées de poudre et aboutissant au dépôt des munitions. Quand l'étendard britannique menacerait d'être abattu, une explosion suprême le disperserait dans les airs.

Un envoyé du roi de Delhi annonçait que son maître venait d'être proclamé empereur et réclamait la capitulation de la petite garnison. Pour toute réponse, de nouvelles volées de mitraille firent reculer les cipayes s'avançant en masses serrées.

Mais les vagues vivantes revenaient et la marée humaine roula de nouveau vers le magasin. Les canons tonnèrent, les cipayes tombèrent par dizaines, mais les morts disparaissaient sous les pas des vivants et les assauts reprenaient toujours, épuisant les munitions des Anglais. Les premiers rangs des assaillants se rapprochaient et ils fusillaient les Européens à courte distance. La plupart des canonniers tombèrent sur leurs pièces silencieuses.

Willoughby monta sur un affût et regarda de tous côtés. Nul secours, et aussi loin que la vue pouvait s'étendre, les cipayes hurlant comme des hordes de démons déchaînés.

« Hourra pour la vieille Angleterre ! » s'écria-t-il en saluant le drapeau flottant encore au sommet du magasin !

Et la poudrière sauta, secouant dans ses fondement le vieux palais de Delhi, ensevelissant les révoltés par centaines sous ses décombres.

Cet événement ne fit que surexciter la colère des Hindous dont les leurs avaient été fauchés en foule par quelques Anglais courageux. Les chefs s'assemblaient en une sorte de Parlement militaire et décidaient de rallier à leur cause les Mahométans en consacrant officiellement le monarque déchu de Delhi comme Grand Mongol et Empereur des Indes. Une proclamation fut lancée, faisant appel à la fraternité de toutes les races de l'Inde et les conjurant de lutter sans merci pour jeter à la mer l'odieux envahisseur.

Dès l'instant où l'élément musulman entrait ouvertement en scène, il n'était plus besoin d'attiser le fanatisme des révoltés. La haine du chrétien, si ardente au cœur des fidèles de l'Islam, suffisait amplement à exciter leur zèle barbare, et le 12 mai, au matin, lorsque les incidents de la nuit et de la veille furent connus dans toute l'étendue de Delhi, la foule se rua avec une ardeur

nouvelle à la poursuite et au massacre des Européens survivants.

Toute la population mâle avait péri, à de rares exceptions près, et il ne restait plus que des femmes et des enfants. Un certain nombre de ces malheureuses avaient trouvé asile chez quelques Parsis compatissants ou même dans le palais royal. Mais beaucoup, affolées et privées de tout conseil, se laissaient capturer sans résistance un peu partout, dans les jardins, dans les recoins des maisons, sous les meubles encore intacts, là en un mot où un abri précaire semblait offrir quelque sécurité contre les hordes fanatiques qui paraissaient s'accroître d'heure en heure.

Comme l'avait espéré Mohammed, l'émissaire et le serviteur de Nana-Sahib, les insurgés cessèrent les horribles boucheries qui avaient fait couler le sang à flots, mais ce fut pour les remplacer par des atrocités encore plus sauvages. Au lieu du massacre, on procéda au supplice des femmes et des enfants, supplice voulu et méthodique, conçu et exécuté avec une férocité raisonnée plus terrible que les excès de la populace en délire.

Le premier jour de l'insurrection, les Anglaises avaient péri en tant qu'Anglaises, maintenant on

Devant le parvis de la grande mosquée.

les recherchait comme femmes des ennemis et pour les soumettre aux pires traitements. Le mot d'ordre était donné de haut, le *darogha* (sorte de préfet de police) envoyait partout ses estafiers pour ordonner de réserver les jeunes femmes et les jeunes filles aux plaisirs des chefs et d'outrager sans ménagement les autres. Les Musulmans excitaient les convoitises des Hindous, leur démontrant que l'attentat dirigé contre des Européennes serait l'affirmation de leurs victoires, le symbole du mépris de la race vaincue. Il n'était d'ailleurs pas besoin de ces prédications fanatiques pour déchaîner les instincts de la brute, et des scènes effrayantes se déroulèrent de toutes parts.

Le plus jeune âge n'attendrissait pas les bourreaux ; des enfants de quelques mois étaient coupés en deux ; d'autres, à peine plus âgés, étaient mutilés et déchirés sous les yeux de leurs mères en larmes. Un cipaye crucifiait à un mur un garçonnet de trois ou quatre ans dont les cris lamentables retentissaient longtemps au cours d'une horrible agonie. Une femme, devenue folle, répondait par des rires si aigus, si déchirants, que le soldat l'abattait d'un coup de pistolet.

Devant le parvis de la grande mosquée de la

Djumma, là même où la résistance des Anglais avait été si meurtrière aux cipayes, un groupe de natifs traînaient une malheureuse échevelée. Sans pitié pour ses hurlements désespérés, ces sauvages se mettaient en devoir de l'écorcher vive. Avec des précautions de tortionnaires chinois, ils arrachaient la peau du visage, en formaient une sorte de masque hideux et l'un d'eux avait l'effroyable courage de s'affubler de la dépouille sanglante. Un autre se jetait sur la victime pantelante et se relevait, son torse brun souillé de larges plaques rouges, les lèvres dégouttantes de sang comme un cannibale. Le spectacle était si horrible qu'un cipaye en fut ému malgré lui, et, d'un coup de baïonnette, il transperça l'infortunée pour mettre fin à cette scène atroce.

Le bruit sourd d'une bastonnade se faisait entendre dans une ruelle voisine, scandée par les cris plaintifs de la femme frappée. Elle était au terme de sa maternité et les bourreaux s'acharnaient sur son pauvre ventre douloureux. La chair se marbrait sous le choc du bâton, les muscles se fendaient et les entrailles apparaissaient pendant que la suppliciée râlait ses dernières prières. Les bêtes fauves acharnées à leur proie frappaient tou-

jours, écrasant avec furie l'être innocent littéralement arraché du sein de sa mère et ils promenaient au bout d'une pique le cadavre encore frémissant. La foule hurlait de joie, et telle était la violence des haines de race, que les femmes hindoues, des mères cependant, applaudissaient à la torture abominable qui se déroulait toujours sous leurs yeux.

« Laisse passer ces forcenés, murmura Ponou à son ami Mahommed.

— Ils ont raison, répliqua le Musulman, les enfants sont maudits pour les fautes de leurs parents.

— As-tu réussi? reprit l'Hindou, lorsque les clameurs de la procession sanglante se furent éteintes dans l'éloignement.

— Tant bien que mal. Cependant, un de mes amis m'a promis de me livrer deux ou trois filles qui se sont réfugiées dans sa demeure, malgré lui. De plus, au palais royal, les serviteurs doivent me mettre de côté les plus belles femmes capturées. Notre maître paie bien, mais il entend que nous lui fournissions d'agréables esclaves.

— Notre seigneur le Nana sera heureux. Il est fou d'amour. »

De nouveaux cris interrompirent le narrateur, cris encore plus sauvages qu'auparavant. Les deux hommes s'approchèrent. Au milieu d'un cercle d'indigènes, une Anglaise, à peine vêtue de lambeaux de vêtements, brandissait un poignard ensanglanté, tenant tête à ses agresseurs avec une folle intrépidité. A ses pieds, un Hindou se tordait dans un spasme de mort, la vie s'écoulant d'une horrible blessure qui lui mutilait le bas-ventre. Il avait essayé de posséder sa victime, mais la femme avait réussi à s'emparer du couteau de son adversaire et s'en était servi avec une adresse instinctive. Les assistants hurlaient mille menaces, mais aucun n'osait s'approcher de cette furie acculée aux dernières limites du désespoir.

« Il faut en finir, déclara Ponou, elle tuera encore un de nos frères. »

Le bandit s'approcha par derrière, et, sortant de sa ceinture un lacet de cuir, il le lança adroitement autour du cou de l'Anglaise. La malheureuse tomba à demi étouffée et aussitôt les natifs se précipitèrent comme une meute sur un animal forcé.

« Coupons-lui les seins, » hurla un fanatique.

Sans attendre la bruyante approbation de ses coreligionnaires, l'homme mutila la captive, trans-

formant sa poitrine en une plaie affreuse. Les cris de la suppliciée s'arrêtaient dans sa gorge toujours enserrée par le lacet de l'étrangleur ; elle battit l'air de ses bras, ses yeux se chavirèrent et une suprême convulsion raidit ses membres. Sa mort passa inaperçue et le cadavre encore frémissant fut odieusement souillé.

« Il ne faudra pas que le Nana périsse ainsi de la main de ces mégères, prononça le prudent Ponou.

— Sois tranquille, répartit son camarade, notre maître possède un moyen infaillible de maîtriser les rebelles.

— Les mettre à mort?

— Non, c'est brutal et inutile. Le procédé est bien meilleur. La femme est si bien domptée qu'elle est heureuse de s'offrir aux étreintes de son vainqueur.

— Tu veux plaisanter.

— Non certes, et tu comprendras d'un mot. Nana-Sahib fait donner le fouet aux filles dont il est mécontent.

— Et il fera fouetter les femmes que nous lui amènerons?

— Elles et les autres qui peupleront son sérail.

Ce sera encore la punition la plus sensible à ces chastes Anglaises. »

Si Mohammed était resté à la place où il se trouvait, il n'aurait pas tardé à pouvoir offrir à son ami une démonstration pratique de ses théories. Une bande d'Hindous avait découvert dans un jardin une fillette, presque une enfant, de douze à quatorze ans peut-être, qui ne cessait de crier et de se débattre aux mains de ses ravisseurs. Une femme indigène suivait la scène avec intérêt et, prise soudain d'une idée inattendue, elle se précipita dans sa propre demeure pour en revenir brandissant une forte poignée de verges. Comme à la plupart des épouses hindoues, son seigneur et maître lui en avait souvent fait goûter les cinglées et elle riait d'avance de voir l'ennemie soumise au même traitement.

La foule poussa une clameur de plaisir. En un instant, l'Anglaise était saisie, ses vêtements arrachés plus qu'enlevés, et elle était solidement maintenue pour subir le châtiment humiliant. Elle se débattait désespérément, essayant de se retourner, de protéger la croupe menacée, mais un homme s'asseyait sur ses épaules, l'immobilisait complètement. La femme s'approcha alors et, à

toute volée, se mit à appliquer les verges sur les fesses de la jeune fille. Elle frappait avec rage, meurtrissant la peau fine et blanche et y traçant de longs sillons écarlates. La flagellée criait à perdre haleine, cambrant vainement ses reins pour échapper à ses bourreaux, mais la correctrice redoublait ses coups, transformant la croupe juvénile en une large surface douloureuse et enflammée. La victime restait maintenant comme hébétée, ne semblant plus avoir conscience d'elle-même et elle n'opposa plus de résistance à la ruée sauvage des natifs assoiffés de luxure.

Le roi de Delhi, brusquement élevé aux honneurs de l'Empire des Indes, était plus effrayé qu'heureux de ses nouvelles dignités. Il n'avait cédé à l'insurrection que sous menaces de mort, et il avait fait de sérieux efforts pour réprimer les excès dus surtout aux malfaiteurs échappés des prisons. De nature douce et n'éprouvant à l'égard des Anglais qu'une animosité modérée, le vieux monarque avait même essayé d'en sauver un grand nombre, et, pendant plusieurs jours, des fugitifs trouvèrent un asile sûr dans les souterrains du palais du Grand Mogol. Mais leur retraite fut révélée à la foule par la trahison d'un servi-

teur et une populace surexitée vint réclamer sa proie à grands cris, lâche et sanguinaire comme toutes les populaces.

Le vieux souverain lutta noblement pour sauver ceux qu'il avait recueillis, il invoqua solennellement les lois de l'hospitalité, mais ce fut en vain. Il dut céder et les fanatiques se précipitèrent. Ils découvrirent quarante-huit personnes, hommes, femmes et enfants, qui attendirent la mort avec un courage digne des martyrs chrétiens. Ce fut d'ailleurs un vrai martyre que leur massacre. Un missionnaire notamment fut atrocement torturé, les articulations ouvertes à coups de couteau, des tisons ardents enfoncés dans sa bouche et ses yeux. Sa fille fut écartelée devant lui, non sans avoir subi les pires outrages. Une fois de plus, le sang ruissela sur l'esplanade du palais royal, là même où, peu de jours auparavant, les familles anglaises se promenaient paisiblement aux heures des concerts militaires.

Craignant pour leur popularité, les chefs du soulèvement crurent nécessaire de jeter aux passions de la foule les captives qu'ils avaient pensé pouvoir se réserver pour eux seuls. Les infortunées avaient cru épuiser jusqu'à la lie le calice

d'abjection et de misère, mais leur sort allait être plus tragique encore. On vit des femmes attachées sur les places publiques, exposées nues aux rires du peuple et subissant devant tous les viols et les attentats les plus répétés et les plus ignobles. Les natifs s'amassaient alentour, avec l'impudeur naturelle des peuples de l'Orient, excitant les bandits qui assouvissaient leurs instincts déchaînés.

D'autres malheureuses furent hissées sur des charrettes à bœufs et lentement promenées dans les ruelles de Delhi. Aux carrefours, la sinistre procession faisait halte et les prisonnières étaient livrées aux injures et aux coups qu'il plaisait aux indigènes de leur faire subir. Des mégères se montraient encore plus féroces que les hommes, flagellant fréquemment les Anglaises avec des baguettes flexibles ou bien leur coupant les oreilles ou le nez. Des femmes furent enfin mutilées avec des raffinements de luxure sauvage et abandonnées aux horreurs d'une agonie lente sous les ardeurs implacables du soleil.

Il n'y avait pas dix jours que les cipayes avaient secoué le joug du conquérant que les grands vautours chargés de la voirie dans les villes de l'Inde, étaient repus de chairs européennes. Delhi

était purgé des envahisseurs qui l'avaient si longtemps occupé et les Mahométans pouvaient en paix ouvrir leurs mosquées sans craindre de les voir souillées d'aucun infidèle.

Sous un immense déodora, dont les vastes branches abritaient la cour d'une maison pillée, les deux agents de Nana-Sahib, Mohammed et Ponou, avaient enchaîné une demi-douzaine de femmes et de jeunes filles sauvées du massacre pour être vendues au sérail du maître. Les captives ignoraient le sort qui leur était réservé, lorsque soudain l'une d'elles poussa un cri terrible.

« Du sang ! clama-t-elle, il pleut du sang ! »

Des taches rouges gouttaient lentement sur ses vêtements. Au-dessus d'elle, des cadavres d'Anglais avaient été pendus aux branches et de grands oiseaux de proie déchiraient les chairs de leurs becs aiguisés. La pauvre fille, inondée de cette pluie sanglante, eut un sanglot lamentable et s'évanouit.

« Sales femelles ! fit Ponou, en s'efforçant de ranimer la captive. Toujours des grimaces lorsque la caravane est prête au départ !

— Ne dis rien, répliqua Mohammed, le Nana leur fera passer leurs caprices, à toutes ces

femmes, lorsqu'il les tiendra sous sa domination. »

Les deux hommes se mirent à rire. Les prisonnières n'entendirent pas l'avertissement sauvage, mais la gaieté de leurs geôliers accentua encore leurs justes craintes.

LA CHASSE AUX FEMMES

CHAPITRE II

LA CHASSE AUX FEMMES

Le bruit des événements de Delhi ne tarda pas à se répandre dans l'Inde entière, mais la répercussion en fut particulièrement vive dans le royaume d'Aoude, violemment annexé quelque temps auparavant par Lord Dalhousie, et dont le vieux roi dépossédé avait vu sa femme mourir de chagrin à Londres. Le Gouvernement et le Parlement avaient refusé d'écouter les doléances de la suppliante.

Parmi les nombreux princes indiens attentifs aux progrès de l'insurrection des cipayes, se trouva un adversaire acharné de la puissance bri-

tannique, demeurant précisément dans le voisinage du pays d'Aoude, et nourrissant contre la Grande-Bretagne une haine d'autant plus féroce qu'il avait dû la dissimuler. Nana-Dhoudun-Pant, fils adoptif du dernier Peschwar, s'était vu déposséder de l'énorme héritage de ce dernier par un revirement soudain de la législation, et la fortune immense qu'il convoitait passa à l'honorable Compagnie des Indes. Ses réclamations avaient été bruyantes, tant et si bien que la Compagnie avait fini par abandonner à Nana-Sahib une somme assez importante et surtout le château-fort de Bithour, situé sur le Gange, à environ dix milles de Cawnpore et où le rajah s'était magnifiquement installé.

Nana-Sahib était loin d'être satisfait, mais n'étant pas le plus fort, il feignit d'être content. D'une éducation particulièrement soignée, admirablement versé dans la langue et les coutumes anglaises, il recherchait la société des Européens, qu'il sut séduire par son faste et la politesse de ses manières Il était de toutes les parties de chasse, de toutes les fêtes, de tous les bals, et sa fortune, fort belle pour un simple particulier, lui permettait de rendre largement les invitations qu'il recevait de toutes parts. Mais sous les dehors les plus aimables, Nana-

Sahib cachait d'ardents désirs de vengeance, une soif insatiable de broyer sous sa puissance ces Anglais qu'il détestait, et qu'il ne fréquentait que pour trouver de nouveaux aliments à ses rancunes. Mais les colères politiques n'étaient que les moindres des passions qui agitaient l'âme du nabab. Sensuel et voluptueux au suprême degré, il s'adonnait à tous les raffinements de la débauche orientale et de la luxure hindoue. Nana-Sahib avait alors trente-sept ans ; de taille moyenne, le teint à peine bistré, pouvant presque passer pour un Européen, son regard mobile et plein de feu convoitait toujours les femmes sur lesquelles ses yeux s'arrêtaient. Le château de Bithour renfermait un véritable harem des plus pures beautés de l'Inde, et le rajah passait de longues heures dans les bras des brunes filles dressées à lui plaire, à moins qu'il n'allât chez quelque roitelet de ses amis, assister à des danses de bayadères qui servaient de prétexte à des orgies sans nom.

Mais les dociles esclaves de son sérail étaient loin de contenter les désirs inassouvis de leur maître. Ce qu'il voulait, c'était l'amour des blanches, et la beauté des dames anglaises lui avait toujours inspiré la plus ardente convoitise. Certains offi-

ciers de la garnison de Cawnpore disaient même entre eux que le Nana n'avait pas toujours trouvé des rebelles, et qu'une certaine veuve d'un officier supérieur s'était laissé unir par les plus doux liens au prince si magnifique et si séduisant.

Combinant ses passions sensuelles avec sa haine de l'Angleterre, Nana-Sahib en était arrivé à formuler un double souhait que le soulèvement des cipayes allait lui permettre d'espérer réaliser : d'une part, la restauration à son profit du trône des Peschwar ; de l'autre, et surtout, un sérail peuplé de belles Anglaises, réduites en l'esclavage le plus humiliant.

Depuis ses démêlés avec la Compagnie des Indes, l'amour du rajah pour les femmes et les filles de ses adversaires avait pris une forme particulièrement violente et brutale. Il méditait non plus de les séduire de son élégance native ou de les capter par ses richesses, mais au contraire de les posséder de force dans l'abjection et les larmes, de jouir de leurs prières et de leurs supplications, pour leur imposer ensuite les hontes les plus grandes qu'il pourrait trouver. Et suivant le cours de ses pensées cruelles, Nana-Sahib en était arrivé à ne pas reculer devant la torture et la mort

de ses victimes, après, bien entendu, qu'il aurait pleinement assouvi sur les malheureuses les ardeurs de son tempérament sensuel et débauché.

Un certain jour, le Nana trouva brusquement la conciliation parfaite de ses goûts voluptueux et de sa haine sauvage. Ce furent des officiers de l'armée des Indes qui lui révélèrent inconsciemment le supplice qui allait servir à martyriser plus tard leurs compatriotes. Le châtelain de Bithour fréquentait librement le *mess* de la garnison de Cawnpore, et, s'il était abstinent comme tout bon croyant, il ne dédaignait pas d'assister aux soupers bruyants dont les jeunes lieutenants étaient férus et où ils parlaient sans se soucier de la présence de leur ennemi secret.

Un soir donc, un jeune officier, récemment arrivé de la métropole, raconta à ses camarades amusés qu'il fréquentait à Londres une maison suspecte où il s'adonnait à la flagellation. Il raconta, avec force détails, les scènes dont il avait été témoin ou acteur, et souleva un tonnerre d'applaudissements en narrant comment il avait, à l'aide d'une cravache, littéralement mis en sang une malheureuse négresse.

Ce fut une révélation pour Nana-Sahib. Désormais son but était nettement déterminé; il dompterait par le fouet les femmes et les filles des envahisseurs, le jour où il serait le plus fort. Trop rusé pour laisser deviner sa pensée, il se borna à se lier plus étroitement avec l'officier anglais dont il sut adroitement flatter les goûts. Heureux de pouvoir satisfaire ses mauvaises passions, le jeune homme initia le rajah aux secrets et aux rites de la flagellation féminine, lui indiquant comment on peut humilier et faire souffrir de la plus terrible façon la femme fouettée, tout en pouvant faire d'elle une créature soumise à toutes les fantaisies de son maître.

L'Anglais ne voyait là que jeu de débauche, mais son élève suivait ses leçons avec des frémissements de colère sourde. Ne pouvant donner libre cours à ses projets, le Nana se borna, dans son château fermé aux curieux, à dresser des exécuteurs habiles à flageller leurs victimes. La femme indoue est loin d'être à l'abri des corrections corporelles, et son époux ne se prive pas de lui appliquer des coups de bâton ou des volées de verges, mais ces châtiments sont en général de simples moyens d'assurer l'autorité maritale, et le

rajah, obéi et respecté de ses serviteurs, n'y avait guère eu recours.

Désormais, il n'en fut plus de même. Des filles furent achetées tout exprès pour être livrées aux lanières et servir à l'instruction des bourreaux. Le nabab assistait aux fustigations, y prenant part lui-même à l'occasion, et tremblant de volupté à la pensée qu'un jour viendrait où il pourrait tenir une Anglaise sous le fouet de ses exécuteurs. En attendant, il se faisait expliquer par son ami les méthodes grâce auxquelles les flagellées souffrent pire que la mort, et il riait d'un rire sauvage lorsque l'officier lui décrivait les agonies de honte infligées à une jeune fille fouettée par des hommes.

Quelque temps avant l'éclosion de l'insurrection des cipayes, le nabab donna un grand bal et nombre de dames et demoiselles de la contrée valsèrent à son bras. Pendant qu'il les enserrait de son étreinte puissante, il supputait la souplesse de leurs tailles, la cambrure de leurs reins et le plaisir qu'il éprouverait à les voir soumises au plus odieux des châtiments. Les événements allaient réaliser ses rêves plus rapidement qu'il ne l'espérait lui-même.

Malgré l'agitation fomentée par les soulèvements de Meerut et de Delhi, la garnison de Cawnpore

restait encore fidèle et le rajah mécontent ne pouvait songer à entrer en lutte ouverte avec les soldats anglais. Mais ceux-ci avaient fort à faire à garder les villes où leur pavillon flottait encore et les campagnes étaient désormais ouvertes librement aux agents du soulèvement national. Nombre d'Européens y erraient encore, des fugitifs échappés aux massacres, ou, plus souvent, des familles de planteurs d'indigo surpris par l'insurrection au milieu de leurs travaux agricoles. Les *rayots* ou paysans leur couraient sus et des bandes de cipayes battaient l'estrade à la poursuite de ces malheureux.

Nana-Sahib ne pouvait rester indifférent devant le mouvement qui agitait son pays. Désireux d'y jouer un rôle prépondérant, voulant s'imposer comme chef, il était trop prudent pour s'insurger ouvertement à proximité de la garnison de Cawnpore, mais l'occasion était au contraire propice d'entrer en campagne à la recherche des Anglais et de se faire peu à peu connaître des groupes de révoltés. Au surplus, le Nana espérait bien faire quelques belles captures de nature à assurer des nouvelles recrues pour son sérail, aussi bien que des victimes pour ses goûts cruels.

Elle essaya de s'enfuir...

Sur la fin de mai 1857, escorté de quelques compagnons, notamment de son ami et compagnon de débauche, Hurry-Sing, nabab de Futehgour, aussi féroce et sensuel que lui-même, Nana-Sahib chevauchait à travers les plantations d'indigo et de pavots à la découverte de quelques-uns de ses ennemis. Il venait à peine de quitter sa résidence de Bithour et il n'avait pas eu encore l'occasion d'exercer sa rage froide contre les Anglais abhorrés.

La petite troupe approchait d'un *bengalow* public, un de ces anciens caravansérails construits sur toutes les routes de l'Indoustan pour le repos du voyageur. L'édifice paraissait désert, mais un *rayot*, s'approchant du rajah avec force salutations, l'avertit qu'une famille d'Anglais, le père, la mère, la fille et le gendre, s'y tenait cachée depuis quelques jours dans le plus grand état d'épuisement.

Les Hindous avaient à peine discuté le moyen de s'emparer des Européens, lorsqu'un cavalier signala leur fuite. Les pauvres gens avaient aperçu l'armement étincelant de leurs ennemis et ils essayaient de se dissimuler à travers un champ de cannes à sucre. C'était là d'ailleurs une retraite habilement choisie, car les chevaux ne pouvaient

certainement pas les y suivre et les fugitifs pouvaient espérer s'y dissimuler de la façon la plus complète.

Un cri apprit aux malheureux que leur stratagème était découvert. Les insurgés galopaient de leur côté à toute bride, mais devaient s'arrêter devant le fossé bordant la plantation. Il y avait là deux hommes et deux femmes, ces dernières enveloppées de pagnes blancs à la mode indigène. Tous quatre s'efforçaient de courir aussi vite qu'ils le pouvaient, trop certains du sort qui les attendait.

Déjà les poursuivants se disposaient à mettre pied à terre pour pénétrer à leur tour dans le champ de cannes à sucre, mais le Nana les arrêta d'un geste. Prenant le fusil d'un de ses soldats, il fit feu et un des Anglais tomba la face contre terre. Une seconde détonation retentit aussitôt après et l'autre Européen s'abattit à son tour, frappé de la balle sûre du rajah.

En voyant la mort faucher leurs protecteurs, les pauvres femmes s'arrêtèrent éperdues, et, d'un geste instinctif, elles se jetaient sur les cadavres de ceux qu'elles aimaient tant. C'est ce qu'attendait le rajah, et, sans pitié pour leur douleur, il

les faisait saisir et arracher des corps qu'elles s'obstinaient à enlacer avec des appels déchirants. L'Hindou grimaçait de plaisir en voyant ses prisonnières à sa merci et il se proposait déjà de les emmener dans sa demeure seigneuriale à son entière disposition.

Mais, entre temps, le *bengalow* s'était peuplé; une troupe de cipayes, commandé par un officier ou *soubahar*, venait de s'y installer et accueillit avec des acclamations fraternelles l'arrivée de Nana-Sahib et de ses compagnons. Le *soubahar* avait vu de loin la fusillade et il complimentait respectueusement le nabab sur son adresse.

« On va faire périr les prisonnières, cela va être amusant, » murmuraient les soldats entre eux.

Le Nana eut un mouvement de mécontentement et ses yeux s'injectèrent. Sa proie allait lui échapper, car les cipayes n'admettraient pas qu'il se réservât les captives pour lui seul. Il avait besoin de ne pas mécontenter les insurgés, et, d'autre part, une colère sourde le dominait, de ne pouvoir assouvir ses instincts sauvages.

Un soldat, encore revêtu de l'uniforme rouge de l'armée des Indes, trancha brusquement la situation :

« Ce sont des veuves, fit-il en désignant les prisonnières, il faut les envoyer au bûcher.

— C'est cela ! Très bien ! crièrent ses camarades. Elles doivent être brûlées, comme d'honnêtes veuves qu'elles sont.

— Imbéciles ! murmura Nana-Sahib à son ami, le rajah de Futehgour, ils croient être féroces, et au fond, ils assurent à ces Anglaises le meilleur sort qu'elles puissent avoir.

— Assurément, répliqua le rajah. Il y a pour les femmes des choses qu'elles redoutent plus que le trépas.

— Si cette soldatesque n'était pas si brutale, reprit le Nana, elle comprendrait que les prisonnières pourraient être plus rudement châtiées qu'en les jetant au feu, d'autant plus que le bûcher pourrait toujours être allumé pour finir. Ces femmes devraient être soumises à une flagellation sévère devant tous, livrées ensuite aux cipayes et alors les vrais fils de l'Inde pourraient dire qu'ils ont secoué le joug de l'étranger. »

Le sauvage programme du châtelain de Bithour ne fut pas exécuté, bien que le supplice des malheureuses devînt bientôt d'une cruauté qui aurait satisfait les bourreaux les plus féroces d'Europe.

Une pile de bois était élevée dans la cour du caravansérail, une torche l'allumait, les flammes crépitaient en langues écarlates et on amenait les infortunées victimes condamnées ainsi à être brûlées vives, comme dans les *suttys* ou sacrifices des veuves hindoues se jetant sur le bûcher de leur époux.

Les Anglaises avaient à peine conscience de ce qui se passait. Poussées rudement par leurs gardiens, essayant de ramener sur elles les débris de leurs pagnes déchirés pendant la fuite, elles se laissaient conduire au supplice comme hébétées et sans forces. Par un raffinement de barbarie, les cipayes ne les liaient pas sur le bûcher, mais les laissaient libres et sans entraves, se contentant de les entourer d'un cercle de poignards et de sabres dont la pointe les rejetait lentement et irrésistiblement vers les flammes de plus en plus ardentes.

Ce ne fut que lorsque la plus jeune des captives mit le pied sur une braise qu'elle comprit brusquement l'horreur de la situation. Avec un cri sauvage, elle essaya de s'enfuir, pour ne rencontrer que les armes acérées qui la repoussaient de toutes parts. La mère eut une malédiction tragique, les

bras levés comme pour appeler sur ses tourmenteurs la colère divine, puis son visage redevint impassible, et, les bras croisés, les lèvres murmurant une dernière prière, elle regarda fixement les insurgés.

Cette attitude courageuse exaspéra la foule. Une poussée eut lieu et les deux femmes furent en quelque sorte jetées sur le bûcher. Leurs vêtements s'enflammèrent aussitôt, laissant les corps sans voiles se débattre au milieu des flammes. Un hurlement rauque, l'appel suprême de la chair torturée, domina un instant les clameurs des cipayes. Puis ce fut les dernières convulsions des membres grillés, les secousses ultimes tordant des cadavres encore vivants, pendant que Nana-Sahib, plus irrité que jamais, supputait d'un coup d'œil la joliesse de ces formes de blanches, désormais hideusement carbonisées.

« J'aime à penser, dit-il, que Mohammed et Ponou sauront me ramener quelques belles Anglaises. Le dernier des cipayes s'en est repu et j'attends encore.

— Il te sera facile d'être heureux, répliqua le nabab de Futehgour; avant peu, nous aurons certainement quelque nouvelle prise.

— Oh ! je n'entends pas me jeter sur les prisonnières comme un fanatique échappé de prison. Ce sont là mœurs de populace, et c'est dans mon château, en toute tranquillité, que je veux faire connaître aux étrangères la volonté du maître. Tu y seras d'ailleurs, Hurry-Sing.

— Par le saint Prophète, Nana, je t'avoue que je rirai bien la première fois que tu feras donner le fouet à une fille blanche. Ces Anglaises orgueilleuses traitées comme les dernières des esclaves, voilà qui prouvera à la vieille dame de Londres que nous ne voulons plus d'elle.

— J'y suis bien décidé. La mort pour les hommes, soit ; mais pour les femmes et les jeunes filles, le fouet et le déshonneur. L'un et l'autre se prêtent d'ailleurs un mutuel appui. La flagellation est ignominieuse en elle-même, et j'ai remarqué que la fille fouettée ne trouve que souffrances dans l'étreinte de l'homme.

— Cela s'explique aisément.

— Je n'y contredis pas. Au surplus, ce sont les *Ferringhis* (Anglais) eux-mêmes qui m'ont appris ces choses et je ferai profiter leurs épouses et leurs filles de leur savoir de civilisés. »

Les deux Hindous se mirent à rire, d'un rire

sec et froid, impitoyables comme le glapissement de la hyène dans la nuit.

La battue reprit son cours. Nana Sahib et ses compagnons se lancèrent de nouveau dans les champs immenses en quête des fugitifs échappés aux massacreurs. Mais ceux-ci paraissaient avoir rempli leur besogne en conscience, car, à part quelques cadavres mutilés, rien ne paraissait déceler qu'il y eût eu jamais des Européens dans le pays.

Dans la soirée du second jour, toutefois, un villageois s'approcha de la troupe avec les marques du plus grand respect, et se prosternant dans la poussière, il fit signe qu'il voulait parler.

« Explique-toi, prononça Nana-Sahib.

— O mon très-puissant et gracieux seigneur, murmura le *rayot*, je dois te prévenir que mes frères détiennent là-bas une Anglaise et qu'il doit y en avoir d'autres de cachées dans la jungle. Que mon maître se méfie, les sortilèges des blancs sont souvent terribles.

— Qui te fait dire que les ennemies sont dissimulées tout près d'ici? demanda le nabab intéressé.

— Parce que la femme que nous avons prise

était en train de chercher des provisions, répliqua le paysan, et elle en emportait avec elle. S'il y avait des hommes avec elle, ce serait eux qui seraient allés à la découverte.

— Le raisonnement me paraît juste, remarqua un des assistants.

— Et que dit-elle, l'Anglaise? reprit le rajah.

— Je ne sais pas, maître, j'ignore leur langue, la prisonnière paraît seulement dans le plus grand désespoir et nous avons surpris des signaux qu'elle faisait dans la direction de la grande jungle, fit le *rayot*.

— Mène-moi près d'elle, » conclut Nana-Sahib.

Le district paraissait fort tranquille. Les campagnes étaient bien cultivées, avec de nombreux villages et, dans le lointain, les dômes et minarets de quelque ville importante. Une ligne blanche, la route militaire et commerciale qui traversait l'Inde sous le nom de *Great-Trund-Road*, coupait la contrée en diagonale, et sur ce chemin, tous les signes de la vie paisible se manifestaient à un observateur superficiel. Une longue file de chameaux ondulait sur le chemin, chargés de ballots de marchandises. De majestueux éléphants marchaient pas à pas, balançant sur leur dos les

howdahs renfermant les voyageurs. Des piétons, fakirs, et des moines mendiants imploraient la charité publique. Quant à la nature, elle offrait toujours l'éblouissante majesté de ces terres fertiles. Des haies fleuries de daphnés, de gardénias et de rhododendrons séparaient les plantations régulières, tandis qu'à l'horizon des pandanus odorants et des tecks au feuillage sombre annonçaient l'approche de la jungle dont on devinait confusément les bosquets impénétrables.

Mais, à côté de cette paix champêtre, on percevait quelque chose qui attestait le déchaînement des passions humaines. Des cavaliers se succédaient sur la route à brefs intervalles. Les villages étaient entourés de clôtures de bambous récemment abattus, des sentinelles étaient postées dans les arbres et, à la moindre alerte, avertissaient les paysans par un cri guttural. Une escarmouche avait eu lieu dans un champ et une vingtaine de cadavres anglais pourrissaient au soleil, servant de pâture aux vautours, aux chiens sauvages et aux corbeaux qui se gorgeaient de sang et de chair. A l'approche des Hindous, les vautours philosophes, les *Butcher's Birds* ou Oiseaux de boucher, se dérangèrent à peine. L'un d'eux croassait, la tête

engagée sous le ceinturon d'un soldat dont il dévorait les entrailles. Nana-Sahib l'aperçut et, habile tireur, lui fracassa le cou d'une balle à longue portée.

Le village vers lequel se dirigeait le paysan n'était qu'un amas de huttes en terre. A l'approche du rajah, toute la population accourut, se prosternant sur le sol et se couvrant la tête de poussière en signe d'humilité. Le châtelain de Bithour commençait à acquérir un ascendant puissant sur les natifs et un éclair de triomphe illumina un instant son visage gras et impassible.

On lui amenait la prisonnière : une femme d'une trentaine d'années environ, grande et forte, bizarrement vêtue de larges feuilles. Les indigènes l'avaient dépouillée de ses vêtements pour se les approprier, et l'infortunée avait essayé de se voiler de la seule façon possible pour sauvegarder quelque peu la décence. Le Nana eut un sourire à la vue de cet étrange costume.

« Voilà bien les Anglaises ! murmura-t-il à son compagnon, toujours prudes dans les circonstances les plus tragiques. Tant mieux d'ailleurs, je saurai les atteindre dans leurs pudeurs les plus sensibles.

— Tu auras bien raison, Nana.

— Nous verrons un peu ce que diront ces honnêtes dames quand les lanières mordront leurs croupes nues. Mes serviteurs savent donner le fouet aux jeunes filles de manière à mettre en valeur tous leurs charmes.

— Dont tu feras ton profit. »

Les deux hommes échangèrent un regard, se comprenant dans leurs sauvages instincts; puis leur attention se reporta sur la captive.

La prisonnière se tenait dans une attitude énergique devant les redoutables rajahs, ne paraissant nullement effrayée et soutenant sans émotion apparente le regard aigu de Nana-Sahib. Celui-ci se pencha sur l'encolure de son cheval et, prenant la parole en anglais d'une parfaite correction :

« A qui ai-je le privilège de m'adresser aujourd'hui? » dit-il.

Sa voix, d'une douceur étudiée, parut surprendre l'Anglaise; elle hésita un moment avant de répondre.

« Mrs. Cawley, fit-elle enfin, veuve d'un major tué par des bandits.

— Ce sont les maux de la guerre, répondit le rajah avec la même politesse correcte. Vous êtes seule en ces lieux, Mrs. Cawley? » demanda-t-il

sans paraître attacher d'importance à la question.

Mais la captive était sur ses gardes, elle n'avait aucune confiance dans les allures doucereuses de son interlocuteur et elle se borna à répondre négativement.

« Ce n'est pas vrai, interrompit le rajah de Futehgour. Tu mens, mauvaise chienne!

— Du calme, commanda Nana-Sahib. Je dois vous déclarer, Mrs. Cawley, reprit-il en s'adressant à l'Anglaise, que je désire vivement ne pas laisser vos compatriotes errer dans le pays. Qu'ils viennent avec moi, et ils seront à l'abri.

— Non, je ne trahirai pas les miens, répéta la femme, je sais que vous êtes notre ennemi implacable et la haine éclate en ce moment dans vos yeux.

— Vous vous trompez, repartit impassiblement le nabab. Veuillez nous conduire auprès de vos amis.

— Pour les mettre à mort dans d'affreux supplices, comme l'ont fait vos pareils? Les tigres sont plus cléments que vous, répondit l'Anglaise.

— Qu'on la fasse parler de force, cette femelle! s'écria Hurry-Sing, plus violent que son compagnon.

— Vous entendez, Mrs. Cawley, prononça Nana-Sahib, mon frère, le rajah de Futehgour, propose de vous obliger à révéler la retraite de vos amis. Dois-je lui laisser le champ libre ou préférez-vous suivre mes conseils?

— Faites ce que vous voudrez, déclara la prisonnière hautaine.

— Que proposes-tu alors? interrogea le Nana en s'adressant à son ami.

— La bastonnade à cette femme, la bastonnade à la turque. Je l'ai vu appliquer lors de mon pèlerinage à la Mecque. L'effet en est rapide et immanquable. Avec une ou deux baguettes en action, les bouches closes s'ouvrent sans tarder.

— La fustigation, en un mot.

— Non; la bastonnade. Ce n'est pas la même chose. Laisse-moi faire. »

Le rajah de Futehgour appelait ses suivants et leur donnait ses ordres. Les Hindous couraient aussitôt pour les exécuter et revenaient bientôt, apportant un banc allongé et deux gaules de bambou, minces et flexibles, mais d'une résistance à toute épreuve. L'Anglaise était saisie avec rudesse, couchée sur le dos et attachée solidement sur le banc, de façon à laisser ses pieds en dépasser

légèrement l'extrémité et se trouver ainsi dans le vide.

« Je comprends maintenant, fit Nana-Sahib, cette femme va recevoir le bâton sur la plante des pieds.

— Précisément, répliqua Hurry-Sing. Le procédé est généralement excellent ; mais au cas où il échoue, il est facile de lui adjoindre un supplément.

— Lequel donc?

— Des caresses avec une cravache souple sur la pointe des seins. C'est un privilège céleste que le corps féminin soit aussi sensible en maint endroit : l'indication que l'homme a le droit d'imposer ses ordres.

— Je te remercie de m'y faire penser. Je ferai aussi fouetter les filles sur leurs seins. Cela permettra de laisser reposer leurs croupes. »

Les exécuteurs se tenaient prêts, à deux pas de chaque côté des pieds de la condamnée, en attendant l'ordre d'agir. Malgré son courage, l'Anglaise était devenue d'une pâleur livide, ayant entendu souvent parler des souffrances terribles infligées par le supplice qu'elle allait subir. Elle serrait les lèvres, bien décidée à ne pas céder à la torture.

Deux coups de bâton atteignirent simultanément la malheureuse, la frappant droit sur les talons. Elle ne put retenir un cri perçant. La douleur était atroce ; c'était comme si on lui broyait les os des jambes, et le choc se répercutait jusque dans son cerveau tumultueux. Les rires approbatifs des indigènes répondirent aussitôt à la plainte de la martyre.

Les bambous revenaient, renversant l'extrémité des orteils et râclant la chair fine. Ce fut plus horrible encore. Tous les nerfs des membres inférieurs entraient en vibration et donnaient l'impression d'un écrasement des pieds dans l'étreinte d'un brodequin de torture. Les bourreaux recommencèrent à frapper à la même place, arrachant des cris encore plus déchirants à la victime.

« Les Européennes sont vraiment d'une race inférieure, remarqua Hurry-Sing : cette femme a reçu seulement quelques coups de bâton, et elle hurle à pleine bouche. J'ai vu des Turques en subir quinze ou vingt sans se plaindre le moindrement.

— Tant mieux, répondit Nana-Sahib, mes Anglaises rendront mieux hommage à l'habileté de mes exécuteurs.

— En attendant, il faut nous les procurer, tes Anglaises, reprit le rajah. Je crois que celle-ci va bientôt parler. »

Les bambous martelaient sans arrêt les pieds meurtris de l'infortunée n'épargnant aucune place, déchaînant des souffrances sans cesse croissantes, sous lesquelles le visage de la torturée se convulsait en rictus lamentables. Elle essayait d'étouffer ses cris, de refréner les secousses qui lui tordaient les mains, elle voulait résister encore, se mordant les lèvres pour arrêter une supplication à ses bourreaux.

La plante des pieds commençait à saigner et les bâtons mordaient la chair vive. Avec une plainte rauque, l'Anglaise demanda grâce :

« Arrêtez, gémit-elle. Je ne peux plus. Oh ! les bandits.

— Où sont tes amis? demanda le rajah.

— Là-bas, murmura-t-elle. Là-bas, à droite du bouquet de cocotiers.

— Prends garde de ne pas nous tromper. Sinon, tu seras encore plus frappée.

— Je dis la vérité. Assez. Ah ! Je vais mourir !... Seigneur ! »

Elle s'évanouit sous l'excès de souffrances, une

forme blanche au milieu des figures jaunes et noires des *rayots* attroupés curieusement.

Le surplus de la population se précipitait avec de grands cris dans la direction indiquée par la suppliciée, aussi ardent qu'une meute lancée à la curée. Le fourré inextricable de la jungle brisa un instant l'élan, mais les natifs s'obstinaient, fouillant les hautes herbes à mesure qu'ils se rapprochaient du bouquet de cocotiers isolé sur une petite éminence.

Une lueur brilla, suivi d'une détonation sèche; les Anglais se defendaient. Un *rayot* roulait sur le sol et ses camarades s'arrêtaient hésitants, comme leurs pareils, devant l'obstacle. Mais derrière eux arrivaient les cavaliers des rajahs cernant les Européens et rendant la fuite et la résistance également impossibles.

Il y avait là une dizaine de femmes et de jeunes filles, avec quelques enfants et deux ou trois hommes blessés et tremblant de fièvre. Nana-Sahib fit son choix avec une tranquillité froide : six jeunes femmes et filles furent entravées de liens serrés et entraînées malgré leurs pleurs et leurs appels.

Restaient leurs compatriotes. L'une d'elles, une vieille dame à cheveux blancs, dont les Hindous

avaient emmené les deux filles, hurlait de sauvages injures en langue bengali, jetant l'outrage à ses ennemis. Le Nana restait impassible, mais le rajah de Futehgour, moins patient, tira son sabre, un magnifique cimeterre à la poignée enrichie de pierres précieuses, et, d'un seul geste, il fit voler au loin la tête de l'Anglaise. Le corps décapité s'effondra dans l'herbe avec un bruit flasque.

La vue du sang excita une fois de plus la férocité humaine, et, au milieu des cris et des malédictions impuissantes, les cadavres tombèrent les uns après les autres : un splendide repas offert aux hôtes de la jungle.

Le châtelain de Bithour regagnait son domaine, emmenant avec lui ses captives et savourant d'avance la proie qu'il allait offrir à ses instincts démuselés. De toutes parts, l'insurrection faisait les plus rapides progrès. Des groupes de cipayes acclamaient le rajah comme chef, les paysans venaient lui apporter tout ce qu'ils possédaient, et des cris de haine et de vengeance saluaient chaque fois les Anglaises attachées sur des chevaux. Puis c'était, en de nouvelles battues, la recherche acharnée des malheureux qui espéraient rejoindre enfin les garnisons européennes,

isolées comme des îles au sein d'un océan tempétueux. Sur les bords de la Djumma, un batelier faisait échouer, comme par hasard, sa barque transportant une famille échappée de Delhi par miracle. Une des victimes, une jeune fille d'une quinzaine d'années, allait grossir la troupe des prisonnières, pendant que les siens, les jambes brisées à coups de matraque, étaient abandonnés sur la rive à la merci des tigres et des hyènes.

Cawnpore était encore aux mains des Anglais, mais en contemplant des terrasses de son château-fort, les minarets de la ville, Nana-Sahib pouvait à bon droit saluer la chute prochaine de l'envahisseur. Dans quelques jours, il allait assiéger la malheureuse cité, et déjà, dans les souterrains, les captives attendaient, en tremblant, de connaître les volontés du maître.

PLAISIRS DE RAJAH

CHAPITRE III

PLAISIRS DE RAJAH

La porte de la salle s'ouvrit brusquement lançant un jet de lumière dans la pièce sombre. Des silhouettes s'accusèrent dans l'entrebâillement et l'huis se referma avec un bruit de serrures rouillées.

Une femme venait d'être brutalement jetée dans la vaste chambre. Elle chancela sous la poussée, puis, cachant sa figure dans ses mains, elle alla se jeter sur une natte étendue dans un coin où elle resta à trembler et à gémir misérablement, à gros sanglots brisés comme ceux d'une enfant battue.

Toutes les prisonnières se levèrent. Il y avait là

une dizaine d'Anglaises, toutes jeunes, la plupart jolies, très jolies même, malgré les angoisses qui avaient pâli leurs traits et la poussière qui couvrait leurs vêtements déchirés. D'une seule impulsion, elles s'approchèrent de leur compagne toujours en pleurs, murmurant des paroles de pitié.

La femme prostrée sur le sol ne répondit que par un redoublement de larmes. Il semblait que toute énergie était brisée en elle et qu'elle ne pouvait que se lamenter éperduement. Cependant, elle fit un léger mouvement et, tout aussitôt, poussa une plainte aiguë.

« Oh! fit-elle, Que j'ai mal. Ah! c'est horrible! »

D'un geste instinctif, sa main se porta vers la croupe, à peine accusée sous les robes en désordre amassées autour d'elle. Puis, honteuse d'elle-même, la femme se cacha de nouveau le visage, le pressant sur la natte, comme si elle eût voulu se dissimuler dessous.

Une toute jeune fille s'approcha d'elle, celle-là même que le Nana avait capturée sur les rives de la Djumma et, s'agenouillant, elle essaya d'embrasser la malheureuse prostrée.

« Laissez-moi, s'écria cette dernière. Laissez-

moi. Oh! vous encore plus qu'une autre, Miss Margaret! »

La fillette recula interdite. L'accent de la femme était si déchirant que les prisonnières échangèrent un regard d'angoisse.

« Qu'est-il donc arrivé à cette pauvre Mrs. Burke? » demanda une autre jeune fille, une blonde à la fraîche carnation, toute charmante dans l'éclat de ses vingt ans.

Deux ou trois de ses compagnes secouèrent la tête en l'entendant. « Fasse le Seigneur que vous ne le connaissiez jamais, miss Ellen! fit l'une d'elles.

— Mais il faut secourir cette malheureuse, reprit miss Ellen. Cela fend le cœur de l'entendre gémir ainsi. »

Une des jeunes femmes se décida, et, s'accroupissant sur la natte, elle releva doucement la figure noyée de larmes de Mrs. Burke.

« C'est moi, murmura-t-elle à son oreille, ton amie, Mary. Parle-moi, ma chérie. »

Les sanglots de l'infortunée victime redoublèrent, une fois de plus coupés par une plainte douloureuse et un mouvement instinctif de la main.

« Calme-toi, recommença la compatissante Mary. Où as-tu mal, ma pauvre Béatrice?

— Là, soupira la malheureuse. Oh! ne me touche pas. Si tu savais...

— Voyons, laisse-moi voir. Je vais aller bien doucement, ma petite amie. »

Avec des précautions maternelles, Mary se mit en devoir de relever lentement les jupes de sa compagne et de découvrir ses reins indiqués comme la source de ses souffrances. Elle avait à peine commencé sa tâche que Béatrice l'arrêtait.

« Pas devant les jeunes filles, murmura-t-elle. Il ne faut pas qu'elles voient ces choses.

— Tu as été la victime du Nana, n'est-ce pas? interrogea son amie à voix basse comme un souffle.

— Non, répliqua la captive, pire que cela. Oh! je voudrais mourir! »

Une nouvelle crise de larmes la suffoqua. Sur un signe, les autres femmes s'écartaient discrètement et Mary recommençait à porter secours à sa camarade.

« Ces démons ont dû te déshabiller? demanda-t-elle encore. Tes vêtements sont tout froissés.

— Non, répondit Béatrice, les hommes n'ont

fait que rabattre mon pantalon, mais cela leur a suffi pour commettre leurs infamies sans nom. Oui, la mort serait la bienvenue! »

Le pantalon de la jeune femme était en effet encore flottant à la hauteur de ses genoux. Sa compagne n'eut donc aucune peine à découvrir la croupe que l'on voyait trembler sous la fine chemise.

« Oh! mon Dieu! s'écria Mary. Les lâches! »

Les fesses de Béatrice étaient rouge vif et sur ce fond écarlate, de longues boursouflures blanchâtres encerclaient les globes jumeaux de traînées parallèles et multiples, d'une hanche à l'autre. Aucune goutte de sang n'apparaissait, mais les frémissements incessants de la chair témoignaient assez des souffrances subies.

« Tu le vois, dit Béatrice d'une voix brisée, j'ai été soumise au fouet. Ah! le ciel m'est témoin que je n'aurais jamais cru endurer pareilles tortures.

— Ce n'est pas possible, dites que ce n'est pas vrai, clama une des jeunes filles. Il n'y a pas de monstre assez vil pour flageller une femme.

— Hélas! reprit la suppliciée, Nana-Sahib est ce monstre. Il m'a fait fouetter devant lui et fouetter

de façon à infliger des souffrances épouvantables. Ces lanières horribles! je les sens encore mordre ma pauvre croupe comme la griffe d'un tigre.

— Nous allons te soigner, déclara Mary, qui pleurait à chaudes larmes à la vue des traces de l'odieux châtiment.

— Il faudrait de l'eau, fit Béatrice, de l'eau pour apaiser ces brûlures et aussi pour laver ma chair souillée, ajouta-t-elle en baissant la voix.

— Que veux-tu dire? murmura son amie. Tu m'affirmais que le rajah t'avait épargnée.

— Oui, il ne m'a pas touchée, se contentant d'écouter mes cris et de suivre mes efforts pour échapper au supplice. Je crois, que Dieu me le pardonne! que je me serais abandonnée à lui, plutôt que de subir les infâmes outrages que je n'ose te dire.

— Je ne te comprends plus.

— Eh bien! ma pauvre Mary, si tu veux tout savoir, j'ai reçu le fouet de la main de deux hommes, deux hommes assez lâches pour avoir le triste courage de fouetter une femme liée à leur merci dans la plus horrible des positions. Ah! tu me demandais tout à l'heure si j'avais conservé

mes vêtements; je les avais, certes, encore sur mon corps, mais j'aurais moins souffert, complètement dévêtue, que d'être ainsi courbée, les jupes retroussées, livrant ma croupe à la convoitise des bourreaux.

— Oh! oui, ce doit être épouvantable.

— Et sur l'ordre du Nana, ces hommes ne se sont pas contentés de me torturer avec leurs atroces lanières, ils se sont jetés sur moi, longuement, sauvagement, m'infligeant une recrudescence de douleurs effrayantes.

— Pauvre chérie aimée!

— Écoute, Mary, nous avons été mariées toutes les deux et, il y a un mois à peine, nous étions heureuses aux bras de nos époux, aujourd'hui massacrés. Je te le dis tout bas, jamais je n'aurais cru que la possession de l'homme pût être aussi brutale, aussi horrible.

— Oh! tais-toi.

— Et comme je criais misérablement, le Nana a commandé de me fouetter à nouveau pour m'apprendre la soumission, disait-il en riant. Ces hommes qui venaient d'assouvir leurs instincts sur mon être pantelant, ont repris leurs instruments de supplice et j'ai hurlé sous leurs lanières.

C'était encore plus terrible qu'auparavant et cependant j'ai tout oublié devant l'outrage final. Oh! que Dieu tout puissant me donne l'oubli de la tombe!

— Console-toi, Béatrice, raconte-moi tout, cela te fera du bien.

— Non, je ne puis pas expliquer pareilles horreurs. Et penser que ces malheureuses filles sont vouées à ces épreuves!

— Que veux-tu dire, Ciel?

— La vérité. Le Nana s'est approché de moi et avec un rire infernal : « Tu as cru, m'a-t-il dit, épuiser toutes les hontes, mon serviteur va te montrer qu'il est encore d'autres manières d'atteindre la pudeur des femmes. » Tout aussitôt l'homme m'infligeait un attentat si odieux, si abominable et en même temps si atrocement douloureux que je croyais mourir sur place.

— Seigneur, cela ne peut pas être!

— Hélas! la brutalité de nos bourreaux est insondable. Tu connais maintenant mon secret, Mary, et tu peux frissonner de honte et d'horreur à sa seule pensée. Le monstre qui nous gouverne m'a ajouté, en riant toujours, que je ferais bien d'aviser nos jeunes filles de s'attendre à pareil

traitement, si elles ne se montraient dociles à son égard.

— Le misérable !

— Et le tortionnaire qui venait de me martyriser m'a une fois de plus soumise à l'étreinte de son terrible fouet. Il me semblait que la lanière faisait voler ma chair vive en lambeaux, mais je préférais encore ce supplice à l'horrible moment que je venais de passer.

— N'y pense plus, chérie, j'achève de te panser. Demeure tranquile. Le Dieu tout-puissant aura pitié de nous. »

Les Anglaises formaient cercle autour de la malheureuse Béatrice, dont des compresses d'eau fraîche atténuaient peu à peu les douleurs. Elles essayaient de calmer ses angoisses par leurs causeries douces et maternelles, mais aucune ne pouvait dissimuler ses propres anxiétés. Sans les comprendre exactement, elles se rendaient vaguement compte des tourments infligés à la pauvre captive et toutes les fibres de leur chair d'honnêtes et dignes femmes se révoltaient par avance contre l'ignominie de leurs bourreaux.

Sur le soir, les gardiens apportèrent les chaudrons de riz bouilli destinés à la nourriture des

prisonniers et avec eux apparut Nizam-Ali, l'intendant et le confident de Nana-Sahib.

L'Hindou promena un regard sarcastique sur les Anglaises inquiètes de sa venue inaccoutumée :

« Mon noble maître, le rajah, commença-t-il en s'inclinant à l'énoncé du titre, seul héritier des rois de Peschwar, a daigné, dans sa mansuétude, m'ordonner de vous recommander la plus absolue soumission à ses ordres et aussi de ne pas chercher à communiquer avec vos frères blancs, que l'enfer écrase! Vous êtes prévenues que toute désobéissance sera punie sévèrement. »

Il fit une pause pour savourer l'inquiétude visible des captives.

« Mon gracieux et puissant seigneur, reprit-il, a bien voulu encore me charger de vous avertir de la nature du châtiment. Vous encourez la flagellation et vous avez pu voir comment elle est appliquée. »

Nizam-Ali désigna Béatrice Burke, toujours couchée lamentablement dans un coin de la geôle.

« Je vous préviens donc, conclut-il, et particulièrement j'avise les jeunes filles qu'elles recevront le fouet avec une justice inexorable. Qu'elles sachent bien qu'elles seront fouettées sur leurs

fesses nues et que leurs correcteurs ont toute liberté d'user d'elles suivant leurs fantaisies. »

Un concert de lamentations lui répondit, les pauvres filles ne comprenant que trop bien dans quel abîme elles étaient tombées. Satisfait de l'effet produit et ayant excité à son gré la terreur des prisonnières, l'homme s'en alla rendre compte à son maître de l'émoi des captives.

Nana-Sahib n'avait pas pu encore, suivant son expression, profiter des nouvelles épouses dont il avait enrichi son sérail, et il avait à grand'peine trouvé assez de loisirs pour assister à la flagellation sauvage qu'il avait fait appliquer à Mrs. Burke. Il avait cherché à infliger d'emblée à la malheureuse le maximum de hontes et de douleurs, de façon à ce que ses récits frappassent d'épouvante ses compagnes et c'est donc ce but que la femme avait été si odieusement outragée par les hommes chargés de la fustiger. Mais ce n'étaient là pour le rajah que simples préliminaires et il se promettait bien de savourer pleinement, pour son compte personnel, l'humiliation des plus jolies de ses captives. Seulement, pour l'instant, les événements l'entraînaient et ne lui laissaient guère de répit pour les choses de l'amour.

L'insurrection des cipayes continuait sa marche ascendante, et, avec elle, la fortune du châtelain de Bithour. Les incidents les plus graves venaient de se dérouler à Bénarès et avaient amené d'immenses répercussions dans la région de Cawnpore. Le 37e régiment d'infanterie indigène, considéré comme suspect, d'ailleurs absolument à tort, reçut l'ordre de déposer ses armes à l'arsenal de Bénarès. Les cipayes, quoique froissés d'une pareille humiliation, n'hésitaient pas à obéir et ils avaient déjà déposé leurs fusils au magasin, lorsque l'exaltation de quelques soldats européens amena une tragédie épouvantable. Un groupe de deux cents hommes du 10e de ligne anglais, surexcités par les nouvelles des massacres de Delhi et pris d'une sorte de rage fanatique, se mit à ouvrir le feu sans aucun ordre sur les cipayes désarmés. Ceux-ci se précipitèrent pour reprendre leurs fusils, tandis que deux autres régiments indigènes présents répondaient au feu des Européens et massacraient leurs propres officiers. Les cipayes s'enfuirent, mais sous le coup d'une indignation telle que tout le pays retentit bientôt du bruit du *Feringhi-Kadagh* ou attentat sanglant des Anglais.

L'écho de la tragédie de Bénarès arriva à Cawnpore le 8 juin au matin. Nana-Sahib en fut aussitôt averti et il s'en montra joyeux. Le jour même, les troupes indigènes de la garnison se révoltaient et, quittant leurs cantonnements, se mettaient en marche pour rejoindre les insurgés de Delhi. A peine quelques coups de feu furent-ils tirés et les officiers européens, commandés par le général Sir H. Wheeler, se montrèrent plutôt satisfaits d'être débarrassés des cipayes dont la fidélité était au moins suspecte. Il restait à Cawnpore un petit noyau de troupes blanches, malheureusement encombrées de femmes et d'enfants, et tout le monde se retrancha paisiblement dans l'hôpital nouvellement construit, croyant n'avoir d'autre souci que de repousser quelques attaques de pillards et d'attendre patiemment la venue des secours.

Mais le rajah de Bithour en avait décidé autrement. Il craignait de rester seul dans son château en présence de la garnison européenne de Cawnpore. Le bruit s'était en effet répandu qu'il détenait des Anglaises prisonnières et qu'il se proposait de les soumettre aux pires traitements. Rien n'était donc plus vraisemblable qu'une attaque du général

Wheeler après le départ des cipayes mutinés et par suite l'échec des plans de vengeance raffinée élaborés par le nabab.

Dans la soirée du 8 juin, Nana-Sahib se rendit au camp des insurgés à Kalliampour. Réunissant autour de lui les états-majors indigènes, il les harangua avec une habileté consommée et une véritable éloquence qui devait séduire ces âmes simples. Il glorifia l'insurrection des cipayes, rappela les crimes des Anglais, la nécessité de défendre la religion menacée et de reconquérir le royaume des ancêtres. Mais il fallait saisir l'occasion et ne pas compromettre les bienfaits de la fortune par une compassion exagérée. Le Coran n'ordonne-t-il pas le massacre des infidèles? N'est-ce pas la main d'Allah qui leur livre leurs ennemis? Les cipayes devaient donc étouffer toute pitié, massacrer le vieillard comme le jeune homme, la femme comme l'enfant. Les conquérants étrangers avaient déjà donné le signal de la barbarie, il fallait exterminer leur race pour que nul d'entre eux ne pût se vanter plus tard d'avoir méprisé un Hindou.

Des acclamations retentissaient. Entouré de torches dont les lueurs vacillantes accrochaient

des étincelles sur les pierreries de son turban, le Nana enflait encore la voix. Devant lui, les officiers indigènes se tenaient muets et immobiles, encore incertains de leurs décisions, mais, plus loin, les masses des cipayes applaudissaient bruyamment, saluant comme chef le rajah qui savait si bien faire vibrer les sentiments les plus profonds de la bête humaine.

« Frères, s'écria-t-il, il ne faut pas aller à Delhi, laissant derrière vous ces chiens enragés qui se précipiteront sur vos traces. C'est à Cawnpore qu'est l'ennemi, et c'est à Cawnpore qu'il faut l'écraser. A quoi songez-vous de laisser en paix ces conquérants orgueilleux qui souhaitent votre destruction? Ce sont des blessés et des femmes, me direz-vous! Le danger n'en est que plus grand, car au jour où les colonnes de secours apparaîtront, les perfides Anglaises exciteront de leurs charmes leurs compatriotes à vous massacrer jusqu'au dernier. Il faut, au contraire, écraser l'orgueil de l'étranger, et si ses bataillons arrivent sous les murs de la ville, que ce soit pour trouver les hommes égorgés et les femmes souhaitant la mort! Alors vous aurez vengé vos coutumes, vos ancêtres, vos épouses et vos filles, si souvent le

jouet du conquérant! Il est des heures où la clémence est un crime et le serpent qui vous oppresse doit être broyé sans merci! »

Avec un grand tumulte, les cipayes reprenaient leurs armes et, comme l'empereur romain, entouré de sa garde prétorienne, Nana-Sahib ramenait les insurgés à l'attaque de Cawnpore. La population de la cité était de cœur avec lui, il pénétrait dans la ville basse, s'emparait du trésor et faisait sortir de la prison quatre cents malfaiteurs qui allaient devenir les redoutables instruments de ses vengeances. Et à l'aurore, les défenseurs de Cawnpore virent les cipayes rangés en bataille devant eux, entrechoquant leurs armes et criant à pleins poumons : « Victoire au rajah Nana-Sahib!

« Allah détruira les envahisseurs! »

Mais les envahisseurs n'étaient pas faciles à détruire. Il fallut se résoudre à un siège régulier et à un bombardement de l'hôpital où s'étaient concentrés les combattants et aussi leurs familles. Avec une implacable rigueur, Nana-Sahib ordonna de concentrer sur le bâtiment le feu de son artillerie, certain de la capitulation de la garnison au jour de la famine, et espérant, d'ailleurs, en précipiter l'heure par les ravages de ses boulets.

De toutes parts, les recrues affluaient au siège de Cawnpore, l'ascendant du rajah s'accroissait chaque jour. Ses proclamations, ses harangues étaient répétées dans chaque village, les patriotes accouraient et aussi les pillards, car on savait que le chef serait tolérant le jour de la curée finale.

Le Nana commençait donc à entrevoir le succès triomphal, et après une journée de combat où il avait assisté à l'écrasement d'une sortie des assiégés, la pensée lui vint de profiter enfin de ses captives et de satisfaire à loisir ses goûts de basse cruauté. Une brève consultation eut lieu entre lui et son intendant, la victime était choisie, l'homme partait pour aller la quérir et l'amener devant le maître.

Le nabab fumait son *houkah* avec la gravité usuelle des Orientaux, mais cependant, ce soir-là, les bouffées de fumée sortaient plus précipitées de ses lèvres fines et rusées. Par instant, il s'étirait voluptueusement comme un tigre guettant sa proie, et un frisson de volupté parcourait ses membres à la pensée qu'il allait enfin posséder l'Anglaise tant convoitée. Puis la main du rajah se refermait avec une satisfaction visible sur un objet à demi-dissimulé sous les coussins du divan, et un

éclair de joie mauvaise accentuait alors l'éclat de ses prunelles félines.

L'intendant revenait, conduisant avec lui une jeune fille, dont il tenait le bras serré dans sa main puissante et qui paraissait peu disposée à le suivre. Il la traînait presque.

« Laisse-nous, ordonna Nana-Sahib, veille à ce que les deux servantes soient prêtes au premier appel. »

L'homme fit un profond salut et disparut, laissant en présence le vainqueur et la captive.

L'Hindou continuait à fumer impassiblement, les yeux mi-clos, en apparence indifférent à la présence de l'Anglaise. Il ne convenait pas que le maître parût attacher trop d'importance aux charmes de l'esclave et, de fait, ce silence était plus énervant qu'une explosion de colère.

La jeune fille restait debout, une splendide créature pleine de jeunesse et de santé, aux formes élégantes même sous ses vêtements salis et froissés. Elle pouvait avoir vingt ans au plus, avec des cheveux d'un blond clair, tordus en lourdes tresses sur la nuque, les yeux bleus bien ouverts, l'oreille fine et délicate, les lèvres roses et arquées légèrement, un type parfait de fraîcheur chaste et

honnête. L'émotion faisait palpiter sa gorge et un flot de sang lui montait aux joues, la rendant encore plus belle.

Sous ses paupières presque fermées, le regard aigu du rajah filtrait, détaillant la grâce de la captive et scrutant insidieusement l'ampleur du corps féminin. La passion faisait par instant battre à coups sourds le cœur de l'homme, et une envie le prenait de se jeter sur l'Anglaise, mais il refrénait aussitôt cette impulsion ; l'humiliation de la vaincue était un élément de plaisir dont il fallait goûter pleinement tout le prix. Aucune puissance humaine ne pouvait empêcher cette fille d'être à sa merci à l'instant où il le désirerait, et il entendait lui faire gravir lentement les étapes de son calvaire.

« Miss Ellen, je suppose? » interrogea-t-il enfin?

La voix du Nana était parfaitement calme, il semblait vraiment qu'il commençât la plus banale des conversations mondaines. La prisonnière s'y laissa surprendre et croyant qu'elle pouvait se fier à lui :

« Oui, s'écria-t-elle, Miss Ellen Wright. Oh ! laissez-moi m'en aller d'ici. Vous serez bon.

— En vérité? fit-il avec une ironie secrète. Je désire tout au contraire que vous me consacriez

cette soirée. J'ai besoin de causer avec vous. Vous plairait-il de vous asseoir? »

Le rajah conservait une correction mondaine impeccable, absolument à l'aise comme au jour où il recevait dans ses salons étincelants l'élite de la société de Cawnpore.

« Vous préférez rester debout, reprit-il. Qu'il en soit suivant vos désirs. Voulez-vous me permettre de vous demander, Miss Ellen, si vous étiez engagée à un fiancé? »

A cette question imprévue, la jeune fille devint rouge jusque dans les cheveux, et des larmes ternirent aussitôt l'éclat de ses yeux. Ses lèvres tremblèrent, mais n'articulèrent aucun son.

« Veuillez me répondre, prononça le nabab.

— Je ne sais pas où il est, murmura Ellen. Est-il mort ou vivant? Oh! pourquoi me parlez-vous de lui? »

Des pleurs coulèrent sur ses joues brûlantes. Le nanab la contempla avec un sourire sardonique aussitôt effacé.

« Vous êtes restée longtemps fiancée? » demanda-t-il avec intérêt?

Les larmes d'Ellen redoublèrent, elle balbutia une réponse à peine intelligible.

« Peu de temps, me dites-vous, reprit le rajah. C'est heureux pour vous, car j'aurais dû me débarrasser de vous dans le cas contraire. Il me suffira donc d'une simple vérification. »

La jeune Anglaise ne parut pas entendre cette phrase énigmatique, elle continua à pleurer doucement. Le silence retomba dans la pièce, pendant que Nana-Sahib prolongeait froidement sa fumerie, sans cesser de regarder la femme toujours debout devant lui. Enfin Ellen fit un effort sur elle-même, comprenant d'instinct que le spectacle de sa douleur amusait son ennemi et elle se redressa, en essayant de faire bonne contenance.

« Très bien, fit l'Hindou, vous êtes maintenant remise de vos émotions. Je suis obligé de vous poser une nouvelle question. Êtes-vous encore vierge ? »

La jeune fille eut un sursaut, ses joues s'empourprèrent de nouveau, elle fixa l'homme d'un air hébété :

« Je répète, reprit le rajah de sa voix volontairement calme, êtes-vous toujours une vierge, Miss Ellen ?

— Vous dites ? répondit la prisonnière avec égarement.

— Je m'explique, prononça le Nana. Remarquez d'ailleurs que c'est une simple supposition que j'ai tout lieu de croire dénuée de vérité. Il arrive quelquefois que les fiancées se laissent aller aux impulsions de leur cœur. Un malheur est si vite arrivé.

— Je vous défends de m'insulter, » riposta l'Anglaise.

L'injure lui rendait son courage. Dominant la crainte qui commençait à l'oppresser, elle se dirigea vers la porte, sans même jeter un regard au nabab. Mais l'issue était fermée et elle dut rester dans l'appartement.

« J'en viens à soupçonner votre innocence, Miss Ellen, déclara Nana-Sahib, et comme votre chasteté est un point très important à mes yeux, je vais être obligé de vous demander une troisième chose.

— Permettez-moi de sortir, je vous en conjure, fit la captive.

— Ma compagnie vous pèse donc beaucoup? repartit le rajah. Je n'en dirai pas autant de la vôtre, bien au contraire. Voici donc ma requête. Veuillez m'autoriser à vérifier votre chasteté. »

Les yeux agrandis par l'épouvante, les lèvres

tremblantes, Ellen eut un regard désespéré, fou d'angoisse. Elle resta muette, ne trouvant même pas la force de protester.

« Alors vous consentez, n'est-il pas vrai? » conclut le Nana.

Il se leva avec calme, mais la prisonnière ne le laissa pas approcher d'elle, et, se jetant sur la porte, elle essaya de l'ébranler.

« Au secours! criait-elle, au secours, laissez-moi m'en aller! »

Nana-Sahib eut un sourire; l'effroi de la captive ne ferait que rendre plus agréable l'exercice de son autorité et la soirée s'annonçait vraiment délicieuse pour lui. Abandonnant ses manières doucereuses, son organe devint soudain brusque et impérieux.

« Tu fais la méchante, jeune fille, dit-il sèchement. Ne te souviens-tu donc pas des avertissements de mon intendant? Connais-tu le moyen que j'emploie à l'égard de mes esclaves rebelles? »

La colère du rajah n'était que feinte. Il n'avait aucun doute sur l'innocence de sa victime et il ne se proposait que de l'atteindre dans sa pudeur. Sa résistance allait lui fournir le prétexte cherché pour la soumettre à un châtiment honteux. Ellen continuait de secouer la porte, appelant toujours,

comme si un secours quelconque eût été à espérer.

« Tu ne me réponds même pas, insolente! reprit le maître. Je vais te faire faire attention à moi. »

Il sortit de dessous les coussins l'objet qu'il caressait naguère : une souple cravache de cuir tressé à pomme d'or. Se levant paisiblement, il s'approcha de la prisonnière et, avant qu'elle se doutât de sa présence, il lui appliqua un coup cinglant sur les épaules.

L'effet fut instantané. Ellen se retourna d'un bond et, voyant son bourreau prêt à l'atteindre, elle se laissa tomber à genoux :

« Ne me frappez pas ainsi, sanglota-t-elle. Ayez pitié! Oh! c'est une terrible brûlure.

— Tu en diras bien plus quand tu sentiras les lanières à même sur ta peau, riposta le Nana. Sais-tu comment je fais fouetter les jeunes filles?

— Oui, non, balbutia la malheureuse affolée.

— C'est-à-dire que tu veux que je te le répète? reprit le rajah. Eh bien! tu auras le fouet sur tes fesses nues. As-tu jamais montré ton corps à un homme? »

L'Anglaise suffoquait. Les paroles brutales de l'homme résonnaient à ses oreilles comme des coups de marteau qui lui broieraient les tempes.

Tout son être se révoltait dans une suprême défense contre l'ignominie dont on la menaçait.

« Tu peux continuer tes pleurs, fit encore Nana-Sahib, les larmes des femmes ne me sont pas désagréables. Seulement je te conseille de les réserver pour tout à l'heure. Déshabille-toi.

— Non, non, implora Ellen, laissez-moi. Au nom de tout ce qu'il y a de plus sacré, respectez-moi, de grâce.

— Cela tombe mal, railla le rajah. Il se trouve justement que j'ai décidé de ne pas te respecter du tout. Je vais au contraire te demander une dernière fois de retirer tes vêtements toi-même.

— Pitié, pitié, supplia encore l'infortunée.

— Comme tu le voudras, répliqua l'homme froidement. Seulement j'aurai le regret, ou le plaisir, de faire précisément offrir ton derrière au fouet. Il faudra t'habituer à laisser voir tes charmes postérieurs. »

La jeune fille s'effondra sur le sol, se prosternant aux pieds de son maître, l'adjurant, avec des accents déchirants, de lui épargner l'irréparable déshonneur.

« Tu es comme tes pareilles, tu bavardes inutilement, dit sèchement le rajah. Moi je suis plus

précis : écoute-moi, Ellen. Tu vas être mise nue devant moi, nue comme la nature t'a faite, et si, comme je l'espère, tu es une vierge, je te ferai l'honneur de te prendre comme épouse. Sinon, mes soldats disposeront de toi à leur gré.

— Oh ! mon Dieu, je suis donc abandonnée de tous? murmura l'Anglaise.

— Bien entendu, ajouta l'Hindou, tes grâces virginales ne me feront pas perdre de vue la correction que tu mérites. Je suis convaincu au contraire que ce sera un plaisir de plus pour moi de voir le fouet mordre tes fesses de jeune fille. Holà, les servantes ! »

Il frappa dans ses mains et une draperie s'écarta, livrant passage à deux femmes malabares qui s'inclinèrent devant lui, les mains croisées sur leurs poitrines en signe de soumission.

« Déshabillez cette esclave, commanda-t-il.

— A moi, au secours ! Oh ! les lâches ! » cria Ellen !

Elle essayait de se débattre, mais les femmes vigoureuses la maintenaient sans effort apparent.

« Allez doucement, ordonna le maître, que je puisse rendre hommage à cette blanche beauté. »

Les servantes avaient enlevé le corsage et fait

glisser la chemisette, découvrant ainsi la poitrine déjà formée; les seins de la jeune fille, ronds et fermes, se gonflaient encore à chaque sanglot.

— Ne me touchez pas, protesta-t-elle, en voyant l'homme s'avancer près d'elle, je ne veux pas.

— Tu préfères une caresse plus accentuée? » fit le Nana.

Il appliqua une cuisante cinglée de sa cravache sur le sein gauche. Ellen eut un tel sursaut de douleur qu'elle échappa aux mains des femmes et se mit à courir follement à travers l'appartement.

« Je vois décidément qu'il faudra te châtier sévèrement pour te mater, remarqua le rajah.

— Les fouets sont prêts, maître, fit l'une des servantes.

— Je ne les oublie pas, » répliqua le nabab.

Les Malabares avaient repris leur victime et s'occupaient maintenant de faire glisser les jupes à terre. Un instant après, la jeune fille ne possédait plus que sa chemise qu'elle s'efforçait de conserver sur ses hanches comme un rempart suprême.

« Dénouez-lui aussi les cheveux, ordonna Nana-Sahib. Qu'elle soit comme au jour de sa naissance. »

Les lourdes torsades se déroulèrent et les magnifiques cheveux blonds d'Ellen l'enveloppèrent d'un

superbe et ondoyant manteau. Elle eut un cri navrant, sa chemise venait de tomber à ses pieds et elle était désormais complètement nue devant le regard inquisiteur de l'homme qu'elle abhorait.

Le rajah conservait en apparence une gravité indifférente, mais il lui fallait faire effort pour ne pas se précipiter comme un fauve sur cette chair jeune qui s'offrait devant lui. Il ne se maîtrisa que par la pensée infernale que sa victime souffrirait davantage d'une humiliation lente, il s'avança vers la jeune fille.

« Je déplore sincèrement, fit-il avec une ironie froide, que les soucis de la guerre m'aient privé jusqu'ici de rendre hommage à votre beauté, Miss Ellen. J'espère maintenant pouvoir davantage m'occuper de vous et de vos compagnes. »

Ellen parvint à s'accroupir par terre, se pelotonnant sur elle-même dans un dernier effort de pudeur.

« Tu es d'une chasteté délicieuse, déclara l'Hindou. Il s'agit seulement de savoir si ce n'est pas une comédie, les filles sont si trompeuses!

— Épargnez-moi, gémit la captive. Oh! je vous le jure, personne ne m'a jamais effleurée seulement d'une pensée déshonnête.

— Nous allons bien voir, » répliqua le rajah.

Les servantes enlevaient la prisonnière à la force du poignet et la couchaient sur un vaste divan. Une d'elles pesait sur les épaules de la pauvre fille, immobilisant ses bras. Sa camarade saisissait les chevilles délicates d'Ellen et se mettait en devoir de les soulever.

« Vous êtes des femmes, clama la malheureuse. Ah! comment pouvez-vous vous prêter à pareilles infamies?

— Je vais t'apprendre à donner de mauvais conseils à mes esclaves répondit Nana-Sahib. Relevez ses jambes. »

Les servantes obéirent, ployant les membres inférieurs de la victime jusqu'à ce que ses genoux vinssent presque toucher ses hanches. La cravache siffla et s'abattit avec un bruit sec sur la peau fine des cuisses.

« Aâh ! aâh ! cria la fustigée. C'est atroce! »

Une longue balafre rouge marquait la trace de l'instrument de flagellation. Sans pitié pour la plainte de l'infortunée, le tourmenteur le brandit de nouveau avec une grimace véritablement satanique.

« Que dis-tu de cette cinglée, ma belle enfant? » demanda-t-il.

La cravache flexible arrivait horizontalement et s'opposait avec force à la base des fesses de la jeune fille, infligeant sur la chair tendre une telle souffrance que les Malabares durent unir leurs efforts pour réprimer la défense désespérée de la flagellée.

« Tu remarqueras, ma chère, que cette petite correction ne compte pas, reprit le Nana. Tout à l'heure seulement, je te ferai punir comme tu l'as mérité. Ceci est simplement pour te conseiller l'obéissance. »

Il appliqua un nouveau coup de la cravache mordante à la naissance des cuisses de la jeune fille, laissant une longue ligne écarlate sur l'épiderme mat.

« Oh! que j'ai mal, gémit la victime! Oh? ce n'est pas possible.

— Voyons un peu maintenant si tu t'es bien comportée pendant les fiançailles? » fit l'Hindou railleur.

La douleur des cinglées avait presque anéanti le courage d'Ellen, mais quand elle sentit son corps juvénile soumis aux fantaisies infâmes de son bourreau, elle eut une révolte suprême.

« Mère, sauve-moi, criait-elle, mère! Sauve-

Il se pencha vers le visage de la jeune fille.

moi de cet homme. William, mère! au secours!

— Ah! il s'appelle William, ton fiancé? remarqua Nana-Sahib. Tu as quelque audace d'oser parler de lui devant moi, ton maître et ton époux. Heureusement que le fouet t'apprendra à m'aimer. »

Le rajah continuait à infliger à la malheureuse fille le barbare supplice d'un odieux examen, cherchant et réussissant, avec une science démoniaque, à atteindre ses plus secrètes pudeurs.

« Je te rends justice, Ellen, dit-il enfin, tu es vierge et je consens à te donner l'offrande de mon amour. Qu'Allah me pardonne ma clémence exagérée, mais je veux bien te faire grâce du châtiment promis en échange de tes baisers. Es-tu prête, ma charmante, à te blottir dans mes bras? »

Un léger sourire relevait les lèvres de Nana-Sahib, laissant voir ses dents d'une blancheur éblouissante. Il savait bien que la jeune fille repousserait sa proposition avec indignation et il voulait simplement s'amuser à jouir de sa résistance impuissante.

« Mère, répétait Ellen, mère, où es-tu?

— Les jeunes mariées appellent toujours leur mère, remarqua le nabab. Je ne sais trop pourquoi en vérité. Tu devrais me remercier à genoux de

mes bontés au lieu de m'assourdir de tes appels stupides.

— Ah! cessez vos railleries, fit la malheureuse, la tête perdue d'angoisses.

— Comme quoi les Anglaises sont aussi orgueilleuses qu'ingrates, déclara le rajah. Aussi je suis trop bon de tant tarder à te faire donner le fouet. Tu vas comprendre que je suis le maître. »

Les servantes retournaient la jeune fille, la couchant cette fois sur le ventre. Le Nana eut un hochement de tête approbatif à la vue des reins cambrés et de la croupe saillante de sa victime. Tout aussitôt des courroies entouraient sa taille et ses chevilles, paralysant toute tentative de défense quelconque.

« Couvrez-moi, au nom du ciel, suppliait Ellen. Comment des femmes peuvent-elles laisser martyriser ainsi un être de leur sexe? »

Les Malabares auxquelles elle s'adressait s'amusaient de ses prières. Cette femme était l'ennemie de leur race et jamais le maître ne la ferait assez souffrir.

« Pour cette fois, prononça le Nana, je ne te fais pas fouetter par des hommes. A ta prochaine punition, tu offriras tes fesses à mes serviteurs et je

gage que leurs flexibles lanières en utiliseront la finesse. »

En se voyant irrémédiablement vouée à la flagellation, Ellen eut un frisson de terreur dont elle ne fut pas maîtresse.

« Grâce, implora-t-elle, soyez clément. Je ferai tout ce que vous voudrez! tout, je le promets, grâce! »

La peur de souffrir étouffait en elle tout autre sentiment. Elle voyait les servantes déjà armées de fouets redoutables et impatientes de s'en servir. Ses nerfs de femme s'affolaient devant l'acuité du supplice.

« Ta prière vient trop tard, répliqua le rajah. Rien plus maintenant ne peut sauver ta croupe condamnée. Allez. »

Les fouets tombaient simultanément, enveloppant le derrière de la jeune fille de leur double étreinte : deux serpents noirs créateurs de tortures et semblant ronger la chair blanche à eux livrée.

« Je souffre, cria la suppliciée, je souffre! Oh, Dieu tout puissant!

— Parfaitement, observa le Nana, on fouette les femmes pour les faire souffrir. C'est ce qu'il faut pour les rendre dociles. »

Les lanières, en lacérant plus longuement encore les fesses nues d'Ellen, appliquées avec force et déprimant la chair sous la cinglée. Une douleur profonde, lancinante, intolérable, s'irradia dans le corps entier de la malheureuse qui se tordit en hurlant.

« Si je pouvais traiter ainsi toutes les Anglaises! » murmura Nana-Sahib.

Ses yeux s'allumaient de lueurs fauves, sa nature sauvage lui faisant souhaiter l'écrasement et la torture impacable des conquérants étrangers. Il passa sa langue sur ses lèvres, en un vrai rictus de tigre aux aguets, au moment où les fouets souples s'apposaient cruellement sur le derrière frémissant de la jeune fille.

« Cela vaut mieux que la cravache, n'est-ce pas? » demanda-t-il?

Un cri rauque lui répondit. Les lanières raclaient les fesses d'Ellen, froissant douloureusement l'épiderme nacré et faisant naître une atroce sensation d'arrachement. La peau se couvrait de plaques cramoisies, mais les bandes de cuir battu n'amenaient aucune écorchure.

« Fouettez-la plus fort, » ordonna le rajah.

Les servantes redoublèrent leurs cinglées, s'exci-

tant mutuellement à lancer des coups de plus en plus vigoureux. Nana-Sahib s'assit sur le divan où la victime était liée et se mit à caresser les cheveux soyeux de la malheureuse jeune fille. Elle leva la tête, les yeux dilatés par l'angoisse, ses lèvres fines tordues par la souffrance, implorant la pitié avec une expression si lamentable qu'elle aurait attendri une bête sauvage.

Mais l'homme resta impassible, laissant les bourreaux femelles continuer leur cruelle besogne. Les fouets sifflèrent, se tendant comme des barres brûlantes sur la croupe de la suppliciée. L'infortunée se redressa sous la convulsion qui secouait ses membres douloureux, puis retomba avec une plainte de désespoir navrant.

La main du Nana continuait de s'enfoncer dans les tresses blondes d'Ellen, et quand elle frôlait son corps, un frémissement agitait la victime impuissante.

« Tu es, je crois, impatiente de goûter mes caresses? fit le rajah. Cette petite correction t'a convaincue des avantages de l'obéissance.

— Au nom du ciel, supplia l'Anglaise, cessez ce supplice!

— Quand il me plaira, répliqua Nana-Sahib.

D'ailleurs tu en subiras de plus sévères encore.

— Que voulez-vous dire, mon Dieu ! s'écria la flagellée, dominant ses souffrances.

— Simplement, jeune fille, que tu recevras le fouet d'autres fois, et de mains plus robustes que celles de ces femmes, » répondit l'Hindou.

Les servantes frappaient encore davantage, désireuses de plaire au maître et de flatter ses goûts barbares. Les lanières mordaient maintenant une chair exacerbée et Ellen se tordait avec des hurlements stridents à chaque nouvel enlacement de ses fesses rougies par les fouets impitoyables.

« Dois-je arrêter la punition? interrogea le nabah.

— Oui, oui, gémit la flagellée. Oh ! quel supplice abominable !

— Embrasse-moi alors. Un vrai baiser d'amoureuse. »

Il se pencha vers le visage de la jeune fille, dévorant du regard ses traits fins, restés charmants sous les pleurs qui ruisselaient Ellen frémit, se rappelant soudain le sort qui l'attendait. Sa chair de vierge eut un sursaut de dégoût devant l'homme aux yeux étincelants et elle détourna ses lèvres d'un mouvement instinctif.

« Non, cria-t-elle, allez-vous-en! Laissez-moi, bandit!

— Tu deviens folle, je présume? railla Nana-Sahib; as-tu par hasard la sotte prétention de me refuser ton amour?

— Je ne veux pas, répéta l'Anglaise, je ne veux pas! Ne me touchez pas.

— Très-bien, répliqua le nabab; au lieu d'une épouse aimante, c'est une esclave rebelle que j'ai devant moi. Je n'ai du reste pas besoin de ton consentement pour te plier à mes volontés. Tu subiras mon amour à mon gré, malgré toutes tes résistances, et je vais t'apprendre que je n'ai pas à attendre le bon plaisir de mes captives. »

La jeune fille est une fois de plus saisie par les Malabares, habituées à de semblables scènes. Elle est entravée sur le divan fatal, les membres en croix, couchée sur le dos, la taille surélevée par un large coussin, désormais incapable de présenter la moindre défense aux fantaisies de ses tourmenteurs. Nana-Sahib exulte : il préfère de beaucoup posséder de force la vierge indomptée que de la sentir s'abandonner dans ses bras ; mais sa cruauté n'est pas encore assouvie.

« Tu vois, ma jolie mignonne, fait-il d'une voix

railleuse, que les préparatifs du mariage sont courts et bons. Tu avais oublié que la femme doit obéissance à son époux.

— Couvrez-moi, au nom de Dieu, c'est trop honteux, sanglote la malheureuse.

— Seulement tu n'attends pas, je suppose, reprend-il, que je t'honore de mes attentions comme une fiancée aimable. Tu es la vaincue, l'esclave, et je veux encore te faire souffrir.

— Non, assez, c'est trop! râle la victime.

— Passe-moi la cravache, commande le rajah à l'une des servantes.

— Pitié, clame Ellen, pitié! Ah! je souffre assez! Ma croupe me brûle comme si des tenailles ardentes la déchiraient!

— Cela est l'œuvre de mes femmes, réplique le Nana. J'entends que tu te souviennes aussi de mon habileté.

— Pardon, crie encore l'Anglaise. Oh! l'enfer n'est pas pire! »

Le rajah hésite une seconde devant cette femme étendue à sa merci. Va-t-il céder à ses passions? Son teint bistré se fonce sous le sang qui lui monte aux joues et il va s'élancer, mais il se domine. Il faut achever jusqu'au bout le supplice de la victime.

La lanière s'abat sur les seins de la jeune fille, les couvrant de rayures horriblement douloureuses. Redevenu maître de lui, le Nana s'amuse à cingler les pointes turgides, à les enlacer de la mèche fine de l'instrument de supplice, riant méchamment des souffrances indicibles qu'il provoque. Puis ce sont les flancs et les cuisses qui sont atteints par la cravache torturante. L'homme fouette Ellen avec une précision infernale, lançant la lanière à l'endroit choisi et sachant profiter de l'exquise sensibilité de la chair féminine pour faire naître des paroxysmes de douleurs effrayantes.

La fille fouettée hurle toujours, les yeux révulsés, la bouche écumante, n'ayant plus conscience que du supplice sauvage dont la torture s'irradie jusque dans ses entrailles. Il semble qu'elle ait épuisé toute la gamme de l'harmonie du mal ; cependant ses cris s'accentuent encore, deviennent affreux à entendre comme si elle allait périr dans un accès de souffrances.

Le bourreau implacable écoute avec une joie sauvage l'appel de la vierge martyrisée, il a enfin goûté le plaisir tant rêvé : la possession de la femme blanche dans les larmes et la douleur.

ÉPOUSES INFIDÈLES

CHAPITRE IV

ÉPOUSES INFIDÈLES

Sous l'éclatante lumière du soleil de midi, la nature se reposait et l'ardeur même des haines humaines devait s'amoindrir à ces rayons de feu. La canonnade qui depuis plus de trois semaines mugissait sans arrêt autour de Cawnpore subissait un temps d'arrêt, et le silence lumineux n'était troublé que par de rares coups de fusil échangés entre quelques combattants hardis.

Le château-fort de Bithour profilait ses terrasses et ses dômes sur les eaux bourbeuses du Gange. Les ondes jaunâtres brillaient au soleil comme du bronze en fusion et leurs flots lents murmuraient à

peine le long des murs de l'enceinte. Tout paraissait silencieux. Les serviteurs du rajah s'adonnaient aux délices du repos quotidien, et le Nana lui-même, endormi sous le souffle doux du *pankah*, faisait trêve, pour un moment, à ses jeux favoris d'amour et de guerre.

Les rares oiseaux qui passaient dans l'air embrasé auraient cependant pu entendre un murmure de voix s'échappant, à peine perceptibles, d'un soupirail dominant le fleuve. Des paroles se suivaient, douces et tristes, avec parfois une inflexion plus accusée que suivait aussitôt une rumeur sourde d'approbation. L'accentuation, rapide et sifflante, à peine accusée par instants, indiquait que ce n'étaient pas des natifs qui parlaient ainsi.

Les captives profitaient du sommeil de leurs gardiens pour se serrer autour de deux d'entre elles qui lisaient à voix basse de longues lettres souillées de terre et de poussière. C'étaient des nouvelles des compatriotes enfermés dans la ville assiégée et qui narraient l'héroïque défense de Cawnpore. Parmi les prisonnières de Nana-Sahib, quelques-unes, habituées de longue date aux mœurs des Hindous, avaient réussi à nouer des intelligences

avec le dehors, contre promesses de riches récompenses, et elles obtenaient ainsi des moyens de communication dont elles espéraient tirer profit. D'anciens serviteurs, encore suffisamment dévoués aux Anglais pour ne pas les trahir, parvenaient à lancer du fleuve les précieuses missives à travers le soupirail et, jusqu'ici, cette correspondance avait eu lieu sans incidents.

La plupart des Anglaises avaient des parents et des amis enfermés dans Cawnpore, et elles suivaient les péripéties du siège avec une anxiété facile à comprendre. Tant que Cawnpore tiendrait, tout espoir de délivrance n'était pas interdit aux prisonnières, bien que, pour plusieurs d'entre elles, les épreuves subies étaient telles qu'elles préféraient la mort au retour des leurs. Mais l'attachement de l'être humain à la vie est si grand que, malgré tout, les malheureuses femmes s'intéressaient aux promesses des prochains succès des armées de la Grande-Bretagne.

« Voici une lettre de Mrs. Milne, annonçait la lectrice, elle m'annonce qu'un courrier sûr leur prédit l'arrivée rapide du général Havelock. Son détachement est à quelques journées de marche seulement, et sa seule présence fera sûrement dis-

paraître les hordes de pillards et de bandits qui nous entourent. »

Des gémissements entrecoupés interrompirent la narratrice; une de ses compagnes se retirait du groupe et, le visage dans ses mains, allait se blottir en pleurant dans un angle de la salle.

« C'est miss Ellen, expliqua une autre captive, la pauvre fille a son fiancé à l'état-major du général Havelock et elle ne peut supporter l'idée de le revoir. Cet odieux Nana l'a soumise à un tel traitement que cela se comprend sans peine.

— Savez-vous aussi le nouveau martyre qui l'attend? demanda Mrs. Burke. Ce sera pire encore que ce que j'ai subi.

— Quoi donc? Encore quelque atrocité, ô ciel? firent plusieurs voix.

— L'intendant m'a prévenue ce matin, reprit Mrs. Burke, que demain la malheureuse allait être remise pour toute la journée aux mains de quatre satellites de notre maître infernal. Ces hommes ont l'ordre de fouetter la jeune fille jusqu'à la limite de sa résistance et de la violer autant qu'une femme peut l'être. Ce sont les propres expressions du geôlier. Je tremble vraiment à la pensée de voir Ellen livrée aux brutalités de ces bourreaux et

obligée de subir des heures entières l'horrible supplice du fouet.

— Mon Dieu, mon Dieu ! s'écria Mary, il faut que ce soit Satan lui-même qui ait suggéré à Nana-Sahib de nous flageller. Jamais je n'aurais cru qu'une femme pût éprouver d'intolérables souffrances comme celles qu'infligent les lanières.

— Donnez-nous de plus amples nouvelles de Cawnpore, interrompit une jeune Anglaise. Nous serons toujours à temps de penser à ces horreurs quand il faudra les supporter.

— Je viens de recevoir aussi une longue missive de la fille du général Wheeler, reprit la lectrice. Nos compatriotes sont admirables et lorsque la Reine, que Dieu protège, connaîtra leur conduite, elle verra que les enfants de la vieille Angleterre n'ont pas dégénéré. »

Un murmure discret suivit ces paroles. Même dans la geôle du Nana, les Anglaises restaient fières de leur patrie, décidées à soutenir jusqu'au bout l'honneur du drapeau.

« La situation est tragique pour nos amis, continua la narratrice. Les hordes des cipayes conduisent le siège avec une ardeur inconcevable. On sent qu'ils ont hâte d'être vainqueurs avant leur

écrasement définitif. Leur artillerie tire continuellement sur l'hôpital, qui est presque entièrement à découvert et dont les murs sont traversés de part en part. Une portion de la toiture s'est effondrée et les assiégés doivent subir les effets d'un soleil foudroyant, sans qu'on ose faire des réparations de peur d'accroître encore le feu de l'ennemi. Des pans de murailles s'écroulent, achevant les blessés qui se sont abrités à leur ombre, les rations se font chaque jour plus réduites, mais nul ne se plaint, les hommes cèdent leur part aux femmes et les mères à leurs enfants.

— Pauvres gens !

— Le moment le plus solennel de la journée est le soir, l'heure sainte, l'heure sublime où le petit groupe de ceux qui se reposent du combat, viennent écouter la prière que dit le vénérable chapelain. Parfois les paroles du pasteur sont interrompues par un boulet qui, déchirant la muraille, vient abattre quelque assistant agenouillé. Le blessé, — c'est le plus souvent une femme ou un enfant — est emporté à l'ambulance, — et la prière reprend son cours jusqu'à la recommandation finale : « Pour nos frères et sœurs qui viennent de mourir. » Chacun s'incline, car ce peut être l'appel suprême à

tout moment. Puis chacun retourne à son poste, les hommes aux tranchées, les femmes auprès des blessés et des enfants. Nul ne se plaint et les mères étouffent leurs sanglots pour ne pas ébranler les courages.

— Nombreux sont les morts?

— Plus de cent cinquante déjà, mais les survivants restent fidèles au drapeau de la Reine. L'Angleterre n'a jamais été vaincue et ce ne sont pas des Hindous qui humilieront l'étendard rouge, blanc, bleu!

— Oui, nous devons espérer encore.

— D'autant plus, fit la seconde captive qui tenait des lettres de Cawnpore, que nous ne souffrons pas de la faim comme nos sœurs de là-bas.

— Ah! s'écria une des femmes avec un accent de désespoir tragique, j'aimerais mille fois mieux entendre les boulets ronfler sur ma tête et supporter les affres de la famine que de subir les horreurs que nous endurons dans ce château maudit! Est-il une de nous qui ait été respectée par notre geôlier féroce? »

Un silence suivit la question. La plupart des captives se mirent à pleurer lamentablement.

« Nous en sommes réduites, reprit la prison-

nière, à considérer comme heureuses celles que le Nana s'est contenté d'amener dans son sérail pour une nuit d'orgie. Pas une des jeunes filles n'a échappé aux griffes de ce monstre, et il n'est plus parmi nous une seule vierge.

— Taisez-vous, au nom de Dieu, mistress Thorpe, interrompit Béatrice Burke.

— Comment le pourrais-je? s'écria l'Anglaise avec une ardeur croissante. Oh! il est des heures où je blasphèmerais le Seigneur! Savez-vous que Nana-Sahib s'est amusé à me faire courir nue devant lui, pourchassée par des hommes armés de longs fouets de cirque! Quand je tombais, les lanières me fouaillaient la chair vive, et il a fallu ensuite m'agenouiller en tremblant devant mon bourreau, pour qu'il me fasse grâce du surplus du supplice.

— Le général Wheeler nous fait demander, continua la détentrice des lettres de Cawnpore, si nous ne pouvons pas le renseigner sur les habitudes du Nana et s'il ne serait pas possible de gagner quelques-uns de ses serviteurs. Si nous pouvions abattre ce tigre déchaîné, l'insurrection en serait ébranlée dans sa base.

— Certes, répliqua Mrs. Burke, mais le jeu me

paraît dangereux. Il est déjà osé que Mrs. Hoods et vous-même entreteniez une correspondance suivie avec Cawnpore. Songez à ce qui se passerait si vous étiez découverte, mistress Fairbairn.

— Par le ciel, déclara cette dernière, je ne crains pas la mort, et, comme à Mrs. Thorpe, notre situation me paraît horrible. Jamais je ne pourrai oublier le jour où l'intendant Nizam-Ali m'a fait subir les derniers outrages, après m'avoir étourdie de coups de bâton. Je te demande pardon, Béatrice, tu as souffert encore plus que moi.

— N'en parlons plus, Édith, c'est notre lot commun. Mais il ne faut pas provoquer à plaisir le courroux de nos geôliers, » fit Mrs. Burke.

Une sorte de pressentiment faisait insister l'Anglaise dans ses conseils de prudence, mais elle ne se doutait pas qu'elle et ses compagnes étaient d'ores et déjà épiées par l'intendant du rajah, et qu'à l'instant même où les captives élaboraient des plans de résistance et d'évasion, Nizam-Ali, aux écoutes derrière un trou secret de la muraille, suivait leur complot puéril avec une grimace de plaisir sur sa face brune. Brusquement, il ouvrit la porte, bondissant comme un tigre, et avant que les prisonnières eussent pu dissimuler les papiers com-

promettants, il s'emparait des lettres de Cawnpore encore tenues par les deux femmes.

« Vous vous appelez bien Édith Fairbairn et Evelyn Hoods? » fit-il en s'adressant aux délinquantes ahuries?

Ces dernières inclinèrent la tête, trop effrayées de s'être laissé surprendre pour essayer de se défendre, et, avec une politesse affectée, l'intendant quitta la geôle, laissant les Anglaises en proie aux plus vives et plus légitimes inquiétudes.

Nana-Sahib achevait de dîner, à la fraîcheur de la nuit commençante, en compagnie de son ami Hurry-Sing et de son frère Baber-Dutt... Le Gange était devenu sombre, mais un dernier reflet de crépuscule éclairait au loin les dômes et les minarets de Cawnpore. Des lueurs rapides étincelaient autour de la ville, suivies bientôt de la sourde rumeur du canon. Par moments, le crépitement sec de la fusillade s'entendait dans le lointain, assourdi par la distance et aussi par les mille bruits mystérieux qui emplissent les nuits chaudes de l'Inde, dès la chute du jour.

Les trois convives s'attardaient à contempler le magnifique panorama du fleuve et à suivre l'arrivée des premières étoiles scintillantes sur le velours

noir du ciel. La majesté de la nature s'imposait malgré tout à ces natures sauvages et ils ne pouvaient s'empêcher de rendre un secret hommage à la paix sublime du soir.

Mais les passions humaines ne se laissent guère endormir par les plus beaux spectacles et bientôt le Nana, abandonnant un instant le bout ambré de son *houkah* empli d'eau de roses, prit la parole :

« J'espère bientôt, fit-il, obtenir la capitulation de Cawnpore. Un serviteur qui s'en est échappé me disait naguère que la garnison meurt de faim et de maladies et que bientôt il ne restera plus que des fantômes pour garnir les retranchements.

— J'ai hâte de voir finir le siège, répliqua son frère. Les Anglais tiennent bon encore dans plusieurs districts et il convient de faire un effort énergique pour en débarrasser le pays. Tout le Pendjab paraît se prononcer contre nous, les hommes s'enrôlent sous les drapeaux ennemis, les paysans traquent nos éclaireurs et les livrent aux cours anglaises, des réunions de bouchers d'ailleurs.

— Rien de plus exact, appuya Hurry-Sing. Les envahisseurs rivalisent de barbarie avec les sauvages les plus féroces. Ils inventent de nouveaux

supplices pour terroriser les cipayes insurgés au nom de leur patrie. Les exécutions se succèdent chaque jour et le sang appelle le sang.

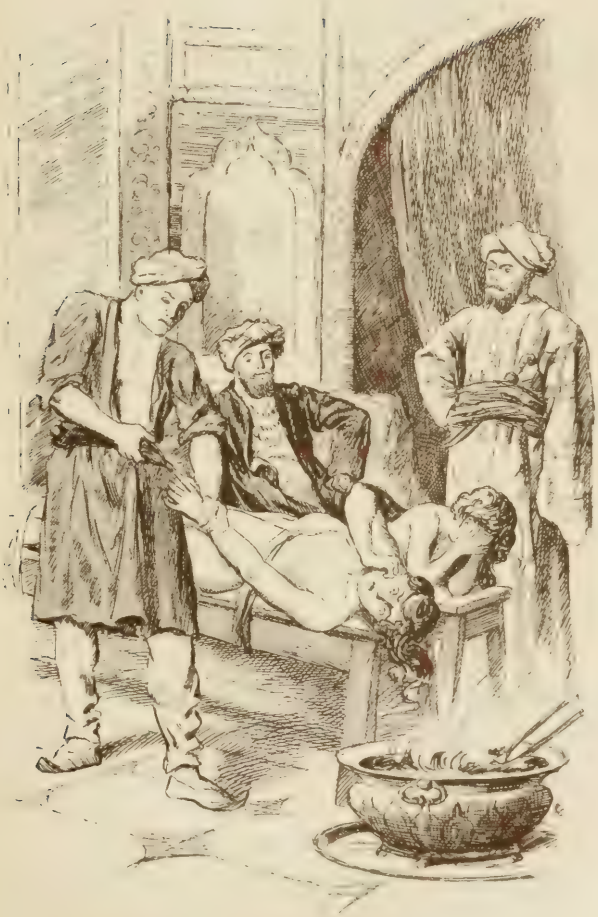
— Le conquérant honni n'est pas encore vainqueur, dit Nana-Sahib. J'ai les meilleures nouvelles du pays d'Aoude et Lucknow va bientôt être assiégé étroitement. Les régiments restés fidèles se soulèvent de toutes parts, certains d'être exterminés jusqu'au dernier homme s'ils ne se révoltent pas. Les Anglais veulent une guerre d'extermination, ils l'auront.

— Voilà qui est parler, s'écria Hurry-Sing. J'ai appris hier que les fugitifs de ma ville de Futchgour descendent le Gange vers Calcutta. J'espère que tu ne les laisseras pas dépasser les murs de ton château.

— Ne crains rien, répliqua le seigneur de Bithour. Je ne perds jamais de vue les ennemis de mes ancêtres.

— Que comptes-tu faire des prisonnières qui cherchent à nous trahir? demanda Baber-Dutt. Il y a là un danger sérieux.

— Par Allah! s'écria Nana-Sahib, je te remercie de m'en parler. Nous allons régler leur sort à l'instant même. Il faut avouer que l'audace de ces



Ils avaient commencé par tordre et arracher.

Anglaises est véritablement incroyable, d'oser correspondre avec nos ennemis de Cawnpore et d'essayer de leur révéler nos secrets.

— Heureusement que Nizam-Ali a dépisté leur complot, fit Harry-Sing.

— Remarquez encore, reprit le nabab, que leur crime est d'autant plus atroce qu'elles ont manque à la foi jurée. Ces femmes sont mes épouses, de gré ou de force, peu importe, mais il est certain que je les ai épousées.

— J'espère bien que nous nous marierons d'autres fois encore avec des Anglaises, dit le rajah de Futchgour.

— Sans aucun doute, répliqua le Nana. En attendant, j'ai à punir des épouses adultères et qui pensent à d'autres qu'à leur maître légitime.

— Fais-les écraser par les éléphants, proposa Babert-Dutt.

— C'est trop simple, fit son frère. Ces femmes doivent être mises à la torture et suppliciées publiquement, de façon à inspirer une salutaire terreur aux traîtres inconnus.

— Emploie alors le procédé chinois, reprit Baber-Dutt, l'arrachage des ongles. C'est très douloureux et ces dames ne pourront plus se servir de

leurs pieds et de leurs mains pendant quelque temps.

— Moi, j'estime qu'il faut revenir à la punition usuelle des adultères : le feu, prononça Hurry-Sing. Par exemple, on pourrait faire tenailler les femmes aux seins et au bas-ventre avec des pinces ardentes. L'épiderme féminin est excellent à torturer. L'autre jour, j'ai fait asseoir une fille au-dessus d'un réchaud allumé, elle avait à peine quelques cloques sur son postérieur, que déjà elle criait misérablement pardon.

— Et qu'as-tu fait? demanda Nana-Sahib avec intérêt.

— Je lui ai fait appliquer les verges, répliqua son ami, de façon à bien écorcher les fesses de la fille. Elle est devenue la plus docile de mes servantes.

— Très bien imaginé, complimenta le châtelain de Bithour. Vos avis sont bons, ajouta-t-il en s'adressant à ses deux commensaux, et je suis disposé à les suivre. Mais la principale punition sera celle dont j'ai l'habitude : la fustigation.

— Sera-ce suffisant? objecta le rajah de Futchgour?

— N'aie aucune inquiétude, répondit le Nana. Je

donnerai le fouet à ces femmes d'une façon telle qu'elles en seront des semaines à souffrir sans trêve ni repos, et cela tout simplement au moyen d'un ustensile de leur propre patrie.

— Que veux-tu dire?

— Simplement que les Anglaises seront flagellées avec l'instrument terrible dont leurs compatriotes se servent pour punir les désertions.

— Oh! très bien, par le saint Prophète! Une excellente idée.

— Je ne crois pas qu'une femme ait déjà été fouettée avec le chat à neuf queues et je suis curieux de voir l'effet produit. J'ai justement sous mes ordres des gaillards qui administraient ce supplice à nos malheureux frères qui osaient se rebeller, et je leur recommanderai de travailler la peau de ces dames de telle sorte que les lanières leur entrent bien dans la chair.

— J'ai eu un de mes cipayes qui a subi cette flagellation. Il me disait que le chat à neuf queues produisait des souffrances intolérables. C'est cependant un homme énergique, déclara Hurry-Sing.

— Les femmes recevront chacune vingt-un coups de fouet, reprit Nana-Sahib. C'est la dose usuelle et elles subiront leur châtiment en public,

tous verront alors que nous sommes les plus forts.

Il faudrait que les généraux *Feringhis* (Anglais) sachent que nous sommes disposés à ne pas céder, dit Baber-Dutt. Peut-être seraient-ils moins féroces à l'égard de leurs prisonniers.

— Laisse-les faire, répartit le Nana. Ils ont raison. La pitié n'a aucun cours en cette guerre et je suis décidé, moi aussi, à ne pas faire de prisonniers, les femmes et les jeunes filles exceptées, parce que, pour elles, la captivité et le déshonneur sont les meilleurs châtiments.

— D'ailleurs, tout le Bengale est avec nous et avant que les régiments anglais n'aient traversé les mers nous serons les maîtres de l'Inde, ajouta son frère.

— J'aime à le penser, répliqua Nana-Sahib. Mais il est une chose que je t'affirme, c'est que jamais les *Feringhis* ne m'auront, vivant ou mort. Je ne leur donnerai même pas le plaisir d'insulter mon cadavre.

— Par Allah! conclut Hurry-Sing après un instant de réflexion, il y a un mois, je n'aurais jamais cru voir deux femmes anglaises caressées par les lanières du chat à neuf queues. La justice du Dieu unique est visiblement avec nous. »

Sans plus se soucier du sort barbare qu'ils réservaient aux Anglaises, les trois Hindous s'absorbèrent dans la contemplation de la nuit. Une lampe voilée éclairait seule la terrasse où ils se trouvaient, laissant dans l'ombre les sièges allongés qui leur servaient de lits de repos. La canonnade s'était tue du côté de Cawnpore et un miaulement sourd d'un tigre en chasse troublait à peine le silence.

Nana-Sahib restait pensif, non qu'il se préoccupât du supplice sauvage qu'il venait de décréter. C'était pour lui chose toute naturelle que de punir des captives assez hardies pour oser jouer à l'espionnage ; sa seule préoccupation avait été de trouver un supplice proportionné à l'offense et, sur ce point, il savait bien que le chat à neuf queues torturait les femmes flagellées aussi complètement qu'il pouvait le souhaiter. Les pensées du rajah étaient ailleurs, vers son rêve de domination et de puissance qu'il ne trouvait pas assez vite réalisé. Sans doute, il était le chef d'une armée s'élevant déjà à plus de douze mille hommes. Sans doute aussi, il était entouré d'une sorte de garde du corps, composée de hardis malfaiteurs à lui tout dévoués. Mais les conquérants

étrangers tenaient bon encore et, ce qui était plus grave, l'autorité du Nana trouvait quelque résistance jalouse auprès de chefs indigènes inquiets de son ascendant.

C'était, pour le nabab, ce qui l'inquiétait le plus. Pour ambitieux qu'il fût, il aimait passionnément sa patrie et il craignait, par-dessus tout, de voir renaître ces haines de races et de castes qui avaient jusqu'ici jeté l'Inde aux pieds de l'étranger. A la première heure de l'insurrection, à Delhi, Hindous brahminiques et Musulmans avaient fraternisé dans un soulèvement commun, mais des germes de division apparaissaient déjà et les Anglais n'étaient pas encore jetés à la mer.

Baber-Dutt et le rajah de Futehgour, lassés du silence de Nana-Sahib, rentraient dans le palais, et bientôt des éclats de musique et des rires annoncèrent qu'ils avaient fait venir une troupe de bayadères. Le maître du château resta seul à contempler le fleuve sacré glissant sans bruit au pied de ses murailles. Il se sentait capable d'assurer sa prééminence et il ne voulait pas laisser échapper ce qui avait été le but de sa vie.

Malheur à l'Anglais! Ces marchands égoïstes et calculateurs ont bassement foulé aux pieds les

traditions de l'Inde. Qu'à leur tour, ils expient leur tyrannie dans ce qu'ils ont de plus saint. Ces blancs prêchent le respect de la femme et de l'enfant, ils se voilent la face hypocritement devant les mœurs des Hindous. Leurs compagnes seront traitées pire que les plus malheureuses des parias repoussés de tous. — Malheur à l'Anglais! Quand il est le maître, il frappe sans pitié le faible et le vaincu. Et quand la fortune tourne contre lui, le maître de l'heure a le droit de se venger longuement. Il n'y a pas d'innocents chez les fils de la race maudite et leur vie est brève pour expier leurs crimes!

Nana-Sahib avait résolu de procéder publiquement au supplice de celles qu'il appelait ironiquement ses épouses infidèles, voulant par là attester son commandement et surtout flatter les goûts de cruauté de la foule des cipayes. Toutefois ce n'était que la flagellation qui devait être infligée devant tous, la partie la plus terrible du châtiment, quelque effroyables que fussent les tourments subis antérieurement par les malheureuses.

Le rajah avait fait torturer les deux femmes devant lui par des bourreaux choisis et mandés tout exprès pour cette horrible besogne. Ils avaient

commencé par tordre et arracher un à un les ongles des membres des martyres, et la douleur avait été telle que les victimes s'étaient évanouies à plusieurs reprises. Puis le tour des fers brûlants était venu, plus épouvantable. Les tortionnaires s'étaient armés de tenailles rougies au feu et, lentement, ils avaient commencé à saisir l'épiderme des seins des femmes. La chair grésillait au contact de l'instrument ardent, au milieu des cris sans nom des suppliciées, cris plus déchirants encore lorsque les tenailles barbares étaient venues déchirer les régions les plus sensibles du corps féminin. Avec une science férocement habile, les exécuteurs se gardaient bien de faire des blessures profondes. Les fers rouges venaient juste enlever la peau pour entrer en contact avec le réseau nerveux sous-jacent et faire naître les souffrances les plus horribles. Liées sur des bancs étroits, les torturées se convulsaient dans des agonies de tourments, oubliant tout, leur nudité, la présence de leurs bourreaux, pour ne plus vibrer qu'à la douleur de l'instrument de supplice allant chercher les nerfs les plus délicats et déchaîner des paroxysmes affolants.

Le châtiment avait été si cruel que le rajah

avait jugé bon de laisser reposer ses victimes quelques jours avant de leur faire appliquer la fustigation redoutable qu'il avait décidée. Les Anglaises étaient à peu près guéries de leurs blessures, mais elles étaient en proie à une anxiété et à un désespoir indicibles. Jamais elles n'avaient vu les efforts terribles du chat à neuf queues, mais toutes en avaient entendu parler comme d'une torture capable de briser les natures les plus indomptables, et la pensée d'être livrées aux lanières de cordes les rendaient folles d'angoisse.

Dans la grande cour centrale de son palais, Nana-Sahib a fait édifier un vaste échafaud au milieu duquel on va lier les victimes. Tous pourront suivre le supplice des vaincues et jouir de leurs tortures. La cour est pleine d'une foule railleuse, car les portes du château ont été largement ouvertes et tous les cipayes que ne retient pas le siège de Cawnpore sont accourus en masse. Les officiers forment un groupe brillant et chamarré autour du rajah froidement assis sur une sorte de trône orné de pierres précieuses, la figure froide et impassible comme un empereur romain présidant au martyr des chrétiens.

Pendant que les valets des bourreaux attachent

les Anglaises complètement dévêtues aux poteaux dressés sur l'échafaud, les exécuteurs s'amusent à montrer à la foule les instruments de flagellation. Ce sont bien les *chats* anglais, à la forte tige de bois grossier prolongée d'une dizaine de lanières de cordes à nœuds, longues et fortes, cependant d'une souplesse redoutable. Des voix commentent le supplice prochain, il ne semble pas possible qu'une femme puisse être fouettée avec ces outils barbares, et plusieurs des assistants se demandent si les victimes pourront résister jusqu'au bout du supplice.

« C'est le plus beau jour de ma vie, fait un des bourreaux à un cipaye placé près de lui. Le cœur me saignait quand j'étais obligé de fustiger un de mes frères sur l'ordre des chiens *Feringhis*, mais je ne regrette pas aujourd'hui mon expérience. Donner le fouet à une femme blanche avec le *chat* et être maître de lui faire voler la peau en l'air, voilà un bonheur que je n'aurais jamais espéré.

— Sans doute, appuie son camarade. Le maître l'a ordonné, les femmes doivent être fouettées de façon à ce que les lanières travaillent à même leur chair vive. Je vous promets qu'elles ne songeront

pas à aller se promener tout à l'heure, même si on les laissait libres de se sauver.

— Commencez! cria Nana-Sahib, vingt-un coups de fouet à chacune de ces femmes et bien appliqués! »

Les Anglaises jettent un dernier appel à la clémence de leurs bourreaux, mais nul ne l'entend dans les rumeurs de la foule; d'ailleurs, leurs supplications ne feraient qu'exciter l'ardeur de ces hommes cruels qui se pressent pour mieux suivre l'atroce supplice.

Le faisceau de lanières suppliciantes s'abat sur les épaules de la première victime : Evelyn Hoods. L'homme a frappé avec force, brandissant à deux mains l'outil flagellant, et sous le choc, la fustigée écrase ses seins meurtris contre le poteau où elle est liée. Les cordes fendent la peau fine d'emblée, couvrant l'épiderme de lividités violacées passemées de taches sanguinolentes et multiples.

« Les Anglais sont décidément très experts en matière de fustigation, observe placidement Nana-Sahib. Jamais un autre instrument ne ferait pareils ravages dès le début. »

Son ami Hurry-Sing veut lui répondre, mais sa voix est couverte par le cri perçant de la seconde

captive, Edith Fairbairn, dont les épaules viennent d'être, à leur tour, déchirées par le terrible chat à neuf queues.

« Il faut cinq applications pour atteindre tout le corps, explique le Nana. Une sur les épaules, une autre sur les reins, la troisième sur la croupe, la quatrième sur les cuisses et la dernière aux jambes. On recommence quatre fois de suite et la vingt-et-unième cinglée est réservée au postérieur de la dame. Je serais étonné que les lanières laissent un bout de peau après leurs caresses. »

Les bourreaux fouettent les pauvres femmes avec une férocité inexprimable. Ils se renversent en arrière, et leurs bras musculeux se détendent avec une vigueur irrésistible. Les cordes tressées arrivent sur l'épiderme à toute volée, les nœuds arrachent la peau en rubans blanchâtres et au milieu du sang qui coule en filets minces, les lanières rugueuses pénètrent en plein dans la chair féminine. Les flagellées souffrent trop, elles peuvent à peine crier et leurs appels rauques et sourds se perdent au milieu des rumeurs de l'assistance. Mais le Nana sait bien que ces plaintes étouffées, ces râles angoissés, sont l'indice des grandes tortures. D'ailleurs, les plus incrédules

seraient convaincus de l'intensité du supplice en voyant les corps qui se tordent à briser leurs liens, et les visages des malheureuses défigurées par des convulsions qui n'ont plus rien d'humain.

Les bourreaux en sueur se rafraîchissent longuement. Profitant de ce répit inespéré, Édith rassemble son courage :

« Ah! supplie-t-elle, que l'on nous fasse l'aumône de nous tuer. Dieu pardonnera tout à celui qui nous fera l'aumône de son poignard!

— Tu lui donneras un coup de fouet en sus sur les fesses, à cette femme, » ordonne le rajah pour toute réponse.

Le supplice reprend, plus atroce à chaque cinglée. Les lanières mordent maintenant la chair saignante, la déchirant en lambeaux, rongeant lentement les nerfs au prix d'indicibles souffrances. Les flagellées ne parlent plus, des hurlements saccadés sortent en lamentations désespérées de leurs gorges serrées, pendant que leurs corps semblent lacérés en tous sens par des griffes de feu.

« Vingt coups, annonce un des exécuteurs.

— Pouvez-vous soigner encore la croupe des Anglaises? demande le Nana.

— Facilement, maître, répliquent les bourreaux. Elles peuvent le supporter.

— Fouettez alors le derrière de ces femmes, commande l'Hindou. Six cinglées à celle-ci, sept à sa camarade. »

L'ordre sauvage est exécuté au milieu des rires et des applaudissements des cipayes, heureux de voir les lanières s'enfoncer dans les fesses des femmes hurlantes. Le sang ruisselle le long des cuisses, les muscles sont hachés par les instruments de torture, mais les exécuteurs accomplissent jusqu'au bout l'infernale torture.

Le canon de Cawnpore tonnait au loin, d'une impuissance tragique.

« Aboyez toujours, chiens infidèles, s'écria Nana-Sahib. Vous ne nous empêcherez pas de dompter vos épouses et vos filles par la puissance du fouet. »

LE FAUVE ET SA PROIE

CHAPITRE V

LE FAUVE ET SA PROIE

L'aube se levait sur les eaux bourbeuses du Gange. On était au 20 juin, dans la pleine saison chaude, et les feux du soleil étaient véritablement dévorants. Mais, au milieu du fleuve, l'astre du jour paraissait seulement comme un énorme disque rouge à l'horizon. Des traînées de brouillard, emplis de miasmes palustres, couvraient encore les eaux et empêchaient toute vision à quelque distance. La jungle changeait de vie. La nuit, elle avait retenti des cris rauques des fauves en chasse, et l'air avait vibré sous les ailes lourdes des oiseaux de nuit ou des chauves-souris géantes. Avec le retour de l'illumination solaire, les bruits suspects

s'éteignaient un à un et l'existence pacifique des animaux inoffensifs reprenait son cours. Des paons sauvages s'élevaient en pépiant. Des daims bondissaient dans les hautes herbes, les éléphants commençaient leurs lentes promenades.

Les brumes disparaissaient à vue d'œil, et bientôt le soleil ruissela en rayons de feu sur le fleuve sacré, dessinant en silhouettes noires sur l'orient lumineux les hautes terrasses de la forteresse de Bithour. Trois barques apparurent, jusqu'alors cachées par le brouillard et par les arbres du rivage, trois barques qui descendaient lentement au fil du courant, sans rameurs ni voiles, à peine gouvernées et comme hésitantes de leurs destinées.

Les embarcations étaient chargées de monde, et le jour naissant permettait d'y reconnaître la présence, insolite en ces lieux, d'Européens de tout âge et de tout sexe. Il y avait là cent trente-six personnes, dont un grand nombre de femmes et d'enfants, la plupart grelottant de fièvre et épuisés de privations. C'étaient les survivants des Anglais résidant à Futehgour, la ville dont le rajah Hurry-Sing était le digne compagnon de Nana-Sahib. La garnison indigène s'était révoltée en même temps

que celle de Cawnpore, mais les cipayes étaient restés sourds aux excitations secrètes du rajah altéré de sang. Les Européens avaient été respectés et, seuls, quelques officiers qui avaient essayé de réprimer la mutinerie par la force, étaient tombés sous les coups de leurs soldats. Les autres et les familles anglaises avaient reçu permission de s'embarquer librement pour descendre le Gange jusqu'à Calcutta, et les cipayes leur avaient promis qu'ils ne seraient pas molestés durant le parcours. De fait, à part quelques balles reçues de rôdeurs en quête de rapines, la petite troupe avait échappé à tout péril sérieux.

Les fugitifs ne s'en trouvaient pas moins dans une position des plus précaires. Les blessés déliraient, les eaux putrides du Gange empoisonnaient plus qu'elles ne désaltéraient, et, par-dessus tout, la faim se faisait cruellement sentir. Les adultes résistaient encore, mais les enfants pleuraient en demandant à manger, et les sanglots de ces innocentes créatures énervaient le courage des plus braves. Nul n'osait se risquer à la chasse dans la jungle, par peur non des fauves, mais des patrouilles de cipayes qui balayaient incessamment les rives du Gange et qui massacraient invariablement les

Européens découverts. Aussi, lorsque le château de Bithour se dessina au lever du soleil, ce fut une explosion de joie, comme si le salut résidait derrière ses épaisses murailles.

Nana-Sahib avait, en effet, laissé les meilleurs souvenirs aux Anglais de Futehgour. Nombre d'entre eux avaient participé à ses fêtes et à ses bals, le croyant sincèrement un des plus fidèles alliés de la Grande-Bretagne. Privés de tout renseignement, ils ignoraient la nouvelle attitude du rajah, et si le siège de Cawnpore leur était connu, ils ne doutaient pas de trouver la plus large hospitalité à Bithour, dont ils se rappelaient encore les salons fastueux. Sans donc s'assurer du moindre avis, les fugitifs dirigèrent leurs embarcations droit sur le château-fort, se considérant déjà comme sauvés de leurs maux.

Des éclaireurs allèrent immédiatement avertir Nana-Sahib de l'arrivée inattendue des Européens. Le nabab accueillit cette nouvelle avec une joie profonde qui amena un rire muet sur sa face grasse de Néron hindou. A mesure que le siège de Cawnpore se prolongeait, sa haine contre les Anglais devenait chaque jour plus intense, accrue et justifiée au surplus par les récits des exécutions bar-

bares accomplies un peu partout par les colonnes britanniques. A un autre point de vue, le Nana s'applaudissait de la venue des nouvelles victimes que le sort lui envoyait. Il commençait à être rassasié des Anglaises qu'il avait capturées et son sérail de blanches avait, à son opinion, besoin de renouvellement. Deux ou trois des captives étaient mortes de souffrances et d'angoisses. D'autres femmes avaient été flagellées si sauvagement que leurs corps ne formaient qu'une plaie, et les autres, épuisées d'émotion et de d'outrages, n'étaient plus que l'ombre d'elles-mêmes. Les nouvelles prisonnières étaient rares. La veille cependant, des cipayes avaient amené devant le rajah une dame et ses deux filles. Mais à l'annonce du sort qui les attendait, la mère avait froidement poignardé ses deux enfants et le Nana, fou de rage, n'avait pu que la sabrer de sa propre main. Aussi, ce fut avec un frémissement de volupté que le châtelain de Bithour apprit la venue des fugitifs de Futehgour. Il se rappelait, lui aussi, les bals qu'il avait donnés et son souvenir très précis lui remémorait l'image d'exquises jeunes femmes et de fraîches jeunes filles enserrées par lui au cours d'une valse et qu'il allait maintenant tenir à sa discrétion.

Les Européens cherchaient à obtenir, des natifs accourus à leur débarquement, l'achat de provisions de bouche. Leur confiance dans l'amitié de Nana-Sahib était telle qu'ils ne furent nullement surpris de l'arrivée d'une troupe de cavalerie et de deux compagnies d'infanterie qui les entourèrent subitement. Pour eux, c'était tout simplement une garde envoyée par le rajah pour les préserver des colères de la populace, et ils suivirent sans difficulté l'ordre qui leur fut donné de se rendre au château. Là, ils furent enfermés dans une vaste galerie ombreuse où, effectivement, de la nourriture leur fut offerte. Les infortunés goûtèrent quelques heures d'un repos délicieux, ne se doutant pas que déjà leur sort était scellé et que le monstre impitoyable en qui ils s'étaient confiés, s'occupait seulement de choisir celles qu'il sauverait de la mort pour les employer à ses sauvages plaisirs.

Ce n'avait pas été sans discussions vives que le rajah avait fait triompher ses résolutions barbares. Les officiers hindous qui l'entouraient avaient, au moins certains d'entre eux, incliné vers moins de rigueur. Ils auraient préféré que l'on gardât les prisonniers comme otages pour racheter les leurs tombés aux mains des Anglais. Quelques-uns, rares

d'ailleurs, avaient même été jusqu'à proposer de laisser partir les réfugiés. Mais les passions étaient trop vives pour que ce dernier avis eût quelque chance de succès.

Nana-Sahib demeura inflexible. Véritable fauve altéré de sang, il soutint ses projets de massacre avec une éloquence ardente. Groupant habilement les mesures violentes et les excès commis par les Anglais partout où ils étaient les plus forts, il déclara qu'il fallait écraser sans pitié ceux que l'on tenait à discrétion. Le siège de Cawnpore risquait de s'éterniser, ajouta-t-il, il fallait frapper un grand coup pour terrifier la garnison et jeter dans les tranchées ennemies les corps mutilés de leurs adversaires. La capitulation serait prompte alors et les cipayes pourraient, comme ils le désiraient tous, voler au secours de leurs frères de Delhi. Puis s'adressant une fois de plus à l'intinct de concupiscence des Orientaux, le rajah montra les belles prisonnières qu'il pourrait jeter aux bras de ses compagnons d'armes, se gardant bien de faire connaître qu'il ferait son choix au préalable.

Les indigènes consentirent au supplice immédiat des prisonniers, mais avant d'y procéder, le Nana préleva, comme c'était son habitude, son tribut de

captives. Tapi dans une galerie latérale, il désigna les Anglaises qu'il entendait garder pour son harem et, sous couleur de leur accorder un repos plus doux, les Anglaises sans défiance furent séparées de leurs compagnons et conduites dans les salles intérieures du palais. Parmi elles, le nabab avait remarqué tout particulièrement une femme, jeune encore et fort belle, entourée de ses trois filles, véritables gemmes de fraîcheur et de beauté. C'était, apprit-il par un de ses serviteurs, la sœur du commandant de la garnison de Futehgour, arrivée d'Europe avec ses enfants à la veille du soulèvement. Le rajah éprouva une commotion de plaisir profond à la pensée de s'offrir une si précieuse et si rare proie.

La garde du corps du châtelain de Bithour avait été prévenue de la besogne d'assassins que l'on attendait d'elle. Les hommes qui la composaient, pour la plupart d'anciens *Thugs* ou étrangleurs sortis des geôles anglaises, ne demandaient qu'à se ruer sur leurs ennemis. D'un seul mouvement la porte de la salle fut ouverte et les bandits se jetèrent sauvagement à l'attaque de leurs victimes surprises. Ce fut aussitôt une confusion épouvantable, les cris des malheureux alternant avec les

vociférations des meurtriers. Quelques hommes essayèrent d'une folle résistance, mais ils étaient sans armes contre la foule de leurs agresseurs. Au bout de peu d'instants, les blessés, les femmes, les enfants, tombaient égorgés, éventrés, hachés à coups de sabres et de poignards. Quelques-uns s'échappaient pour être poursuivis, repris et abattus aussitôt.

Le sang coulait à flots sur les dalles du sol, lorsque Nana-Sahib apparut, calme et froid au milieu du tumulte universel. Les égorgeurs acclamèrent leur chef, tandis que les Anglais hurlaient une suprême malédiction contre celui qui avait trahi les lois de l'hospitalité.

Une jeune femme, déjà blessée d'une longue estafilade au crâne, se jeta au-devant de son bourreau et, avec un admirable courage, lui jeta au visage une dernière protestation.

« Vous aurez beau faire, Nana, cria-t-elle, vous n'exterminerez pas notre race et ce sera la vôtre qui paiera vos forfaits, car il n'est pas une religion au monde qui approuve le massacre des femmes et des enfants. »

Elle tomba, la tête fendue d'un coup de cimeterre. Les sabres s'abattaient avec un bruit sourd sur les

chairs pantelantes. Une odeur fade de mort emplissait la salle et, telle était la furie du carnage, que pas une femme ne fut déshonorée par les bandits affolés seulement de meurtre, de sang et de carnage. Le silence se fit peu à peu et il ne resta plus qu'à livrer aux vautours les cadavres encore animés des dernières convulsions de l'agonie.

Un Occidental aurait eu les nerfs ébranlés au plus haut point par ces scènes de carnage et, suivant son tempérament, il se serait jeté sur les prisonnières ou, au contraire, n'aurait pu détacher son esprit du tragique spectacle. Nana-Sahib était un homme de l'Orient, estimant que l'humiliation et la sujétion lente de l'esclave est préférable à un brutal usage de la force et il entendait traiter les Anglaises avec la douceur hypocrite d'un félin sûr de se repaître à l'heure choisie et qui s'amuse des derniers espoirs de sa victime. Aussi, à peine le massacre terminé, ce fut avec la plus parfaite tranquillité d'allures, qu'il se dirigea vers le salon où il avait fait enfermer celles qui avaient le plus frappé son attention : la veuve et ses trois filles. Il n'avait pas d'ailleurs l'intention d'y pénétrer pour l'instant et il se contenta de s'installer dans la pièce voisine où, grâce à une cloison d'étoffes

imitant le bois, il pouvait voir et entendre facilement tout ce qui se passait à côté. Le rajah voulait seulement se donner le régal, précieux pour lui, de la peur qu'il inspirait à ses futures victimes et il avait eu recours à un procédé aussi habile que cruel.

Le Nana avait fait venir la première Anglaise qu'il avait soumise à ses caprices, Ellen Wright. La captive était maintenant complètement matée, à bout de force et de courage, n'ayant plus qu'une seule pensée, celle d'échapper aux incessantes flagellations qui lui étaient appliquées. Blasé sur ses charmes, l'Hindou avait commencé par la jeter en pâture à ses serviteurs, puis il avait imaginé de soumettre la malheureuse à un régime véritablement infernal. Deux hommes, d'anciens *Thugs* aux mœurs sauvages, avaient reçu comme unique occupation de garder la jeune fille avec eux nuit et jour pour la violer et la fouetter aussi souvent qu'ils le désireraient. La prisonnière vivait littéralement sous la terreur d'une fustigation constante. Elle avait beau se plier aux plus répugnants caprices de ses bourreaux, elle ne parvenait pas à échapper au châtiment. Souvent même, ces hommes s'amusaient à donner le fouet à Ellen.

sans même un prétexte, uniquement pour rire de ses souffrances et de ses prières. Si elle esquissait par hasard l'ombre d'un mouvement de révolte, les tortionnaires recouraient alors à de véritables supplices, fouettant la jeune fille avec des lanières de cuir d'éléphant qui la laissaient à hurler de souffrances sous l'œil narquois des bandits impitoyables. Aussi l'infortunée n'était plus qu'un jouet aux mains de ses geôliers et elle tremblait comme une feuille en comparaissant devant le redoutable châtelain de Bithour.

« Miss Ellen, commença Nana-Sahib avec la politesse doucereuse qu'il affectait parfois, j'ai une mission de confiance à vous donner.

— J'obéirai, maître, fit l'Anglaise soumise.

— Il m'est agréable de vous voir aussi docile, répliqua l'Hindou avec un éclair de ses yeux noirs. D'ailleurs, cette mission est dans l'intérêt de vos compatriotes et je ne doute pas que vous ne la remplissiez très bien.

— J'essaierai, murmura la captive.

— Voici la chose, expliqua le rajah. Vous allez vous rendre auprès de mes prisonnières et leur apprendre ce que j'attends d'elles. Vous le leur direz. »

Une rougeur embrasa le visage de la prisonnière Le souvenir de son abjection l'étouffait et la pensée de la faire connaître à d'autres l'écrasait de honte.

« Il y a là trois jeunes filles, reprit le maître, des vierges comme vous l'étiez, miss Ellen ; vous pouvez leur raconter vos impressions.

— Oh ! par pitié, sanglota l'esclave.

— J'ajoute, continua le Nana, que vous ferez bien de ne pas cacher à la mère et aux demoiselles le sort qui les attend si elles font les récalcitrantes. Ici encore, je gage que vous pourrez leur narrer vos expériences personnelles.

— Maître, s'écria Ellen, vous ne savez pas la vie épouvantable que je mène ici. Si vous la connaissiez, vous ne me laisseriez pas aux mains de mes bourreaux.

— Au contraire, ma belle enfant, répondit le rajah. Mes serviteurs exécutent mes instructions et je trouve qu'ils vous ont admirablement assoupli le caractère. Je vous préviens encore, Ellen, d'avoir à vous montrer éloquente et persuasive auprès de vos compatriotes, car si vous ne réussissez pas à les convaincre, mes exécuteurs ont déjà reçu l'ordre de vous enlever la peau des fesses au bout de leurs lanières. »

Terrorisée par cette dernière menace, affolée à la pensée de sentir sa pauvre croupe livrée une fois de plus aux morsures des fouets, Ellen fut conduite auprès des captives pour remplir l'étrange ambassade dont l'avait chargée l'humeur fantasque du rajah.

Mrs. Hinks ne s'attendait guère au sort terrible qui planait sur sa tête et sur celle de ses enfants. Ignorante des choses de l'Inde, elle croyait pouvoir compter sur l'amitié et l'appui du Nana. Pour l'instant, elle regardait dormir ses trois filles. Ces dernières étaient d'adorables enfants d'Albion, encore toutes fraîches de leur climat d'Europe. L'aînée, Florence, avait vingt-un ans à peine, une superbe fille aux formes pures et amples en même temps. La seconde, Mary, venait d'achever sa dix-huitième année, et la pratique des sports lui avait assuré des charmes déjà opulents. Enfin, la troisième, Irène, pour n'avoir que seize printemps, était déjà une jeune fille tenant presque les promesses de la femme. Accablées de fatigues, elles s'étaient laissées aller à un repos réparateur, pendant que, non loin d'elles, leurs compatriotes périssaient sous le fer des assassins et que Nana-Sahib préparait férocement le déshonneur des malheu-

reuses. Aussi, quand Ellen entra dans l'appartement, les Anglaises lui firent un accueil enthousiaste, comme à une sœur retrouvée après une longue absence.

« Qui êtes-vous? D'où venez-vous? Avez-vous des nouvelles de l'Angleterre ? Retrouverons-nous bientôt nos amis? »

Les questions jaillissaient des lèvres des jeunes filles, pendant qu'elles se pressaient autour de la nouvelle venue, convaincues qu'elles étaient que cette dernière vivait en toute liberté sous la protection de Nana-Sahib.

Ellen eut un moment d'inexprimable détresse. Peu de semaines auparavant, elle était encore dans tout l'éclat de sa chaste et innocente jeunesse, gaie et joyeuse de vivre comme les captives ignorantes de leur sort. Aujourd'hui, elle se ne sentait plus qu'un pauvre être dolent, une femme livrée sans merci à la luxure des hommes, souillée dans sa chair et dans son âme.

« Je suis venue... » commença-t-elle.

Ellen ne pouvait pas achever sa phrase, n'ayant plus maintenant le courage de révéler la vérité à ses compatriotes. Ses yeux s'emplirent de larmes, qui coulèrent bientôt sur ses joues flétries par les

angoisses et les mauvais traitements. Mrs. Hinks comprit que quelque chose de grave se passait et elle s'approcha de la messagère.

« Voyons, qu'arrive-t-il? fit-elle doucement. Où sont nos compagnons?

— Morts, s'écria l'Anglaise en éclatant en sanglots, massacrés jusqu'au dernier!

— Vous êtes folle, déclara Mrs. Hinks. Pauvre infortunée, ses malheurs lui ont fait perdre la raison. »

Compatissantes, les jeunes filles entourèrent Ellen, cherchant à la calmer et la caressant affectueusement.

« Je ne suis pas folle, reprit-elle. Vos amis ont péri, égorgés sur l'ordre du démon incarné qui commande ici. »

Elle se tut brusquement. Nana-Sahib devait être aux écoutes et il ne pardonnerait pas l'injure lancée par son esclave. La crainte du châtiment lui donna une énergie soudaine.

« Il faut obéir au maître, dit-elle précipitamment, lui obéir bien vite. »

Mrs. Hinks et ses filles étaient de plus en plus convaincues qu'elles avaient une démente devant elles et, avec des accents d'infinie pitié, elles s'ef-

forçaient de la consoler et de l'assurer de leur sympathie. Ellen comprit leurs pensées et, réussissant à dompter son émotion, elle put parler plus calmement, expliquant avec une netteté qui ne laissait place à aucun doute les véritables sentiments du Nana à l'égard de la race britannique.

« Mais alors, s'écria Mrs. Hinks, que va-t-il advenir de nous? »

Elle jeta un long regard sur ses filles, croyant simplement leurs vies en danger, ne songeant même pas à la possibilité de plus grands malheurs.

« Je ne veux pas mourir, s'écria Mary, non, je ne veux pas. Oh! je veux revoir Londres!

— Croyez-moi, fit tristement Ellen, je me serais crue bénie de Dieu, si j'avais pu venir vous annoncer de vous préparer à comparaître devant lui.

— Cela n'est pas possible, fit la mère. Dans aucune guerre, on n'insulte à la faiblesse des femmes.

— Hélas! répliqua l'Anglaise, vous ne connaissez pas l'Inde.

— Mais le rajah n'est pas un cipaye brutal, il est cultivé, instruit, élevé à l'européenne, protesta encore Mrs. Hinks.

— Madame, répéta la prisonnière, je ne puis

que vous redire la même chose : soumettez-vous pour éviter de plus grands maux.

— Il oserait s'attaquer à des jeunes filles, des enfants innocentes, dont la chasteté désarmerait un faune ? C'est invraisemblable, déclara la veuve.

— Mistress Hinks, répondit humblement Ellen, j'étais aussi une honnête fille, fiancée à un brave garçon que j'aimais bien. Je ne suis maintenant qu'une femme abjecte, plus infâme que la dernière des prostituées et dont le corps a servi à des choses que je mourrais plutôt que de redire.

— Que faut-il faire ? interrogea la mère inquiète. Qu'êtes-vous venue accomplir auprès de nous ?

— Vous conseiller de céder, d'obéir, encore et toujours, fit la captive.

— Jamais, entendez-vous ? Jamais je ne céderai, cria Florence, l'œil enflammé d'indignation.

— Et tu auras raison, ma fille, approuva Mrs. Hinks. N'écoutons plus cette femme, envoyée pour une louche mission et qui ose se dire honnête ! »

Elle se détourna d'Ellen avec un regard méprisant, emmenant ses enfants comme si elle avait voulu les soustraire à un contact impur.

« Ne me repoussez pas, s'écria Ellen en tom-

Deux Hindous sautèrent sur elle.

bant à genoux et les bras levés en prière. Ne me repoussez pas ainsi. Je suis trop malheureuse! Oh! je le jure par le Christ, je ne veux que votre bien, que vous éviter le terrible martyre qui est ma vie! »

L'accent de la prisonnière était si sincère, si lamentable, que les Anglaises ne purent réprimer un frisson de terreur.

« Ce n'est pas vrai, murmura Florence, il y aurait des hommes assez vils pour ne pas respecter notre honneur? Je ne veux pas le croire.

— Miss Florence, répondit Ellen d'une voix brisée, je voulais vous épargner l'horreur d'apprendre pareilles choses, mais je vous le redis une dernière fois : cédez au Nana, captivez-le de vos charmes, c'est votre seule chance d'échapper aux atrocités qui vous attendent.

— Cesse tes avis perfides, interrompit la mère, mes filles ne sont pas de celles que tu crois.

— Mistress Hinks, reprit l'Anglaise, savez-vous quoi vos enfants s'exposent par leur inutile résistance?

— A la colère du monstre qui t'envoie? Peu importe, la mort est préférable au déshonneur et nous ne craignons pas le poignard.

— Mais ce que vous subirez, ce sera le fouet ! »

Un lourd silence suivit l'énoncé du mot redoutable.

« Le fouet, bégaya Irène, la plus jeune des captives, le fouet ! »

La seule annonce du supplice honteux paralysait les malheureuses femmes plus que l'approche d'une mort certaine.

« Oui, s'écria Ellen, Nana-Sahib ose faire donner le fouet aux femmes et aux jeunes filles blanches. Ses bourreaux savent leur infliger les plus atroces souffrances, aussi bien que les infamies qu'on n'ose redire. Je croyais que l'attentat suprême était la plus terrible épreuve que pût subir notre sexe sans défense. Hélas ! je me trompais, il est un destin pire encore : celui d'être fouettée, fouettée nue par des hommes, qui vous supplicient de leurs cruelles lanières et qui se font ensuite un jouet de votre chair dolente. »

Mrs. Hinks restait muette, la perspective de la flagellation odieuse lui paraissait une chose si monstrueuse, si impossible, qu'elle essaya d'une dernière protestation.

« Vous ne dites pas la vérité ! déclara-t-elle à

Ellen. Il n'est pas de sauvage assez lâche pour traiter ainsi des prisonnières.

— Ah ! reprit l'Anglaise, il m'est malheureusement trop facile de vous convaincre. »

Elle se mit en devoir de relever la jupe déchirée qui lui servait de vêtement. Avant qu'elle eût commencé, May bondit en avant :

« Je serais frappée là ? cria-t-elle, frappée en cet endroit par des hommes ! »

Tout son être se révoltait à la pensée du châtiment indécent.

« Oui, miss May, certifia sa compatriote, ce n'est que trop exact. Les jeunes filles reçoivent le fouet sur leurs fesses, liées par les bourreaux dans la plus honteuse des positions. Et n'espérez pas une exception pour vous, c'est volontairement que le Nana fait flageller les captives sur cette partie de leur corps. Regardez comme j'ai été traitée. Peut-être pourrez-vous être plus heureuses. »

La pauvre fille découvrit sa croupe martyrisée. Le postérieur féminin était couvert d'ecchymoses et de meurtrissures encore enflammées.

« Ce matin même, expliqua-t-elle, j'ai été, sans aucune raison, fouettée par mes gardiens pendant près d'une heure, tellement que je croyais qu'ils

m'arracheraient la chair. Et depuis, à deux reprises, ces hommes m'ont battue avec des verges, pour entretenir la douleur, disaient-ils; ils n'y ont que trop réussi. »

Les jeunes filles se cachaient la figure dans leurs mains, ne voulant pas voir l'affreuse realité : Irène se jetait dans les bras de sa mère, comme pour y chercher une impossible protection.

« Très bien, Ellen, tu as pris le meilleur moyen de convaincre ces dames. »

Nana-Sahib se tenait au milieu de la pièce. Entré sans bruit, il avait contemplé, avec une muette satisfaction, l'émoi de ses captives, et maintenant, sa voix avait ces inflexions chantantes dont il était coutumier.

« Tu as bien fait, reprit-il en s'adressant à la jeune fille. Tout à l'heure, tu avais prononcé certaines opinions peu flatteuses pour ton maître et j'avais ordonné qu'on t'octroyât un châtiment mérité. Mais comme je suis bon et miséricordieux, ajouta-t-il avec un rire muet, j'ai révoqué l'ordre et je me contenterai d'une punition toute paternelle : tu recevras seulement trente coups de fouet de la main de tes gardiens. »

L'Anglaise s'inclina, habituée maintenant à se

plier passivement aux volontés du maître et ayant réellement craint un supplice plus terrible. Par contre, Florence Hinks ne put réprimer un élan de juvénile indignation et se plaça d'un bond entre le rajah et son esclave :

« Misérable Hindou, cria-t-elle, tu oses frapper une femme blanche, une femme de la libre Angleterre? Arrière!

— Vous vous perdez, supplia Ellen, vous vous perdez, miss Florence. Au nom du ciel, calmez-vous et demandez pardon. »

Nana-Sahib n'éprouvait aucune colère de l'intervention de la prisonnière. Bien au contraire, cela l'amusait et allait lui fournir prétexte à briser l'orgueil de l'Européenne. Il frappa dans ses mains et murmura quelques paroles au serviteur accouru au signal, puis, reprenant son attitude souriante :

« Il est beaucoup pardonné aux jolies filles, dit-il à la captive encore palpitante d'indignation. Je me bornerai à t'offrir un léger calmant en échange de tes insultes.

— Ne la tuez pas, ce n'est qu'une enfant, clama la mère en s'accrochant aux bras de Nana-Sahib.

— N'aie aucune crainte, répliqua ce dernier avec la même intonation railleuse. Comme toi, je la considère comme une enfant et je la traiterai comme telle. »

Un groupe d'hommes entrait à cet instant, des Hindous aux corps de bronze, au torse nu, le visage dur sous leurs turbans multicolores. L'un d'eux tenait à la main une forte poignée de verges en baguettes lisses et flexibles.

« Voici la chose, reprit le rajah, ce n'est pas terrible, comme tu le vois. Le seul point qui vous déplaira probablement, Miss Florence, c'est qu'il est d'usage de donner les verges sur la peau nue et je crois que les jeunes filles n'aiment pas beaucoup découvrir leur derrière.

— Oh ! infâme que vous êtes, s'écria Mrs. Hinks, oser seulement employer pareille expression devant des dames.

— Il faudra perdre un peu vos susceptibilités, répondit le Nana ironiquement. J'ai d'ailleurs quelque chose de plus sérieux à vous demander, Mrs. Hinks.

— Parlez, fit sèchement la veuve.

— C'est un peu délicat, déclara l'Hindou avec un mauvais sourire, mais après tout, c'est à une

maman que je m'adresse. Je crains, chère dame, d'éprouver quelque peine à rester insensible aux grâces de votre fille. Elle est déjà charmante et lorsque, tout à l'heure, mes serviteurs découvriront ses fesses virginales, la tentation sera vraiment trop forte.

— Ah! vous aurez quelque compassion de sa jeunesse, implora la prisonnière.

— Justement, repartit le rajah. Je veux précisément épargner la précieuse innocence de votre enfant. Je suis donc persuadé que vous voudrez bien me permettre de vous faire offrande de mes hommages.

— Assez! s'écria Mrs. Hinks. Cessez vos horribles propos.

— Il faut avouer que les femmes sont vraiment sottes, railla Nana-Sahib en devenant familier. Tu devrais être enchantée de sauver ta fille, et, comme tu as été mariée, ce que je te demande n'a vraiment pas grande importance pour toi.

— Misérable! murmura l'Anglaise suffoquée de honte et d'angoisse.

— Je serai plus raisonnable que toi, ajouta le nabab. Seulement, comme vous me paraissez toutes avoir besoin de compléter votre éducation

amoureuse, ce sera ici même, et devant tes filles, que je te ferai remplir tes devoirs d'épouse.

— Jamais, plutôt périr que cette ignominie! affirma la prisonnière.

— Et on dit les Européens intelligents? ricana l'Hindou. Ne sais-tu donc pas que l'homme n'a nullement besoin du consentement de la femme pour prendre son plaisir? Je te donne acte de ton refus vertueux, mais, pour toi et pour moi, le résultat sera le même que si tu te jetais dans mes bras. »

Les satellites du rajah ne comprenaient pas l'anglais, mais ils s'avançaient déjà, devinant facilement la besogne qui leur incombait.

« Je vais te faire mettre toute nue, reprit Nana-Sahib. Tes filles pourront mieux suivre les conseils de ton exemple.

— Faut-il attacher la demoiselle pour la fouetter? demanda un des hommes.

— Non, répondit le maître. Prends-la seulement sous ton bras. Cela suffira pour qu'elle reçoive sa fessée. »

Les Anglaises se mirent à pleurer : appelant à l'aide, implorant l'appui de Dieu, pendant que la veuve s'adossait à la muraille dans une attitude

de courageuse résistance. Deux Hindous sautèrent sur elle, d'un mouvement vif et inattendu, paralysant ses mouvements et se mettant en devoir de lui arracher ses vêtements.

« Pas devant mes enfants! supplia-t-elle, emmenez-moi d'ici et je serai soumise. Mais en présence de mes filles! ô mon Dieu!

— Au contraire, répliqua Nana-Sahib, il est d'usage que la mère donne des avis précieux aux jeunes épouses. Tu seras dans ton rôle en leur apprenant à satisfaire mes désirs.

— Maman, cria Florence, oh! maman! »

La jeune fille était saisie par un fort gaillard qui lui fixait la taille sous son bras robuste, pendant que son camarade procédait lentement au retroussage de la malheureuse.

« Toutes ces demoiselles portent des pantalons, remarqua le rajah. Voilà une partie de leur costume que je ne leur laisserai pas conserver. Tu peux le couper, ce sera plus rapide, » ajouta-t-il à son serviteur.

L'homme trancha la frêle étoffe d'un seul coup de poignard affilé, et relevant la chemise, il découvrit la croupe. En se sentant ainsi nue, Florence eut un effort désespéré pour échapper à son bour-

reau, contractant ses muscles dans une défense instinctive.

« Tu n'as pas besoin de tant serrer les jambes, observa Nana-Sahib en riant, ta vertu ne court aucun danger pour aujourd'hui, et quant à la correction, tu ne t'en abriteras pas pour cela.

— Où faut-il placer la dame? » demanda un Hindou?

Mrs. Hinks était complètement nue, elle s'était accroupie par terre, se pelotonnant sur elle-même, essayant de se cacher de son mieux.

« Placez un sopha au milieu de la pièce, ordonna le nabab, et attachez la femme dessus. »

Les hommes étendaient la malheureuse dans la plus immodeste des positions, les membres largement écartés, liée impuissante à la disposition du maître.

« Tu le vois maintenant, dit le Nana, je te prendrai quand il me plaira et sans avoir besoin de ton approbation. »

La prisonnière ne répondit que par une plainte sourde.

« Maintenant, reprit le rajah, je vais m'occuper de ta fille et quand ses charmes auront excité mes désirs, tu seras fière et heureuse de mon amitié.

— Seigneur, murmura la mère, c'est trop ! Oh ! c'est trop horrible ! »

Florence se mit à sangloter bruyamment. Sous l'étreinte de son gardien, les reins se cambraient et la croupe s'arrondissait en saillie sur les cuisses. La captive sentait d'instinct le regard lubrique de l'homme s'appesantir sur elle et elle ne pouvait retenir ses pleurs sous la honte qui l'étouffait.

« Combien de coups ? demanda l'exécuteur.

— Je n'en sais rien, répliqua le maître. Donne les verges à cette fille sur son derrière, mais pas trop vite. Ce n'est qu'amusement. »

Les brindilles frappèrent le postérieur exposé à leurs cuisantes caresses, les marquant d'une large plaque rouge. La fustigée poussa un véritable hurlement sous la cinglée.

« Voilà des jeunes filles qu'il sera agréable de faire fouetter, murmura Nana-Sahib, elles possèdent une sensibilité exquise. »

La verge retombait sur les fesses de Florence, lui arrachant un nouveau cri, auquel répondaient les pleurs désespérés de ses sœurs et de sa mère, oublieuse de sa propre situation pour ne songer qu'à son enfant.

« Ah ! tu commences à remuer les jambes ? » observa le rajah.

Sous l'attaque des baguettes brûlantes, la jeune fille ne pouvait réprimer un sursaut brusque et ses membres se détendaient en une secousse involontaire, au grand plaisir du nabab impitoyable.

« Sais-tu qu'il commence à s'empourprer, le derrière de ta fille ? dit le Nana à la veuve affolée. Je gage qu'elle sera une épouse charmante.

— Épargnez-la, soyez clément, supplia la victime.

— N'en sois pas jalouse, remarqua l'homme. Aujourd'hui, tu as seule droit à mes baisers. »

La jeune fille criait toujours, de honte et de douleur, à mesure que la verge mordait ses fesses nues en coups réguliers et lents. May et Irène, réfugiées dans un coin, ne pouvaient détacher leurs regards de la scène tragique qui se passait sous leurs yeux épouvantés. Des hommes les forçaient à contempler l'odieux spectacle et elles durent assister, jusqu'au bout, à la possession brutale de la mère sanglotante, unissant ses gémissements impuissants aux plaintes stridentes de sa fille fouettée. Nana-Sahib se releva enfin et, avec une grimace de plaisir sardonique :

« Tu es une pauvre épouse, dit-il ; j'aime à penser que tes filles, pour vierges qu'elles sont, seront de meilleures amoureuses. »

Il s'approcha de la malheureuse Florence dont la croupe, flagellée et devenue écarlate, tremblait incessamment sous l'aiguillon de la douleur.

« Ne me touchez pas ! cria la victime. Oh ! j'aime encore mieux être battue.

— A tes ordres, fit le rajah. Tu vas être obéie. »

La verge s'aplatit sur le derrière de la jeune fille, meurtrissant abominablement ses pauvres fesses rougies et lui arrachant des gémissements prolongés. Le Nana se mit à rire :

« Les Anglaises peuvent être pudiques chez elles, déclara-t-il, mais dans l'Inde, ces comédies ne sont pas de mise.

— Respectez-la, sanglota la mère, vous me l'avez promis.

— Je lui laisse sa virginité, répliqua le nabab, que veut-elle de plus ? »

Le bourreau tenait toujours Florence courbée sous son bras, la forçant à présenter sa croupe meurtrie aux yeux moqueurs du maître. La jeune fille pleurait à perdre haleine, s'épuisant en efforts vains pour défendre ses plus secrètes pudeurs.

Elle eut un cri affolant sous une atteinte plus honteuse et plus ignoble que les autres.

« Seigneur, clama-t-elle, je suis votre servante, faites-moi mourir !

— Toi, je te promets que tu seras fouettée d'une bonne manière, vilaine criarde ! » murmura le rajah.

Il se jeta une seconde fois sur la mère, assouvissant sauvagement ses instincts surexcités.

ELLES ÉTAIENT TROIS VIERGES

CHAPITRE VI

ELLES ÉTAIENT TROIS VIERGES

Nana-Sahib était fort heureux. Il tenait entre les mains un papier froissé qu'il lisait avec une évidente satisfaction et, par moments, ses regards embrassaient la campagne environnante comme si les champs fertiles de la vallée du Gange lui eussent appartenu en toute propriété.

La lettre maculée émanait du général Wheeler et elle contenait une demande de reddition de la place. Cawnpore n'était plus tenable, malgré l'héroïsme de ses défenseurs. Les privations, les maladies, le feu et l'ennemi, amenaient chaque jour de nouvelles morts. Aussi le châtelain de Bi-

thour, soignement instruit de ces choses par ses espions, avait-il écrit au commandant de la garnison, lui offrant de le laisser sortir avec tous les honneurs de la guerre, si seulement il voulait évacuer la place. On avait discuté longuement cette proposition; certains, peu confiants dans la bonne foi des Asiatiques, auraient préféré tenter une sortie les armes à la main. Mais le général Wheeler, malade et blessé, ayant avec lui ses deux filles, pensait aux femmes et aux enfants qui ne pouvaient manquer de périr dans une entreprise aussi désespérée. Il préféra demander une entrevue avec le Nana pour discuter les conditions de la capitulation. On était alors au 25 juin 1857 et la ténacité des Anglais leur avait permis de tenir près de trois semaines dans un réduit prêt à s'écrouler à chaque instant.

Le rajah était au comble de ses vœux. Cawnpore en son pouvoir, sa domination était assurée sans conteste dans la région. Quand même il devrait fuir devant un retour offensif de ses ennemis, le souvenir de son épée victorieuse resterait gravé dans l'esprit des natifs, et son palais serait toujours un lieu de vénération et de respect pour les compatriotes hindous. Aussi s'empressa-t-il de fixer pour

le lendemain soir la date de l'entrevue sollicitée par les défenseurs de la place assiégée. Il lui restait la journée entière pour savourer son triomphe prochain et ses lèvres se retroussèrent comme celles d'un fauve, à la pensée de la façon dont il allait consacrer l'assurance de son pouvoir.

Le rajah de Futehgour, Hurry-Sing et Baber-Dutt, le frère du Nana, avaient eu connaissance des nouvelles, et ils accouraient féliciter le seigneur de Bithour de la victoire des cipayes insurgés.

« La puissance des *Feringhis* est bien bas maintenant, fit Hurry-Sing.

— Ne t'y fie pas, répliqua son ami, je connais les Anglais, c'est une race détestable, mais dure à abattre. Aussi faut-il se montrer implacable quand on est le plus fort.

— Tu vas pourtant laisser partir la garnison de Cawnpore?

— J'y penserai, reprit Nana-Sahib énigmatiquement. D'ailleurs, mes rapports me disent que ce ne sont plus que des fantômes décharnés. Ce ne sera qu'un maigre secours pour nos adversaires.

— Alors nous n'aurons pas de jolies filles comme butin? demanda Baber-Dutt.

— C'est peu probable, répondit Hurry-Sing.

Heureusement que le sérail de notre ami s'est enrichi de nouvelles recrues. Parmi les Anglaises venues de chez moi, il y en a de vraiment adorables.

— Et nous en avons profité, remarqua le Nana.

— Certes. Depuis leur arrivée, nous sommes plongés dans d'incessantes voluptés. Je crois qu'il n'y a guère plus de captives dont nous n'ayons goûté les charmes. Je me trompe, pourtant; notre ami n'a pas encore voulu toucher aux trois filles de la dame venue d'Europe. Que sont-elles devenues, si je ne suis pas trop curieux?

— Elles sont en train de s'évader, » répartit flegmatiquement Nana-Sahib.

Ses deux interlocuteurs le regardèrent avec stupéfaction, ne pouvant arriver à croire qu'il laissait fuir une proie si précieuse.

« Rien n'est plus vrai, reprit le rajah. La bonne dame et ses enfants cherchent actuellement à abattre un vieux pan de murailles vermoulues, et comme je ne doute pas qu'elles réussissent, elles trouveront la campagne de l'autre côté.

— Tu les laisses faire? demanda Baber-Dutt, fort étonné.

— Assurément, répondit son frère. C'est sur les

indications de mon intendant que les prisonnières ont découvert ce chemin de la liberté. Ne craignez rien, ajouta-t-il, mes gardes sont de faction au pied du mur, attendant patiemment les Anglaises pour les arrêter au passage.

— Que signifie cela? interrogea Hurry-Sing.

— Un simple jeu de ma part, répliqua le châtelain de Bithour, je veux faire goûter aux Anglaises tout l'attrait de la liberté, et au moment où elles croiront fuir, la porte de la cage se refermera sur elles.

— Quel plaisir y trouves-tu?

— Une double satisfaction. D'abord jouir de l'émotion des captives quand elles retomberont en mon pouvoir. Ensuite et surtout, me donner un excellent prétexte pour une punition rigoureuse de leur évasion.

— Encore une séance de fustigation? remarqua Baber-Dutt.

— Oui, répondit son frère, j'ai l'intention de faire fouetter les jeunes filles, et même de les faire bien fouetter, avant de goûter leurs trésors.

— Tu tiens donc à ce préliminaire? fit le rajah de Futchgour? Je comprends que tu t'amuses à voir tes prisonnières essayer en vain de secouer

leurs chaînes, mais, pour ma part, je les ferai se plier à mes volontés aussitôt après. Il n'est pas besoin de la flageller pour prendre une esclave.

— Assurément, répliqua le Nana, mais j'estime que la possession pure et simple est beaucoup trop douce pour les Anglaises. C'est une peine morale, rien de plus, et encore est-elle artificielle. Quelle différence sérieuse y a-t-il entre mes caresses et celles d'un époux librement choisi? Aucune, en réalité.

— Qu'en veux-tu conclure?

— Simplement ceci; que j'entends tout à la fois accroître la honte des vierges dont je vais m'emparer, et leur procurer une souffrance physique et véritable. Il ne manquerait plus qu'elles trouvent un attrait instinctif à l'exercice de mes droits de vainqueur.

— C'est assez juste, par le saint Prophète.

— Tu le reconnais? Eh bien! quand ces jeunes filles auront reçu un nombre suffisant de coups de fouet, je t'assure qu'elles auront assez mal pour se rappeler à jamais de leurs premières amours. J'ajoute que je les ferai flageller dans une position telle, que leur pudeur en subira quelque atteinte.

— Tu as raison sur ce point. J'ai vu tes exécuteurs donner le fouet à des femmes liées dans la plus provocante des situations.

— Pense aussi qu'elles sont entravées de façon à ne pouvoir opposer aucune résistance à leur maître. Je t'apprendrai peut-être aussi, Hurry-Sing, qu'une fille fouettée augmente de valeur.

— En vérité?

— Souvent l'homme reste surpris et troublé de l'immobile chasteté d'une vierge. Rien de pareil ne se produit quand la fille a eu les fesses amplement rougies par les lanières. Ce n'est le plus souvent que l'effet de la douleur subie, mais, pour le maître, l'avantage est immense.

— Je n'y contredis pas.

— Actuellement mes Anglaises sont pures et n'ont probablement subi aucune correction corporelle. Il n'en sera pas de même dans quelques heures. Qu'il me soit encore permis de te dire que leur humiliation sera d'autant plus vive, qu'elles appartiennent à l'aristocratie de leur pays.

— Comment le sais-tu?

— C'est un serviteur échappé avec elles qui me l'a appris. La mère a droit au titre de lady Hinks et ses enfants devaient sans tarder être présentées

à la cour de la Reine. Elles devaient déjà penser à quelque riche mariage. Au lieu de cela, les jeunes filles seront mises nues devant mes bourreaux et fouettées par eux sur le derrière comme la plus vile des servantes. A la place du *gentleman* élégant et correct qu'elles ont pu rêver, elles perdront leur virginité sous mon étreinte brutale, blessées dans leurs pudeurs les plus intimes, et hurlant de douleur sous la morsure des lanières. Car j'ai fait préparer de redoutables instruments de flagellation et les exécuteurs ont reçu l'ordre de donner le fouet à ces femmes avec une grande sévérité.

— Tu vas abîmer leur peau délicate? railla Baber-Dutt.

— Non, riposta le Nana. Les lanières sont aussi souples que cuisantes, et les vierges flagellées conserveront intact leur précieux épiderme. J'assure ainsi le pur épanouissement de mon pouvoir de maître. Pour moi, la volupté et la domination absolue ; pour la femme vaincue, la honte, la douleur et la servitude.

— Tu es vraiment digne de commander, » conclut Hurry Sing.

Sans se douter du plan perfide de Nana-Sahib,

— Toi !... gronda sourdement le Nana irrité.

les Anglaises s'occupaient activement de recouvrer leur liberté, acceptant pour sincères les protestations d'amitié de Nizam-Ali, l'intendant du rajah. Il leur avait signalé une porte secrète, dissimulée sous une maçonnerie légère et faisant communiquer avec le dehors une cour éloignée du palais. De pareilles issues dérobées sont fréquentes dans les châteaux hindous, exposés autrefois aux guerres et aux soulèvements, et les captives n'avaient aucune raison de soupçonner le piège qu'on leur tendait.

Florence Hinks travaillait avec une ardeur fébrile, s'efforçant de desceller avec un couteau usé les pierres mal jointes de la vieille muraille. La jeune fille avait été atteinte dans ses sentiments les plus profonds par le châtiment honteux et les caresses infâmes du rajah, et sa dignité de femme se révoltait à la seule pensée d'être livrée définitivement aux caprices du Nana. Elle avait assisté à l'outrage répété subi par sa mère et une détresse poignante l'étouffait d'être appelée à supporter semblables atrocités. La faiblesse de son sexe devant la violence masculine lui avait été brusquement révélée, et elle sentait que la fuite était le seul remède possible à leurs maux.

Mrs. Hinks secondait les efforts de sa fille, mais sans avoir son énergie farouche. Comme l'avait dit le châtelain de Bithour, elle était veuve d'un grand propriétaire anglais et, jusque-là, elle avait vécu dans la plus haute société londonienne. Les malheurs qui fondaient sur sa famille depuis un mois étaient trop cruels et trop répétés pour ne pas l'abattre et, par-dessus tout, elle ne pouvait oublier l'attentat qui lui avait été infligé devant ses propres filles. La pauvre mère s'accusait elle-même d'avoir, bien malgré elle, souillé la pureté de ses enfants et elle pleurait en leur présence, comme si elle eût été consentante aux désirs du rajah. Aussi était-ce presque sans espoir qu'elle luttait pour assurer leur évasion commune. Comme beaucoup de femmes possédées par la violence, Mrs Hinks se sentait sans courage devant le pouvoir du maître. L'homme lui avait imposé sa volonté sous sa forme la plus odieuse, il resterait le plus fort et la lutte n'était pas possible.

Une brèche commençait à se former. Le ciment, effrité par les années, tombait sans peine sous les coups vigoureux de Florence. Peut-être même, si la tentative d'évasion eût eu quelque chance de succès, le bruit de la démolition aurait attiré

l'attention des geôliers. Personne ne se montra naturellement et cette paix, qui aurait été inquiétante pour des criminels habiles, parut au contraire pleine de promesses aux femmes inexpérimentées qui luttaient pour sauver leur honneur.

« Encore un effort, mère, fit la jeune fille. Regarde, l'Hindou n'a pas menti, la porte commence à apparaître.

— Oui, appuyèrent les deux plus jeunes sœurs, nous allons être libres, libres de quitter cet horrible séjour.

— Le Seigneur nous aide! » fit la mère en souriant tristement.

Une vague espérance, qu'elle n'osait s'avouer, commençait à luire pour elle.

« Dieu ne pouvait pas nous abandonner dans cet enfer, reprit May. Le Nana est trop cruel pour nous.

— C'est véritablement un bourreau féroce, déclara Mrs. Hinks. Il découvre d'instinct les choses les plus terribles que puissent redouter des femmes malheureuses et sans défense.

— Et ces verges? ajouta May. Je crois que je mourrais si je devais être battue comme Florence. Pauvre chérie, as-tu dû souffrir?

— Tais-toi, répliqua sa sœur en frissonnant au souvenir. Aide-moi plutôt à renverser ces dernières pierres. »

Le travail reprit, le trou s'agrandissait et bientôt la porte secrète apparut, toute moisie et recouverte de mousse. De lourds verrous rouillés la maintenaient en place, mais aucune serrure n'offrait son arrêt infranchissable. Après quelques efforts, l'huis céda avec un bruit sourd, une bouffée d'air frais vint caresser le visage en sueur des prisonnières, apportant comme la certitude de la délivrance tant espérée...

« Vous ne nierez pas vos audacieux projets. Mes gardes vous ont surprises en plein acte d'évasion ; et cela en plein jour, par renversement de clôtures. Vous osez vous soustraire à mes ordres, de cette impudente façon? »

Nana-Sahib exerçait ses fonctions de justicier domestique, assis sur une sorte de fauteuil incrusté d'or et d'ivoire, pendant que des serviteurs agitaient autour de lui des éventails en plumes. Un groupe d'officiers et de cipayes, aux uniformes resplendissants, se tenait un peu en arrière, debout et immobiles, comme pour attester la puissance du rajah.

Les geôliers avaient obligé les captives à se mettre à genoux. Les mains liées, les chevilles entravées, elles avaient essayé de résister à l'ordre humiliant, mais des poignets vigoureux les avaient saisies aux épaules et elles avaient dû adopter cette attitude d'esclaves. Les Anglaises se croyaient vouées à une mort immédiate et l'excès même de leur détresse leur rendait tout l'orgueil de leur race. Elles voulaient périr en dignes enfants de leur patrie et ne baissaient pas leurs regards devant le courroux du maître.

« C'est ainsi que vous récompensez mes bontés? reprenait le Nana. Je vous ai épargné le massacre; bien plus, je vous ai respectées en tant que femmes plus que je n'aurais dû vraiment.

— Oh! ne put s'empêcher de protester la veuve.

— Lady Hinks, fit cérémonieusement le nabab, vous seriez peut-être remariée à quelque personnage amoureux de votre fortune plus que de vous-même. J'estime valoir autant que n'importe quel Anglais et je rends publiquement hommage à vos grâces.

— Ne parlez pas ainsi, au nom du Christ, supplia la mère honteuse.

— Laissons cela, continua le rajah. Vous avez

bravé mon autorité et les lois de la guerre. Il convient de mettre fin à ma clémence.

— Tuez-nous donc, s'écria May, le Dieu tout-puissant nous donnera le bonheur éternel!

— Je l'espère pour toi, jeune fille, répondit gravement l'Hindou, et c'est pour cette raison même qu'il ne me convient pas de mettre fin à vos jours pour l'instant.

— Que voulez-vous donc faire? murmura Irène tremblante.

— Si j'appliquais la loi de mes ancêtres, les vénérés souverains de Peschwar, dépossédés par les intrigues des *Feringhis*, déclara le Nana avec un éclair de colère dans le regard, vous subiriez le châtiment des esclaves fugitives; c'est-à-dire que vous seriez torturées longuement. Les bourreaux devraient vous arracher les seins avec des tenailles ardentes, enfoncer des fers rouges dans vos entrailles, puis vous écorcher vives et faire voler votre chair à coups de cordes jusqu'à ce qu'il ne reste que vos os dépouillés.

— Oh! assez, pitié! O Dieu clément, au secours! » clama Irène.

L'horrible programme était trop terrifiant pour les nerfs de la jeune fille, elle s'évanouit brusque-

ment. Ses sœurs et sa mère se penchèrent sur elle et en peu d'instants, elle revenait à la vie et aussi à la conscience de sa tragique situation.

« Je ne suis pas aussi méchant que mes ennemis le prétendent, dit Nana-Sahib, et ce serait d'ailleurs une faute de faire mutiler de beaux corps féminins comme vous. Je veux penser que vous avez essayé de fuir par pur caprice de femmes, et c'est comme femmes que je vous punirai. »

La phrase énigmatique de l'Hindou accrut encore l'anxiété trop légitime des Anglaises. Comprenant soudain la vérité, Florence Hinks s'écria d'une voix suppliante :

« Oh! ne nous soumettez pas à la fustigation. Non, c'est le pire des supplices, il est trop odieux!

— Je le regrette, fit le rajah en s'inclinant avec une parfaite politesse. Malheureusement, c'est justement cela que j'ai choisi comme moyen de correction pour vous éviter la mort dans les tortures. »

Le châtelain de Bithour suivait avec avidité les symptômes de terreur que trahissaient les malheureuses. Celle-ci, muettes d'angoisse, levaient sur lui des regards affolés qui auraient attendri un anthropophage.

Mais l'Hindou ne cherchait qu'à tirer vengeance

raffinée de ses ennemies vaincues et il s'amusa à augmenter encore l'effroi de ses victimes.

« Je vois, dit-il, que mes bonnes intentions ne sont guère comprises et je suis obligé de faire respecter mon autorité. Je dois donc vous prévenir d'avoir à implorer votre Dieu afin qu'il vous donne du courage, car je ne vous dissimulerai pas que vous allez souffrir cruellement sous les lanières de mes exécuteurs.

— Grâce! implora une des jeunes filles en pleurs.

— Mes bourreaux, accentua le rajah, vont vous fouetter avec des instruments fabriqués tout exprès pour la flagellation des femmes, capables de provoquer les plus vives douleurs tout en respectant l'intégrité exquise de l'épiderme féminin. Vous comprenez, je l'espère, le motif de cette dernière réserve, ajouta-t-il avec un affreux sourire.

— Mes pauvres filles! cria la veuve. Oh! ce monstre va oser accomplir sur vous ses desseins abominables!

— Tu ne voudrais cependant pas, ricana le Nana, que je reste impassible à voir donner le fouet à trois jeunes filles étalant leurs derrières de la plus provocante manière? Je suis sûre que ces demoi-

selles considéreraient mon indifférence comme une insulte à leurs charmes.

— Je me soumettrai encore, s'il le faut, murmura la mère. J'accepterai tout, si tel est votre bon plaisir.

— Voilà qui est aimable, répliqua le rajah en riant méchamment. Je te remercie de ta bonne volonté, seulement aujourd'hui, je désire rendre hommage aux grâces de tes enfants.

— Ah ! vous ne respectez donc rien en ce monde? fit soudainement Mrs. Hinks.

— Pas les Anglaises, riposta le Nana. Si j'étais le maître, toutes les femmes des étrangers seraient soumises aux outrages les plus savants pour abattre leur orgueilleuse pudeur. Je n'ai vraiment que trop tardé à prendre tes filles, puisque tu appelles déshonneur l'exercice du rôle normal de la femme. Ah ! fit-il en s'animant, vous êtes fières d'être des vierges? Vous allez bientôt cesser de l'être, non pas comme des épouses légitimes, mais comme des filles que l'on possède brutalement après les avoir fait fouetter en viles esclaves qu'elles sont. »

Les assistants murmurèrent une discrète approbation. Les projets sauvages de Nana-Sahib leur

paraissaient absolument justes, et les lamentations des captives désespérées en attestaient à leurs yeux toute la bonté.

Le rajah n'entend pas retarder davantage l'heure d'assouvir ses convoitises barbares, et sans tarder, il fait préparer le supplice cruel que vont subir les prisonnières. Le soleil s'abaisse sur l'horizon, et, à travers les vastes baies, ses rayons illuminent splendidement l'immense salle où va s'accomplir le destin tragique des malheureuses. Le nabab veut de la lumière pour accentuer encore la honte des filles fouettées sans voiles, et surexciter ses propres ardeurs par la vue de leurs charmes juvéniles. Aussi fait-il disposer au milieu de la pièce les bancs de supplice sur lesquels vont être flagellées la veuve et les trois sœurs.

Une dizaine d'exécuteurs s'agitent dans la salle. Presque nus sous les lueurs fauves du soleil couchant, ils semblent véritablement des démons déchaînés à la torture des damnés. Les formes blanches des Européennes se débattent entre leurs bras robustes, pendant que tombent peu à peu les derniers vêtements des captives. Puis c'est l'apposition des larges courroies qui entravent les membres des victimes et les laissent à la

merci complète des lanières et des fantaisies du maître.

Nana-Sahib ne peut retenir un sourire de satisfaction. Devant lui, les femmes sont liées impuissantes et complètement nues, couchées sur le ventre, les cuisses largement ouvertes et ployées sur les hanches, les reins fixés et cambrés par une sangle de cuir. Les croupes féminines s'étalent avec une singulière impudeur. Les fesses des jeunes filles accusent leurs rondeurs d'ivoire et c'est en vain que les vierges essaient de se protéger contre le regard ardent du vainqueur. Elles se sentent déjà la proie de l'Hindou exécré et cette crainte leur fait presque oublier la flagellation prochaine.

« Comme cela, maître, observe l'intendant, les femmes pourront être fouettées sur tout endroit de leurs corps.

— J'y compte, Nizam-Ali, réplique le Nana. Je veux que les jeunes filles reçoivent le fouet sans tenir compte de leurs cris.

— Il sera aisé d'agir ainsi, fait l'homme, les lanières sont fines et acérées, elles peuvent pénétrer partout. Je les ai choisies moi-même parmi les meilleures que j'ai pu trouver.

— Tu es un fidèle serviteur, approuve le nabab.

Pour ta récompense, je t'autorise à user de la mère comme il te plaira. Non, pas maintenant toutefois, ajouta-t-il en voyant l'Hindou s'élancer, il convient que la femme sente le fouet au préalable.

— Nous pouvons cingler vigoureusement ces femelles, maître? interroge un des tortionnaires en faisant claquer l'instrument de flagellation.

— Autant qu'il vous plaira, autorise Nana-Sahib, sous la seule réserve de ne pas leur déchirer la peau. Fouettez même les jeunes filles sans ménager la souffrance, je récompenserai ceux qui les feront le plus souffrir.

— Oh! nous n'avons pas besoin de récompense, fait le bourreau, c'est si bon de faire naître la douleur chez des femmes blanches!

— Va donc et ne les épargne pas, » commande le rajah.

C'est l'aînée qui est frappée la première. Les deux fouets des exécuteurs s'allongent sur les fesses de Florence, deux bandes en peau d'éléphant, soigneusement travaillées et assouplies et qui semblent pénétrer dans l'épiderme comme des couteaux aiguisés. La peau reste cependant intacte, mais la brûlure s'irradie jusque dans les reins de la flagellée.

« Oh! crie-t-elle, pas si fort! C'est intolérable! Que j'ai mal! J'ai mal, là, là!

— Tu veux parler de ton derrière, réplique Nana-Sahib. Tu peux dire le mot, mes hommes voient assez la vérité!

— Assez, clame la victime, assez! Ah! c'est plus terrible! »

Les fouets sont revenus s'apposer sur le derrière de la jeune fille, la cinglant encore plus cruellement et traçant deux larges sillons rouges sur les globes d'ivoire. Les reins de la malheureuse se cambrent en une saccade convulsive sous la morsure des instruments de supplice.

« Sais-tu que tu deviens impudique, ma belle enfant? raille le rajah. Tu remues ta croupe d'une façon parfaitement honteuse chez une chaste vierge. Ta sœur May est plus convenable que toi. »

May est en effet fustigée moins férocement que son aînée, non par clémence, mais parce que les bourreaux qui la supplicient entendent graduer lentement les effets de la flagellation Pour l'instant, les coups sont modérés, et l'Anglaise a assez d'énergie pour s'imposer une immobilité absolue, consciente du surcroît d'infamie qui résulterait de ses mouvements involontaires.

« Nous allons lui faire commencer la danse de la croupe, maître, » annoncent les tortionnaires.

Les fouets enlacent longuement les fesses de la jeune fille, s'appliquant sur la chair frémissante en une interminable étreinte. Les lanières traînent sur la peau, donnant l'impression d'une gifle puissante et sous l'acuité du tourment, la torturée ne peut retenir le soubresaut violent qu'elle espérait réprimer.

« Toutes les femmes sont dissolues d'instinct, raille le Nana, et ne songent qu'à séduire les hommes. On a bien raison de ne pas leur ménager les corrections.

— Maître, demande respectueusement Nizam-Ali, l'heure est-elle venue?

— Tu ne penses qu'à ton Anglaise, répond le rajah. Voyons un peu où en est la punition. »

La malheureuse femme a été fouettée avec violence. La croupe est striée de raies multiples et gonflées, la victime gémit sans arrêt, les membres tremblant incessamment sous les ondes douloureuses qui les parcourent. L'Hindou s'amuse à appliquer une claque sonore sur le postérieur, faisant sauter la fustigée dans ses liens.

« Mon intendant veut bien condescendre à

t'épouser, annonce-t-il. Tâche de te comporter convenablement à son égard, tu ne peux pas arguer de ton innocence et je t'engage à le satisfaire pleinement. Sinon, on te donnera le fouet avec moins de ménagements encore. »

La veuve appelle et supplie en vain, se tordant désespérément pour échapper aux amours sauvages de Nizam-Ali, qui assouvit brutalement ses passions avec des râles de fauve déchaîné.

Nana-Sahib, plus maître de lui, reporte ses regards sur les jeunes filles. Les lanières ont accompli leur œuvre suppliciante et les croupes virginales sont maintenant transformées en globes cramoisis. L'œil expérimenté du rajah découvre aisément que la flagellation peut continuer longtemps encore, mais il est temps pour le maître d'affirmer son droit de commander. Le nabab hésite un moment, puis il se décide pour la seconde des sœurs, May, dont les formes pleines attirent son attention.

Les flagellants arrêtent leur cruelle besogne, mais à peine la vierge se sent-elle frôlée de la main de l'homme qu'elle se met à pousser des cris perçants, se débattant de toutes ses forces, jetant l'insulte à son ennemi.

« Que les femmes sont peu intelligentes ! murmure philosophiquement le rajah, celle-là devrait tout faire pour m'être agréable et elle s'amuse à jouer une comédie imbécile. Holà ! commande-t-il aux exécuteurs, vous allez donner quelques bons coups de fouet sur les fesses de cette jeune fille. Elle verra ensuite si elle préfère ce genre de caresses. »

Les bourreaux obéissent aussitôt. Les lanières acérées viennent atteindre la pauvre May d'une façon si effroyablement douloureuse qu'elle ne peut retenir un hurlement déchirant.

« Grâce, clame-t-elle, grâce ! Oh ! par pitié !

— Très bien, approuve le Nana. Continue ainsi. »

Les fouets minces et souples fouillent sans merci la chair tendre, arrachant à May des cris affreux à mesure que des flambées de souffrances pénètrent jusque dans ses entrailles.

« Cessez ! implore-t-elle, tout plutôt que cette torture !

— Je savais bien que les filles fouettées finissent toujours par devenir aimables, répond Nana-Sahib. Seulement tes caprices ont besoin d'être punis et tu vas être corrigée de nouveau. Cinglez-lui les mamelles. »

Les tortionnaires se déplacent légèrement et les bandes suppliciantes vont s'enrouler autour des seins menus de la jeune fille qui font saillie de chaque côté du chevalet. La souffrance est horrible, et sur ces organes délicats, le cuir flexible mort atrocement. May jette des plaintes stridentes, tordue de douleurs, ses muscles contractés dans une suprême et impuissante défense pour repousser l'attentat odieux dont elle subit l'horreur.

Au milieu d'une lamentation déchirante, l'irréparable est consommé et le Nana grimace un large sourire.

« Te voilà aussi instruite que ta mère! ricane-t-il sauvagement. Tu vois combien il est facile d'imposer à une jeune fille le fouet aussi bien que l'amour. Maintenant que nous avons sacrifié au plaisir, que l'on reprenne les corrections.

— Seigneur, sauve-nous de cette bête fauve, prie Mrs. Hinks. Envoie-nous un miracle, nous sommes tes servantes. Aie pitié!

— Nizam, es-tu content de cette prédicante? interroge le nabab.

— Nullement, maître, réplique l'intendant. Elle a résisté de toutes ses forces.

— Je m'en doutais, observe Nana-Sahib. On ne

fait quelque chose d'une femme que lorsque le fouet l'a domptée. Mes serviteurs vont pouvoir exercer leur habileté sur la croupe de cette récalcitrante.

— Faites grâce à mes enfants, si vous voulez encore me martyriser, supplie la veuve. Je consens à tout souffrir si elles sont épargnées.

— Ta demande arrive un peu tard pour May, répond le châtelain de Bithour ; c'est maintenant une femme comme toi.

— Oh ! le misérable ! clame la mère. Dieu te jugera !

— Sans compter, reprend le Nana, que tu es passablement naïve de croire que je vais laisser partir tes deux autres filles avec leur chaste innocence. Elles seraient jalouses du savoir de leur sœur.

— Mère, crie Irène, je ne peux plus. Ah ! je ne peux plus supporter ces douleurs !

Les bourreaux avaient recommencé à donner le fouet à la jeune fille. Celle-ci, nerveuse, impressionnable, presque une enfant, s'affolait sous les cinglées qui zébraient son postérieur enflammé.

Le rajah s'approcha d'elle :

« Veux-tu m'offrir ton amour en toute gracieu-

seté? proposa-t-il. Je suis toujours conciliant envers celles qui sont gentilles.

— Oui, oui, murmura la malheureuse, tout, pourvu qu'on arrête ce supplice!

— Mon enfant! cria la mère. Oh! qu'oses-tu dire?

— Quatre hommes pour fouetter cette femme aux conseils perfides, commanda le nabab, et fustigez-la d'importance.

Les lanières s'abattirent sur le corps pantelant de Mrs. Hinks, l'enlaçant dans des étreintes effrayantes, la déchirant des tortures croissantes et la faisant hurler à pleine gorge sous l'excès de souffrances. Complètement terrorisée par les cris de sa mère, encore frémissante des tourments subis, Irène s'abandonnait passivement, les yeux fermés, faisant des efforts surhumains pour réprimer la défense instinctive de sa chair de vierge subissant l'inoubliable épreuve.

« C'est la plus jeune qui est la plus docile, remarqua son bourreau. Je ne pense pas que la sœur aînée manifeste pareille soumission. Eh! ma charmante, ajouta-t-il en s'adressant à Florence, j'ai à m'excuser de n'avoir pas procédé à ton mariage dès le début. Tu me pardonneras, je l'espère, cette méconnaissance de ton droit d'aînesse. »

La jeune Anglaise était couchée sur le chevalet, presque inerte. Elle avait, comme ses sœurs, subi l'atteinte prolongée des redoutables lanières et les scènes infâmes dont elle avait été le témoin impuissant, avaient presque anéanti en elle toute énergie.

« Veux-tu me donner un baiser de paix, comme Irène? » proposa le rajah.

Il se pencha pour embrasser les joues ruisselantes de larmes de la captive. Au contact des lèvres de son tourmenteur, la prisonnière eut un sursaut et, avant toute réflexion, lui cracha au visage.

« Toi, gronda sourdement le Nana irrité, tu vas être corrigée suivant tes mérites. Continuez à fouetter cette fille, ordonna-t-il. Donnez-lui le fouet sur son derrière tant que sa peau le supportera. »

Il s'assit près de Florence, s'amusant à caresser les cheveux de la jeune fille ou à lui tordre les seins, pendant que l'infortunée hurlait de douleur sous les lanières qui de nouveau enveloppaient cruellement sa pauvre croupe sensible. Vaincue par la souffrance, elle demanda grâce au bout d'un instant.

« Non, refusa le maître. Tu auras encore le fouet,

je désire savoir quelles délices peuvent procurer les appas d'une vierge flagellée sans pitié. »

Le supplice continua, sauvage et féroce, coupé d'intervalles au cours desquels Nana-Sahib s'amusait à infliger à Florence les sarcasmes les plus moqueurs. Puis les lanières mordaient à nouveau les fesses rougies de la jeune fille, pénétrant par instants au plus profond de sa chair.

« Elles étaient trois vierges, murmurait l'Hindou en contemplant le soleil mourant sur le Gange. L'aînée a droit au prix de volupté, c'est la plus femme et aussi celle que les fouets avaient le plus enlacée. »

LE PUITS SANGLANT DE CAWNPORE

CHAPITRE VII

LE PUITS SANGLANT DE CAWNPORE

Une double haie de cipayes, corrects et graves dans leurs uniformes multicolores, bordait la route des retranchements aux bords du fleuve, et derrière eux, une populace innombrable couvrait les berges. Peu de semaines auparavant, pareil cérémonial attirait la foule chaque fois que le gouverneur sortait de Cawnpore ou y rentrait, et, ce matin-là, 27 juin 1857, c'était encore pour voir passer le général Wheeler que les Hindous faisaient la haie en morne silence, cachant mal l'ivresse du succès et leur haine des étrangers.

Confiant dans la parole de Nana-Sahib, le gou-

verneur de Cawnpore avait, la veille au soir, accepté de rendre la place aux insurgés, pourvu qu'on lui fournît des barques pour descendre le Gange. Effectivement une quarantaine de bateaux couverts de tentes avaient été préparés et les Européens, hommes, femmes et enfants, s'y entassaient tant bien que mal. C'était une lamentable procession, bien faite pour jeter un orgueil sauvage dans l'âme des natifs. La plupart des hommes étaient blessés et tremblaient de fièvre sous l'ardeur du soleil ; les femmes, hâves, décharnées, semblables à une armée de spectres, portaient dans leurs bras débiles de pauvres enfants à l'attitude hébétée, comme écrasés par le malheur fondu sur leur jeunesse.

A un signal donné, les bateaux débordèrent pour gagner le fil de l'eau et s'abandonner au courant. Déjà nombre d'Anglaises s'agenouillaient pour remercier Dieu de leur délivrance, lorsqu'une violente détonation retentit du côté de l'hôpital qui avait servi de retranchement à l'héroïque garnison et des coups de feu de sentinelles affolées crépitèrent de tous côtés. Un petit dépôt de poudre oublié par les assiégés venait de faire explosion par pur accident, sans même blesser personne.

Ce paraissait être un incident futile, mais les

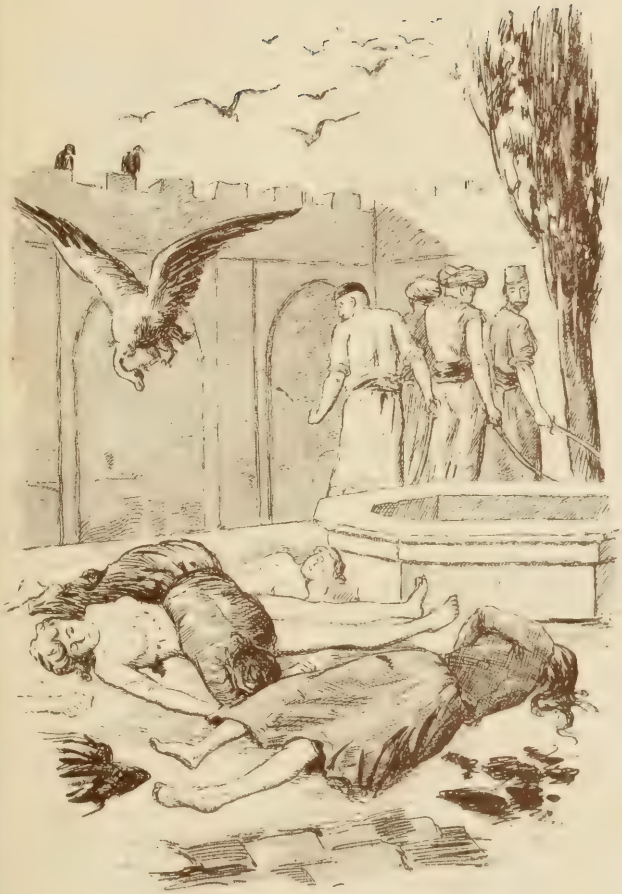
conséquences en furent instantanées et terribles. Une immense colère souleva la foule entassée sur les bords du Gange et, avec une inconcevable rapidité, se répandit la rumeur que les *Feringhis* avaient laissé derrière eux une machine infernale destinée à massacrer les Hindous. Les clameurs de : Trahison! et : Mort aux traîtres! retentissent de toutes parts, les cipayes rompent leurs rangs, se précipitent à leur tour sur la rive et commencent à décharger leurs armes sur les bateaux qui cherchent à s'éloigner.

Les fugitifs vont peut-être réussir cependant à fuir ces lieux maudits, mais, sur le bord opposé du Gange, des pièces d'artillerie se démasquent et la mitraille roule sur le fleuve, fracassant le bordage des embarcations et semant la mort parmi les passagers. Plusieurs bateaux s'entr'ouvrent et coulent, laissant les victimes se débattre au milieu d'une eau rapidement souillée de sang. Les patrons des autres barques prennent peur et, malgré les supplications des Anglais, ils ramènent leurs esquifs au rivage où la foule s'amasse de plus en plus, hurlant des cris de mort et brandissant ses armes.

C'est dès lors un drame effroyable. Jaloux des succès des canonniers de la rive opposée, les ci-

payes se précipitent sur les fugitifs désarmés que le Gange tardait trop à engloutir. Des cavaliers de l'armée des Indes, des *sowars*, forcent leurs chevaux à entrer dans l'eau clapoteuse pour aller sabrer les chargements humains avant qu'ils aient pu débarquer. Tous les soldats anglais, les débris de la garnison de Cawnpore, périssent ainsi égorgés sans avoir pu se défendre, entassés dans des barques fracassées par les boulets et n'ayant que la noyade ou le cimeterre pour alternative.

Mais ce n'est pas tout. Quelques bateaux abordent enfin, de nombreuses femmes et leurs enfants ont pu sortir du fleuve peu profond sur ses bords et gagner le rivage. Les malheureuses se tiennent massées près de l'embarcadère comme un troupeau aux abois, quelques-unes tombent à genoux pour implorer la miséricorde divine. Ce simple geste suffit pour surexciter les plus vives colères de la foule et une nuée de fanatiques se ruent sur les victimes sans défense. Cette fois, aucune résistance n'est à craindre, le massacre ne fait courir aucun danger aux assassins et le jeu de la mort s'accomplit avec des raffinements de cruauté barbares. C'est un cipaye qui pousse un cri de triomphe en faisant voler au loin une cervelle sous le choc de



Les égorgeurs se retiraient lentement.

la crosse de son fusil. C'est un musulman, un *Wampouri*, dont la férocité est proverbiale, qui choisit sa proie et qui, manœuvrant son cimeterre comme une hache, s'efforce d'abattre un membre ou de procurer une blessure mortelle à quelque échéance, afin de jouir de l'agonie de la victime. C'est un natif, armé d'un mauvais couteau, qui s'escrime à décapiter une Anglaise dont la gorge tailladée laisse encore passer des râles déchirants.

Au bout de quelques minutes, la colère des cipayes commence à se calmer, mais bientôt des remous de la populace se détachent des bandits de tout âge et le carnage reprend aussitôt. Une troupe de gamins à peu près nus ramassent des bras, des mains, des pieds, des jambes et des têtes et se livrent à une bataille pour rire avec ces hideux trophées. D'autres, à peine plus grands, s'adonnent à l'assassinat des enfants. On les fend en deux d'un coup de sabre, on les embroche de la pointe d'une lance. D'aucuns, saisissant par les pieds les pauvres petites créatures, font parade de leur vigueur et luttent à qui les lancera le plus loin, soit dans le fleuve, soit sur le sol.

Une scène odieuse provoque les rires bruyants de la populace. Une femme hindoue a saisi une

petite fille, blondinette d'une dizaine d'années au plus et la tient, la tête entre ses cuisses, les jupes relevées et la croupe découverte. Un homme s'avance, assez dégradé pour oser abuser de cette enfant et comme la malheureuse se débat instinctivement, il s'amuse à appliquer de formidables claques sur les fesses de la fillette. Puis la femme reserre son étreinte, immobilise les jambes de la petite fille et la force à subir le viol abominable qui lui arrache des hurlements de douleur.

D'ailleurs, les mauvaises passions de la populace commencent à éclater comme une flamme. Des malfaiteurs, aussi avides de butin qu'altérés de sang, ne poignardent que les femmes encore ornées de quelques bijoux et les fouillent pour rechercher l'or caché dans leurs vêtements. D'autres recherchent les plus jeunes des victimes et songent à assouvir leurs instincts sur les cadavres encore palpitants. D'autres enfin s'efforcent d'entraîner les filles pour les vendre plus tard aux rajahs amateurs de belles favorites.

Pas un être vivant n'aurait échappé au massacre, sans l'intervention de Nana-Sahib. Le redoutable rajah avait promis aux Anglais de les laisser sortir de Cawnpore, et la tragédie des bords

du Gange s'était accomplie à son insu. Sitôt même qu'il en eut connaissance, il accourut, suivi d'un brillant état-major et un signe de sa main fit rentrer les sabres dans les fourreaux et les poignards dans leur gaine. Cent à cent vingt femmes et enfants vivaient encore ; tout ce monde fut ramené dans la ville et enfermé dans une vaste salle de l'hôpital, salle délabrée, mais encore habitable et donnant sur une vaste cour où un puits profond servait d'abreuvoir. Après quelques journées de privations, les captives reçurent des vêtements propres, de la nourriture convenable, même quelques soins médicaux ; en un mot, leur existence devint presque supportable.

Le général Wheeler avait réussi à échapper au carnage, mais il avait perdu de vue ses deux enfants et il n'était plus qu'un corps sans âme. Une de ses filles avait été internée avec les autres dames anglaises à l'hôpital de Cawnpore, mais l'autre avait été emmenée par un *sowar* dans le but de la vendre comme esclave. Le soldat la cacha dans une hutte toute la journée, et quand il revint le soir, ivre et titubant, il essaya d'en faire sa concubine. L'Anglaise se défendit de toutes ses forces et s'emparant du sabre de son ennemi, lui

fendit le front et l'étendit raide mort. Deux ou trois natifs accoururent au bruit de la lutte, mais la jeune fille, aux forces décuplées par le danger, brandissait son arme et abattit encore les nouveaux venus. Un Hindou parvint enfin à la capturer en lui lançant par derrière un sac sur la tête.

« L'Anglaise a-t-elle expié ses forfaits? demandait le châtelain de Bithour à Nizam-Ali.

— Oui, maître, répliqua l'intendant, les vautours s'occupent actuellement de se repaître de son cadavre. La tâche leur sera facile, d'ailleurs.

— Que veux-tu dire? fit Nana-Sahib.

— L'exécuteur a si bien accompli sa tâche que le corps de l'Européenne n'était plus qu'un amas de chairs déchirées.

— En vérité?

— J'ai eu le bonheur de découvrir parmi les gardes un homme qui a passé de longues années chez les Tartares et, grâce à lui, j'ai pu faire fouetter la jeune fille avec un knout. C'est vraiment un terrible instrument de supplice, je suis forcé de le reconnaître.

— Les Russes l'emploient, à ce que je crois savoir. Tu as bien fait de punir ainsi cette meurtrière de nos frères.

— Je suis fier de ton approbation, maître. L'Anglaise a reçu le knout jusqu'à ce que mort s'ensuive, mais elle a pu à loisir songer à l'énormité de ses crimes. L'exécuteur est habile, et comme il se délectait de pouvoir donner le fouet à une femme blanche, il a réussi à lui infliger plus de cent coups avant qu'elle ne périsse.

— Il a bien fait.

— Jusqu'au dernier moment, l'étrangère hurlait sauvagement sous la torture. La lanière entrait chaque fois dans sa chair et en arrachait des lambeaux. Jamais je n'avais vu auparavant voler ainsi en l'air le sang des suppliciées et la salle en était rouge de tous côtés. L'homme s'est amusé à fouetter de toutes ses forces le derrière de la fille, il lui a littéralement haché les fesses comme avec un couteau de boucher.

— Ce n'est que justice, déclara le Nana. Le Dieu unique nous protège visiblement, car il m'a permis de reprendre le général Wheeler et la plupart de ses compagnons d'armes, capturés par nos fidèles cipayes au moment où ils essayaient de descendre le Gange en cachette.

— Puis-je demander à mon maître s'il compte pardonner à ses ennemis jurés? demanda Nizam-Ali.

— Suis-je né d'une race sainte pour trahir ma mère bénie? répliqua le rajah avec un orgueil sauvage? L'Inde ne désire-t-elle pas encore et toujours le sang des monstres blancs pour apaiser les mânes des héros massacrés sous les coups de *Ferringhis?* Pendant que tu t'occupais du supplice de la fille, le père tombait sous les balles de mes gardes. C'était un soldat, j'ai poussé la générosité jusqu'à lui réserver la mort d'un soldat. Qu'Allah me pardonne si je suis trop clément aux infidèles!

— Mon maître se rappelle-t-il que la seconde fille du général est enfermée à Cawnpore avec les autres prisonnières?

— Je ne l'oublie pas, mais je n'ai pas encore statué sur le sort de ces captives. Il y a parmi nous quelques hommes faibles qu'il faut ménager et qui se laissent aller à la plus dangereuse des sentimentalités. Certains de mes *resseldars* (officiers) paraissaient déjà mécontents de l'exécution des hommes, et une compagnie a refusé de tirer sur eux. Que serait-ce donc si j'ordonnais la mise à mort immédiate des femmes et des enfants?

— Mon maître sait-il que plusieurs des Anglaises entretiennent des correspondances avec le dehors? Des affidés leur jettent des pierres en-

tourées de messages par-dessus la muraille et obtiennent des réponses par le même moyen.

— J'en ai déjà été averti et cependant mes défenses étaient formelles. Les conquérants étrangers sont lâches et fourbes, une race méprisable de marchands qui négocient jusqu'à la mort. Je suis vraiment délié de tout engagement par les trahisons de ces captives audacieuses et, je le jure par le saint Prophète, elles subiront le châtiment mérité. Attends encore quelques jours, Nizam-Ali, les vrais croyants seront les justiciers.

— Les armées ennemies s'avancent à marches forcées contre nous.

— Nous saurons lutter et, dussions-nous fuir, nous laisserons derrière nous de tels souvenirs, que le nom de Cawnpore sera pour longtemps synonyme d'horreur dans la bouche des *Feringhis.* »

La capitulation de Cawnpore avait eu, comme l'avait prévu le rajah, un énorme retentissement dans la région entière. De nombreux groupes d'insurgés avaient rallié le drapeau du chef victorieux, tandis que d'autres régiments de cipayes pressaient vivement le siège de Lucknow. Dans cette dernière place, son gouvernenr, Sir Henry Lawrence, résistait avec opiniâtreté, il périt au

cours d'une sortie : *en essayant de faire son devoir*, comme le dit sa simple épitaphe.

Mais les colonnes anglaises ne se décourageaient pas et s'avançaient courageusement au secours des villes assiégées. Avec une ténacité britannique, le général Havelock ne se laissait pas abattre par l'annonce de la chute de Cawnpore et il précipitait au contraire sa marche pour livrer bataille au redoutable rajah de Bithour dont la tragique renommée se répandait partout.

La nouvelle de la mise à mort du général Wheeler et de ses officiers fusillés sur l'ordre exprès du Nana, jointe aux récits du premier massacre de Cawnpore, avait achevé de surexciter au plus haut point les soldats de la Reine et de les amener à pratiquer une véritable guerre d'extermination.

Les populations fuyaient devant les Anglais, même les paysans qui n'avaient rien à se reprocher, même les roitelets restés fidèles à la Compagnie des Indes. Les huttes désertes, les palais abandonnés, étaient dévastés et incendiés et les fugitifs accouraient renforcer les insurgés décidés plus que jamais à une résistance opiniâtre.

Nana-Sahib donnait asile à tous les mécontents

et écoutait soigneusement leurs doléances. L'insurrection restait stationnaire dans l'ensemble et il était trop intelligent pour ne pas comprendre que la Grande-Bretagne ferait un terrible effort pour abattre les révoltés. Il était donc, pour lui, inutile de prendre des ménagements quelconques vis-à-vis d'une race exécrée, et il avait peine à contenir sa colère lorsqu'il songeait aux prisonnières encore enfermées dans l'hôpital en ruines. Mais, comme il l'avait dit à son intendant, il lui fallait tenir compte des sentiments plus humains des autres rajahs et, de Delhi, était venu l'ordre formel de traiter les captives avec respect et ménagement.

La faute d'un subalterne anglais précipita le dénouement tragique suspendu sur la tête de ses compatriotes. Un jeune lieutenant avait obtenu la reddition d'un peloton de cavaliers indigènes et lorsqu'ils furent désarmés, les réguliers britanniques les massacrèrent jusqu'au dernier. Des irréguliers *siks* eurent alors la fantaisie de couper les têtes des morts et de charger les canons britanniques de ces odieux projectiles. Le bruit de cette perfidie se répandit partout et réduisit au silence les arguments des Hindous encore partisans de mesures de clémence.

Le 17 juillet 1857, un transport de joie secoua le troupeau des captives entassées au nombre de près de deux cents dans les bâtiments de l'hôpital. Un papier lancé par-dessus la muraille annonçait que le général Havelock s'avançait victorieux près de Kullempore et que le Nana, vaincu, allait évacuer la ville. La nouvelle était prématurée, sinon fausse, mais les malheureuses prisonnières s'adonnèrent aux délices de l'espérance. La cour du puits retentit d'exclamations, aussi joyeuses qu'imprudentes, les mères embrassaient leurs enfants, ceux-ci se répandaient en cris aigus; pendant qu'au loin le tumulte grandissait, les chariots roulaient pesamment dans les rues et les sonneries des trompettes se mêlaient aux clameurs du peuple ameuté devant la porte du conseil de guerre.

Un sous-officier indigène, un *halvidar*, parut sur le seuil et appela par leurs noms quatre prisonnières, celles-là même qui avaient entretenu des correspondances au dehors. Les Anglaises obéirent joyeusement, croyant que le Nana les appelait pour les envoyer en parlementaires au général Havelock. Elles ne reparurent plus.

La populace s'amassait devant la porte de la cour, heurtant sourdement les lourds madriers en

bois de teck. On avait eu connaissance des menées des prisonnières et on leur attribuait la marche rapide des ennemis. Nana-Sahib venait à peine de convaincre ses officiers de la nécessité d'une exécution sanglante que le peuple prononçait déjà l'arrêt de mort.

La porte commençait à céder lentement sous les efforts de la multitude, avec des craquements secs de bois brisé. Quelques Anglaises s'employèrent à en consolider les montants ébranlés, essayant de les renforcer par des liens faits de leurs propres vêtements, mais la plupart des femmes se serraient les unes contre les autres, comme un troupeau de brebis effrayées, retenant leurs enfants près d'elles et gardant instinctivement un profond silence.

La porte continue de résister, lorsque tout à coup une lame d'acier brille par-dessus le mur d'enceinte; un turban blanc paraît, et sous ce turban la face bronzée d'un *Wampouri*. L'homme s'arrête un instant sur la crête de la muraille, regardant les prisonnières apeurées avec des yeux enflammés de chat sauvage ; du dehors, la foule l'acclame, l'excite encore, et prenant son élan, il bondit dans la cour, saisissant à la gorge la pre-

mière victime à sa portée et lui plongeant son sabre dans la poitrine.

La femme tomba avec un cri sourd et son appel suprême fut salué d'un immense murmure de la populace devinant le drame. Une captive, plus courageuse que ses compagnes, eut l'idée de lancer une lourde pierre à la tête de l'assassin qui chancela, mais déjà d'autres *wampouris* escaladaient les murs, hurlant des cris de mort, les verrous de la porte étaient tirés et un flot de cipayes et de bandits se précipitaient dans la cour.

Ce fut la seconde boucherie de Cawnpore, plus horrible, plus infernale encore que la première. Nana-Sahib n'y parut pas, n'encourageant pas le massacre par un ordre direct, mais le tolérant et l'excitant même en secret par ses affidés, envoyant les forçats libérés qui composaient sa garde personnelle augmenter le nombre des égorgeurs.

Ceux-ci n'ont besoin d'aucun renfort et, une fois de plus, le carnage reprend, sauvage et implacable. C'est tout d'abord le meurtre usuel et violent, purement animal pour ainsi dire, celui du fauve qui tue, pour tuer. Bientôt les survivantes envieront le sort de leurs compagnes massacrées les premières. Et cependant déjà le sang coule à flots

sur le sol de l'abattoir, et au sein des mares rouges des corps pantelants se raidissent dans les dernières convulsions de l'agonie.

Les bandits poussent des cris gutturaux, se lançant des défis dans leurs jeux de mort. Par instants, les clameurs des Hindous sont couvertes par les malédictions aiguës des Anglaises sous le tranchant du fer. Des femmes rampent sur le sol, les membres mutilés, à demi-éventrées. Elles s'approchent de la muraille inondée de soleil et sur le crépi blanc, tracent avec leur sang un suprême appel à leurs compatriotes : « Souvenez-vous de nous. Vengez notre martyre! »

Des enfants sont saisis et lancés par-dessus la muraille. La foule reçoit les innocentes victimes avec des rugissements de cannibales en délire, assommant sauvagement les petits êtres qui respirent encore. Des hommes s'amusent à écarteler ces malheureux, leur arrachant les membres avec une force décuplée par le fanatisme et la haine. D'autres leur tranchent la tête et rejettent les hideux trophées dans la cour d'où s'élèvent toujours des râles de mort et où le sang se coagule en larges flaques sous la chaleur solaire. Des ombres passent dans le ciel : les vautours accourent de

toutes parts et leurs cris rauques attestent la somptuosité du festin qui leur est préparé.

Le premier moment de fureur passé, les goûts sanguinaires des égorgeurs se calmèrent un peu, mais pour faire place à des scènes de sauvagerie encore plus horribles. Il restait un groupe important de femmes et de jeunes filles blotties contre le mur de la cour ou réfugiées sous la vérandah ; ce troupeau féminin, pourtant misérable et décharné, excita les convoitises des massacreurs.

« Je reconnais la fille du général Wheeler, le sahir serait heureux que son enfant ait droit à des honneurs spéciaux, murmura perfidement l'intendant du rajah.

— Que proposes-tu d'en faire? répliqua un autre des affidés du nabah.

— La livrer en pâture aux vrais croyants, proposa Nizam-Ali. Tu sais, Mohammed, que ces chiennes infidèles se refusent, par pure méchanceté, à nous honorer de leurs sourires.

— Il n'y a qu'à se passer de leurs prévenances, fit Ponou, un ami de Mohammed.

— Tout justement, reprit l'intendant. Suivez-moi. »

Les trois hommes arrachaient l'Anglaise des

bras de ses compagnes. On apportait une sorte de large canapé aux étoffes chatoyantes, sur lequel on étendait la jeune fille. Comme ses robes arrêtaient la ruée brutale des natifs massés aussitôt en foule bruyante, un cipaye introduisit son sabre sous les vêtements, et relevant l'arme, il trancha d'un seul coup la frêle barrière. Au contact de l'acier froid sur la peau de son abdomen, la malheureuse crut qu'on l'éventrait et perdit connaissance.

Son évanouissement passa inaperçu des bandits assoiffés de voluptés barbares. Les hommes se jetèrent sur la femme inerte, pendant que les autres captives se cachaient la figure pour ne pas voir l'affreux spectacle. Les Hindous se bousculaient entre eux, secoués de colères brutales, s'arrachant les uns des autres de dessus leur proie à peine vivante. Le carnage s'arrêtait pour permettre aux nouveaux venus de prendre part à la curée tragique.

L'Anglaise recouvrait ses sens, un appel déchirant sortit de ses lèvres tuméfiées par la morsure de quelque bandit assoiffé de sang. Cette voix de femme, frêle et brisée, domina pourtant le tumulte des cipayes.

« Arrêtez, cria Nizam-Ali en s'interposant.

— Non, hurlèrent dix voix furieuses. A nous l'Européenne, à nous la fille blanche! Il nous la faut!

— Vous l'aurez, de par l'enfer! riposta l'intendant. Je veux au contraire vous la rendre plus alléchante encore. »

Il parvint à calmer un moment la sauvagerie des assistants, et, aidé de ses acolytes, il obligea la jeune fille à se coucher sur le ventre, les jambes ployées, les reins cambrés.

Des rires fusèrent à la vue de la croupe féminine étalée devant tous. Un jeune soldat, encore vêtu de l'uniforme rouge de l'Armée des Indes, excité par ce spectacle, se jeta sur une fille réfugiée dans les bras de sa mère. D'un coup de sabre, il fit cesser l'étreinte de cette dernière et jetant brutalement la malheureuse sur le sol, il la déshonora sans pitié avant de lui couper la gorge de son poignard.

La fille du général Wheeler hurlait maintenant, clamant sa honte et les souffrances qui brisaient ses reins sous la pression brutale de ses agresseurs. La plupart continuaient le viol animal, ininterrompu, répété sans cesse, mais certains, plus raffinés, s'amusaient à frapper le postérieur

en saillie, provoquant aussitôt un redoublement de plaintes.

Soit fanatisme, soit peut-être ultime pitié, un cipaye s'avança et, avant que ses camarades eussent pu deviner son dessein, il enfonça profondément son sabre dans les entrailles de l'Anglaise. Un flot de sang jaillit, et, avec un appel suprême, la victime goûta enfin l'éternel repos.

Les dernières victimes tombaient une à une et la cour, jusque-là emplie de cris de rage et de désespoir, retomba dans le silence. Épuisés de meurtre et de luxure, les égorgeurs se retiraient lentement, cédant la place aux vautours dont les vols se faisaient de plus en plus nombreux et serrés sur l'immuable azur du ciel du Bengale.

Toutes les captives n'étaient pas mortes pourtant, et lorsqu'un oiseau de proie s'abattait sur une forme blanche, souvent une main se relevait pour écarter l'immonde volatile. Une femme à la poitrine perforée d'une large blessure avait ainsi saisi la patte d'un vautour d'un spasme dernier et l'oiseau effrayé secouait vainement le bras crispé dans une rigidité cadavérique instantanée.

De nouveaux Hindous pénétraient dans l'enceinte sanglante, des malfaiteurs de la plus basse

classe, à la recherche d'un bijou égaré ou même espérant profaner les cadavres encore chauds. Une odeur de charnier commençait à empoisonner l'atmosphère et, malgré son farouche courage, le Nana eut peine à contempler sans frémir ces amas de corps pantelants, dont certains remuaient encore.

Au milieu de la cour, sous l'ombre de quelques déodoras, le puits bâillait, sa bouche noire au milieu de l'aire encore illuminée de soleil. Les cipayes revinrent, écartant sans ménagement les pillards, et ils se mirent à jeter dans l'ouverture béante les cadavres des innocentes victimes. Parfois un membre à demi-coupé se détachait du tronc, parfois aussi une main se levait dans une prière finale; écœurés, saturés enfin de mort et d'horreur, les Hindous précipitaient leur besogne de fossoyeurs, lançant dans l'eau noire les cadavres mutilés aussi bien que les blessées râlant encore.

Ponou et Mohammed regardaient par-dessus la margelle blanche, pouvant à peine se tenir en équilibre sur le sol humide de sang humain. De mates blancheurs transparaissaient à travers l'eau souillée et une tête de femme aux longs cheveux émer-

geait presque, le visage effrayant à voir dans sa pâleur funèbre.

« La fille du général Wheeler, fit Ponou.

— La sahib a connu les voluptés de l'amour, répliqua Mohammed. Si ce n'était une infidèle, Allah en aurait pu faire la plus précieuse de ses houris célestes.

— Les Européennes sont au moins de quelque utilité pour les pauvres Hindous, reprit Ponou. Elles nous dédommagent un peu des exactions de nos exploiteurs.

— Le Nana saura se servir des captives qui lui restent, » conclut son ami.

UNE FÊTE AU HAREM

CHAPITRE VIII

UNE FÊTE AU HAREM

« Je suis heureux d'apprendre que ma tendre épouse fait de nouveaux progrès dans les chemins de la volupté.

— Elle dépassera bientôt les plus lascives des courtisanes, ô très illustre Nana, et on obtiendra d'elle ce que les bayadères les plus soumises n'accordent pas au prêtre redouté dans les sanctuaires secrets.

— Qui eût dit, Mohammed, que cette douce Ellen que j'ai dû prendre, domptée par ma cravache, se plierait si vite aux désirs des hommes? Elle n'a commencé à acquérir sa science d'amou-

reuse que du jour où je l'ai confiée aux bons soins de mes serviteurs.

— Ils ne trahissent pas ta confiance, ô seignenr tout-puissant. La prisonnière est complètement terrorisée par eux ou plutôt par les châtiments qu'ils lui font subir à la moindre occasion. Je puis dire que la jeune fille est dressée à l'amour par la puissance du fouet, et hier j'ai pu voir combien son pouvoir était vraiment sans limites.

— Parle, Mohammed. Qu'est-ce que mes fidèles gardiens ont imaginé?

— L'Anglaise a consenti à une chose dont je n'aurais jamais cru une femme capable. Certes, il était aisé de voir que tout son être frémissait de répulsion et aussi de douleur, mais elle a simulé la volupté quand même, telle était sa frayeur d'être flagellée.

— Quel est donc ce haut fait?

— La fille a livré son corps à trois amants à la fois répliqua Mohammed avec quelque embarras malgré son cynisme.

— En vérité? » fit Nana-Sahib en riant franchement?

Le rajah se reportait au jour, à peine éloigné de quelques semaines, où il avait possédé la vierge

apeurée, devenue maintenant une femme soumise aux plus honteuses débauches.

« Il me faut rendre justice à l'officier anglais qui m'a enseigné les mystères de la flagellation, reprit le maître de Bithour. Sans ses conseils précieux, je n'aurais jamais songé à obtenir pareille obéissance de mes fières captives.

— Seigneur, déclara Mohammed, je puis affirmer que les Anglaises arrivent à se résigner aux étreintes des vainqueurs, mais elles redoutent de plus en plus les punitions corporelles.

— Précisément, et c'est l'avantage immense de la fustigation. Les femmes peuvent être fouettées, longuement, souvent, et chaque fois avec un effet aussi parfait qu'auparavant. Pour ce qui est d'ailleurs de la soumission des Européennes, je ne partage pas ton avis, la pudeur des filles blanches ne se guérit jamais des offenses qu'elles subissent.

— Peu importe, maître.

— Au contraire, je m'en félicite et maintenant plus que jamais. Tu n'ignores pas que j'ai soustrait au massacre un certain nombre de femmes et de jeunes filles. J'entends les conserver vivantes et même les renvoyer à leurs frères et amis. »

Une expression d'incrédulité et de surprise se

peignit sur le visage bronzé de l'interlocuteur du rajah, tellement la mansuétude soudaine de ce dernier lui paraissait inattendue.

« Je vais te rassurer, prononça le Nana. Jusqu'ici, sauf quelques exceptions comme Ellen, mes épouses forcées n'ont répondu qu'aux caresses de moi-même et de mes amis, baisers pour ainsi dire chastes et réservés. Je veux maintenant leur faire connaître l'amour dans sa bassesse la plus brutale et j'ai résolu de leur faire subir les pires outrages de la part des plus abjects de mes gardes.

— Maître, ta justice est grande.

— Tu entends bien : les femmes seront soumises aux pires attentats, ceux dont la nature féminine ne peut oublier l'infamie. Je veux ensuite les remettre à leurs compatriotes, afin qu'elles attestent à la fois la puissance et la clémence des nobles fils de l'Inde. Je pourrai les tuer comme les compagnes; je me contente de leur humiliation. »

Nana-Sahib renvoyait Mohammed et tout aussitôt il engageait une longue conversation avec plusieurs des anciens *Thugs* qui lui servaient de bourreaux favoris. Le cruel rajah était littéralement repu de sang, et il n'éprouvait plus aucun attrait dans le massacre systématique de ses ennemis,

mais sa haine des *Feringhis* n'était pas assouvie et elle allait au contraire prendre des formes plus sauvages encore.

Le nabab habitait toujours son magnifique domaine de Bithour, mais il savait que bientôt il allait être obligé de quitter son palais somptueux. L'insurrection des cipayes déclinait lentement, s'effondrant peu à peu sous la poussée méthodique et tenace des généraux britanniques. Les colonnes anglaises avaient déjà repris Cawnpore, mais sans pouvoir s'y maintenir encore. Le puits tragique avait été découvert par les soldats écossais et ceux-ci s'étaient partagés les blonds cheveux de la fille du général Wheeler, jurant de tuer sans merci tous les Hindous qu'ils pourraient atteindre. La garnison de Lucknow avait été secourue à temps, et les femmes affolées du sort de leurs compagnes de Cawnpore avaient eu l'indicible joie d'entendre au loin les accents aigus des cornemuses des *Highlanders*. « Les Campbells arrivent ! » tel avait été le cri qui avait secoué les plus flegmatiques des assiégés et les bandes des révoltés avaient dû céder devant l'indomptable courage des soldats de la Reine.

Ailleurs, Delhi, la capitale de l'insurrection, était

attaqué sans répit. Les Anglais se tordaient sous le choléra, fondaient sous la pluie, mais ils tenaient bon, cloués au sol et repoussant chaque jour davantage les cipayes désespérés. La chute de la place n'était plus, au début de septembre 1857, qu'une question de peu de jours et la rébellion était dès lors définitivement écrasée.

Le châtelain de Bithour n'ignorait rien de ces mauvaises nouvelles, et, mieux que personne, il savait qu'il allait bientôt devenir un proscrit fuyant dans les inaccessibles montagnes de l'Himalaya. Ame vigoureuse malgré ses vices, il ne s'abandonnait pas au désespoir, gardant toujours l'espoir d'une revanche possible. Il céderait à la force, il ne commettrait pas l'erreur de se laisser tuer dans une défense inutile de son palais. L'exil était commandé par les circonstances, il s'y plierait, mais il entendait, jusqu'au dernier moment, se montrer sans merci devant les envahisseurs de sa patrie.

Au déclin de son éphémère royauté, Nana-Sahib revint à sa première idée : celle d'atteindre les Anglais abhorrés dans la personne de leurs compagnes. Le hasard lui avait permis de soumettre à sa volonté des femmes appartenant aux classes les

plus élevées de l'aristocratie britannique, il se garderait bien de les faire mettre à mort, mais il les traiterait de telle façon que les malheureuses n'oseraient plus se montrer à leurs parents et à leurs amies les plus proches, menant une existence empoisonnée pour toujours d'atroces souvenirs.

« Je pense que vous ne vous méprenez pas sur mes ordres, expliquait le Nana au groupe de tortionnaires rangés autour de lui. Les femmes et les jeunes filles devront satisfaire tous vos désirs, y compris les plus dépravés.

— Même le vice où excellent nos frères de la Chine? demanda un homme.

— Même celui-là, répliqua le rajah, que les filles s'obstinent à considérer comme la plus honteuse souillure. Et j'ajoute que chacun de vous pourra se donner le luxe de changer de favorite à son gré. Toutes mes esclaves vont être mises à votre disposition, à la seule condition que vous sachiez en user.

— Nous sera-t-il permis de punir les récalcitrantes? interrogea un autre bourreau, avec une grimace sauvage.

— Tu as raison d'être impatient de le savoir, répondit Nana-Sahib. L'humiliation des captives

s'allie bien avec leur châtiment. Sois heureux. Les fouets de tes camarades laisseront aux femmes la marque ineffaçable de la domination hindoue, et, lorsqu'elles seront revenues dans leurs îles brumeuses, les étrangères resteront un témoignage vivant de la victoire de l'Inde opprimée.

— A bas les *Feringhis* ! mort aux démons pâles ! crièrent des voix.

— L'heure de la justice viendra toujours pour les vrais croyants, reprit le Nana. Tôt ou tard les justes triompheront et le sol béni de notre mère commune sera libéré de toutes entraves. En attendant, flagellez les infidèles. Fouettez les jeunes filles de vos bras vigoureux, que vos lanières déchirent ces peaux blanches dont elles s'enorgueillissent. Qu'elles implorent grâce en vain sous l'acuité du supplice, et que vos fouets vengeurs détruisent à jamais leurs beautés de femmes sous d'irrémédiables cicatrices. Ne leur procurez pas la douceur de la mort, c'est la seule chose qui doive vous arrêter. »

La domesticité s'empressait, achevant de parer de fleurs la longue galerie aux colonnes de marbres précieux et aux voûtes délicatement ciselées. C'était là que le seigneur de Bithour donnait na-

guère ces fêtes somptueuses où accourait l'élite de la société anglo-indienne ; c'était là où il allait, suivant son expression d'une tragique ironie, offrir un dernier bal aux Européennes vouées aux pires infamies. Pour accentuer en effet leur déshonneur, le rajah avait décidé de les livrer à ses bourreaux sous ses propres yeux et ceux de ses amis, sachant bien atteindre davantage encore la dignité et la pudeur des malheureuses femmes par l'exhibition publique des outrages commis sur elles. La flagellation des victimes aurait également lieu devant tous pour les mêmes motifs, les filles qui reçoivent le fouet souffrent des redoublements de tortures lorsqu'elles savent que leurs douleurs, leurs cris ne servent qu'à amuser leurs ennemis railleurs et avides de suivre les convulsions de leurs corps frémissants.

« J'ai divisé mes esclaves en deux groupes, expliquait Nana-Sahib à son ami Hurry-Sing. En premier lieu, nous assisterons aux châtiments des plus âgées d'entre elles, les bonnes mères de famille de qui je désire prendre congé. Je n'agis d'ailleurs ainsi que par pure politesse et nous ne nous en occuperons que pour ne pas les oublier.

— Que veux-tu faire? demanda le rajah de Futehgour.

— Tu peux comprendre, frère, que ces bonnes dames sont blasées sur les choses de l'amour et que leurs époux leur ont, je l'espère, donné à cet égard toute satisfaction. Aussi, sans imposer à mes serviteurs un respect trop rigoureux de leurs charmes déjà mûrs, ce n'est qu'une correction pénale un peu rude, que j'entends leur infliger.

— Et le second groupe des captives?

— Ce sera différent et nous distrairons nos regards des ébats des jeunes filles. Toutes sont entrées ici vierges et pures et n'ont jusqu'ici connu que moi, aussi leurs pudeurs sont-elles restées fraîches et irritables. Ce sont elles qui recevront l'hommage des plus brutales étreintes de mes bourreaux.

— Qui ne les ménageront pas.

— Certes. Tu connais comme moi les ardentes passions des fils de l'Inde et, ce soir, j'entends que ma galerie devienne le temple des sacrifices à la déesse Lakmé, reine de la volupté pour les brahmes. Je suis rassuré d'ailleurs sur le zèle de mes exécuteurs.

— Goûter à la chair blanche, en effet, c'est pour eux un rêve royal.

— Ajoute que ces hommes ont le redoutable pouvoir de donner le fouet aux jeunes filles à leur fantaisie. Tu n'ignores pas que si la femme fouettée épuise jusqu'à la lie le vase amer de l'abjection, ses souffrances et ses appels ne sont que délices pour celui qui la tient à la merci de l'instrument de supplice.

— Tu es implacable, fit Hurry-Sing.

— Nullement, répliqua le Nana, je ne suis qu'un patriote désireux de venger sa patrie opprimée. »

Sans qu'il s'en doutât, le nabab avait ressuscité une des scènes de splendeur, d'orgie et de cruauté dont les empereurs romains aimaient à entourer le martyre des premiers chrétiens. La salle était inondée de lumières, des lustres scintillants accrochaient leurs rayons aux facettes des verreries et, sous les dômes élevés, des parfums rares flottaient, comme s'il se fût agi de la plus mondaine des fêtes.

Les condamnées entrent lentement, encore ignorantes du sort qui les attend. La galerie est vide, et, au fond, sur une estrade princière, le

groupe des rajahs entoure Nana-Sahib. Les femmes cherchent du regard un appareil de supplice, croyant leur dernière heure venue et une lueur d'espérance passe dans leurs yeux ternis de larmes en ne voyant rien de menaçant. Elles sont seules, leurs gardiens se sont dissimulés dans les angles de la salle et les Anglaises restent hésitantes, pendant que les Hindous gardent un profond silence.

Une des captives reconnaît le rajah de Futehgour. Elle se rappelle que, peu de jours auparavant, elle a eu le triste honneur de partager sa couche et que l'homme l'a sauvagement violentée. Un flot de sang monte à son visage pâli par les chagrins et elle s'avance vers le groupe brillant sans pouvoir maitriser sa colère :

« Infâme bourreau, fait-elle, que la colère du Seigneur vous écrase !

— Une de tes épouses ? interroge négligemment Nana-Sahib.

— Oui, réplique Hurry-Sing. Une mauvaise chienne qui ne mérite guère la mansuétude dont j'ai usé à son égard.

— Ne sais-tu pas que les *Feringhis* ne comprennent que la force et que leurs femmes n'o-

L'Anglaise entrait.

béissent qu'au fouet? Tu vas voir, dans peu d'instants, ces dames aristocratiques implorer leur pardon en toute humilité. »

Le Nana fait un signe de la main et, avec des cris sauvages, des hommes à peine vêtus accourent de tous côtés. Les Anglaises ne peuvent retenir un appel suprême, comme si l'arme mortelle était déjà sur elles. Leur vie n'est pas menacée, mais une fois de plus, elles sont livrées aux affres de la fustigation.

Les bourreaux sont armés d'immensses lanières en cordes renforcées de nœuds épais, destinées à conduire les attelages des charrettes à bœufs. Ces fouets sont capables de mordre le cuir épais des buffles domestiqués, et, sur la peau féminine, leur action doit être atroce. Aussi les tortionnaires ne se donnent-ils même pas la peine de déshabiller les malheureuses victimes; en peu d'instants, les vêtements sont déchirés, mis en lambeaux par les rudes lanières et les femmes les arrachent d'elles-mêmes pour essayer de fuir et d'échapper aux cinglées dont les premières ont déjà fait naître de cruelles souffrances.

Nana-Sahib est très intéressé et ses yeux prennent la lueur féline dont ils s'illuminent aux

heures de passion. Les captives bondissent en tous sens, poursuivies par les bourreaux amusés. Les fouets claquent avec bruit, s'allongent comme de noirs serpents et vont s'enlacer autour d'une femme nue qui se roule sur le sol en hurlant. Les flagellées cherchent en vain une fuite impossible, toute issue est fermée et les tourmenteurs, nombreux et agiles, ont rapidement atteint les plus habiles des infortunées.

« Soignez particulièrement cette Anglaise, » commanda le rajah.

Il vient de reconnaître Mrs. Hinks qui a réussi à se dissimuler dans un angle où elle se fait toute petite, tremblant de peur à la vue de l'affreux spectacle.

Un homme saisit brusquement la captive par le poignet et la lance rudement au milieu de la galerie. Un de ses acoytes lève le bras et le redoutable fouet enveloppe les jambes de la femme; elle chancelle, lève les mains tragiquement et tombe avec une plainte de désespoir.

Docile à l'ordre du maître, une demi-douzaine d'exécuteurs s'approchent et se mettent tous ensemble à flageller la malheureuse. Les terribles lanières s'abattent sans trêve sur Mrs. Hinks,

s'enroulant autour d'elle en spires serrés, l'atteignant partout, déchirant la peau, lui arrachant des hurlements stridents qui couvrent les gémissements de ses compagnes de misère.

« Continuez, ordonne Nana-Sahib, cette femme a besoin de recevoir le fouet de façon à ce qu'elle y pense longtemps.

— Puis-je? sollicite brièvement un des bourreaux.

— Si tu le veux, autorise le rajah, mais sans lui épargner la correction. »

L'homme fait un signe d'assentiment, se couche sur le sol et saisit l'Anglaise de ses bras nerveux. La prisonnière se débat furieusement sous la prise brutale, mais son bourreau est indifférent à sa résistance et il parvient à la maintenir de telle sorte que son corps est quand même exposé aux meurtrissures des instruments de supplice.

Les rajahs rient bruyamment. Les fouets s'apposent sur les fesses de la femme dont l'Hindou enlace toujours les reins comme d'un cercle d'acier, la croupe féminine est balafrée de longues rayures, les nœuds des lanières déchirent l'épiderme délicat, provoquant d'atroces tortures.

« Tes serviteurs sont vraiment expérimentés,

complimente Hurry-Sing. Regarde; ils savent épargner leur camarade et au contraire fouetter la femme avec une redoutable maîtrise.

— C'est le symbole de la justice, réplique le Nana. A l'Anglaise ennemie, la douleur, à l'Hindou victorieux, la pure volupté. »

Les suppliciées laissent échapper des cris de plus en plus déchirants. Sans doute, la plupart d'entre elles, déjà âgées, ne tentent pas les convoitises des bourreaux qui savent que bientôt des proies plus jeunes vont leur être offertes, mais les victimes sont soumises à des tourments sans nom sous l'œil inflexible du seigneur de Bithour.

Les femmes sont littéralement écorchées vives par les cordes cinglantes. Leur peau est arrachée en longs rubans blanchâtres et des lambeaux de chairs saignantes volent parfois sous un coup plus rude. Les tortionnaires frappent partout, blessant hideusement le visage des infortunées, leur lacérant les paupières ou les lèvres ou déchiquetant leurs oreilles. Les seins des malheureuses sont tailladés de profondes blessures et le sang ruisselle en minces filaments sur leurs membres pantelants. La plupart gisent à terre sans force, sans pensée, de pauvres loques humaines que les

sauvages exécuteurs flagellent toujours, déchirant leurs corps de plaies qui ne s'effaceront jamais.

En artiste consommé, le Nana a ménagé un intermède entre les scènes tragiques. A peine a-t-on emmené les Anglaises inanimées, qu'une musique étrange, tams-tams et luths à l'unisson, se fait entendre et, sur un rythme lent, dix *nautchtys* apparaissent au fond de la salle. Les danseuses sont strictement enveloppées de gazes blanches et on ne distingue même pas leurs visages. Elles s'avancent, découvrant peu à peu leurs fronts bas, leurs yeux sombres, leurs lèvres fines, pour se prosterner un instant devant les rajahs. L'orchestre continue sa mélodie inharmonique pour tout autre que des Orientaux et les bayadères commencent à s'animer. Elles vont et viennent, en lignes aisées, toujours drapées dans leurs voiles, mais ceux-ci laissent déjà deviner les formes pures à peine cachées.

La danse s'accélère, les *nautchtys* rejetent maintenant leurs écharpes, les bras nus apparaissent, puis ce sont de jeunes poitrines aux seins déjà formés d'adolescentes. Les bandes de gazes flottent maintenant autour des corps graciles, et bientôt elles s'envolent, révélant, dans tout l'éclat de leurs

grâces, les belles filles qui ont l'honneur de charmer les loisirs de leurs maîtres. Les hanches ondulent en mouvements lascifs, les torses bruns se gonflent comme pâmés de volupté, les danseuses s'avancent toujours, la bouche prometteuse, le regard ardent et, sur un signe du nabab, elles s'élancent sur l'estrade, prodiguant aux Hindous les plus passionnées des caresses.

« Je préfère en vérité les bonnes filles de l'Inde ensoleillée aux pâles enfants de l'Europe lointaine, s'écrie Hurry-Sing.

— Je ne partage pas ton goût sur ce point, répliqua Nana-Sahib. Les lèvres des Anglaises sont de merveilleuses fleurs d'amour.

— Que dis-tu? Tes captives, dont j'ai pu apprécier les beautés, étaient de beaux corps de femmes peut-être, mais autant étreindre une statue de marbre. Ce ne sont pas les enlacements troublants de tes bayadères. Je te félicite de leurs grâces, elles font oublier les maux de cette terre.

— J'ai pour principe de bien choisir mes esclaves, déclare le châtelain de Bithour, et j'estime comme toi que nos favorites doivent être dignes de nos désirs. C'est encore un motif de plus d'exécrer les *Feringhis* hypocrites dont les

prédicants vêtus de noir vont prêcher une impossible morale. Que serait l'homme sans les délices amoureuses?

— Écoute, frère, répond Hurry-Sing, je me sens ce soir embrasé d'amour et je veux, une dernière fois, sacrifier à l'infinie volupté avant de reprendre les armes. Te plairait-il d'ajourner le supplice des jeunes Anglaises et nous permettre de profiter longuement de leurs appas féminins?

— Rien n'est plus aisé, répond le Nana.

— Lorsque ces filles seront devenues la proie de tes gardes et que leurs membres seront labourés de blessures, leur rôle d'amantes sera fini pour nous. Il m'agréerait au contraire de les posséder encore dans tout l'éclat de leur jeunesse intacte et de comparer leur science à celle de mes épouses.

— Ton désir est légitime et d'exécution facile. Permets-moi seulement de te donner un conseil. Tu te plains de la froideur des Anglaises?

— Assurément.

— La raison en est que tu n'as pas su les animer. Je puis transformer aisément ces belles impassibles en parfaits instruments de plaisir.

— Et comment?

— Ta demande m'afflige. Je croyais que tu aurais compris que le moyen s'imposait de lui-même.

— Par la barbe du Prophète! tu dois encore penser à tes procédés favoris de corrections féminines.

— Tu l'as dit.

— Mais en quoi le châtiment peut-il servir en l'occurrence? J'admets sans peine que tu fasses fouetter les femmes pour les faire souffrir ou même pour les soumettre à une peine humiliante. Par contre, je ne vois pas comment la fustigation peut développer leurs attraits.

— C'est une lourde erreur. Mon ami l'officier anglais m'a sur ce point détruit les idées fausses que je chérissais. Comme toi, je pensais que pour rendre aimables les jolies filles, il fallait les entourer de prévenances et de tendresses.

— Ces moyens m'ont toujours réussi.

— Parce que tu t'adresses aux enfants de ta race, à celles qui sont fières de tes baisers et qui saluent en toi le supérieur et le maître. Mais tu avoues toi-même que les Européennes ne t'ont répondu que par la répulsion et le mépris.

— Parce qu'elles se considèrent comme offensées de nos hommages.

— Sans doute, je ne me soucie pas d'ailleurs de leurs sentiments intimes. Ce que je demande aux captives de mon harem, c'est me donner l'illusion de l'amour, je ne tiens pas à leur imposer de m'aimer sincèrement, si leurs lèvres me versent l'ivresse.

— Tu estimes vraiment qu'en flagellant tes concubines,...

— J'en fais de délicieuses amantes? Parfaitement. Il n'est même pas besoin d'être cruel pour obtenir des transports de passion. Une jeune fille qui reçoit les verges devient bientôt prompte à deviner vos moindres désirs et dépasse souvent les plus expertes des courtisanes. Écoute encore, prends ce soir la plus lascive de mes danseuses et laisse-moi fustiger devant toi une de mes Anglaises, tu seras surpris des élans de la femme blanche. »

Nana-Sahib ne regrettait nullement d'ajourner de quelques jours la réalisation des supplices qu'il entendait faire subir à ses prisonnières. Il préférait au contraire attendre que l'annonce du traitement supporté par les plus âgées des captives

achevât de jeter l'effroi dans l'âme des jeunes filles et en fît des victimes et il eût écouté avec satisfaction les plaintes douloureuses de Mrs. Hinks enfin réintégrée dans son cachot au milieu de ses filles affolées.

L'infortunée veuve était couverte de plaies. Les bourreaux s'étaient acharnés sur elle avec une cruauté inouïe. Les fouets avaient littéralement labouré le derrière de la femme, et, avec une habileté surprenante, les tortionnaires avaient réussi à introduire les lanières entre les fesses de la malheureuse, l'atteignant ainsi au plus profond d'elle-même. La pauvre mère souffrait atrocement de ces cinglées cachées, mais, par un sentiment de pudeur touchant, elle n'osait les avouer à ses filles, pour ne pas leur donner le spectacle de son corps meurtri! Elle étouffait donc ses lamentations, lorsque l'intendant du rajah entra dans la geôle :

« Tes enfants te soignent, fit-il brutalement, j'espère bien que le maître te fera punir de nouveau.

— Non, s'écria Florence Hinks, c'est assez d'horreurs, il y a des limites même à la barbarie.

— Pas pour les Anglaises, répliqua Nazam-Ali.

Si je commandais ici, je ne vous ménagerais pas. »

Il tenait à la main un jonc flexible et s'approchant de la veuve étendue sur le sol.

« Découvre ton derrière, ordonna-t-il.

— Pas devant mes filles, ô ciel, supplia la victime.

— Pourquoi? répliqua l'homme. Des femmes peuvent bien voir la croupe d'une autre femme. Tout à l'heure je ferai à la plus jeune de tes enfants une communication qui lui sera autrement désagréable. Dépêche-toi de retrousser ton pagne. »

Le ton menaçant de l'Hindou effraya la mère, et, pour ne pas exciter sa colère, elle se résigna à obéir, mettant à nu son postérieur tout couvert de sillons ensanglantés.

« Ta chair est saine, ricana l'intendant, les plaies sont déjà refermées. »

Il asséna un rude coup de sa badine sur les globes meurtris, fendant immédiatement la peau endolorie et amenant un gémissement prolongé de la suppliciée.

« Ton corps est bien fait, ajouta-t-il, et tes hanches larges me plaisent. Tout à l'heure tu me suivras. »

L'Anglaise ne protesta plus, résignée à l'inévitable, trop affaiblie par la flagellation pour essayer une vaine résistance.

« Mon seigneur, reprit Nizam-Ali, m'a chargé de prévenir ta fille Irène d'avoir à comparaître devant lui. Son choix est flatteur pour ton enfant, j'ose le dire, car il s'agit d'une joute d'amour.

— Quelque nouvelle infamie, s'écria la mère. O Christ, qui nous délivrera de cet abîme de maux?

— Tu devrais être frappée de nouveau pour oser ainsi méconnaître les intentions de ton maître, repartit l'intendant. Passons. Ta fille doit concourir avec la plus belle des danseuses du palais à qui remportera la palme aux jeux sacrés de la volupté.

— Je ne veux pas, je ne sais pas, s'écria naïvement Irène. Oh! je ne suis encore qu'une enfant.

— Ton instinct de femme te suffira sans doute, fit l'Hindou. Tu n'auras qu'à le laisser agir. Ne cherche pas à t'embarrasser d'une fausse pudeur.

— Assez! n'insultez pas à notre misère, murmura Mrs. Hinks.

— C'est un bon conseil que je lui donne, déclara l'homme. Tu dois penser que le rajah tout-puissant n'entend pas que sa confiance soit trahie.

Si la jeune fille joue à l'ignorante, elle s'expose à recevoir des leçons cuisantes pour lui rappeler ses devoirs. »

Le sérail du château de Bithour se composait d'une série de chambrettes en bordure du fleuve, dominant les grandes hauteurs. Une large baie en bois ajouré laissait le regard embrasser les campagnes lointaines, et le Nana aimait à s'adonner à ses orgies voluptueuses en contemplant à l'horizon la contrée qu'il estimait être son domaine.

Aucune lampe n'éclairait la chambre où Hurry-Sing et son ami se tenaient, attendant les compagnes qu'ils s'étaient choisies. La nuit était claire et les lueurs stellaires, réfléchies par les eaux sacrées, donnaient une très suffisante clarté pour permettre de distinguer les larges couches où reposaient les rajahs.

« Les éclaireurs ennemis sont là, fit Nana-Sahib en désignant le reflet d'un incendie lointain.

— Bandits! répliqua son interlocuteur, ils ne voient dans notre patrie qu'une terre à exploiter!

— Et mes maîtres anglais avaient l'audace de me dire que leurs îles étaient la terre de la liberté, La liberté pour eux, peut-être, mais le mépris et l'oppression pour les peuples vaincus.

— Le jour du bonheur luira pour nous bientôt.

— Non, l'Inde n'est pas encore unie contre l'oppresseur. Il lui faut souffrir, être foulée aux pieds, dévastée par la famine et la peste pour comprendre qu'il lui suffit de vouloir pour être heureuse.

— Nos descendants nous vengeront.

— Oui, par Dieu l'Unique! Les *Feringhis* se perdent eux-mêmes par leurs brutalités et leurs rapines. »

L'arrivée des femmes interrompit la conversation. Désormais ce ne fut plus deux chefs discutant l'avenir de leur pays, mais des Orientaux assoiffés de jouissances charnelles et voulant oublier dans le plaisir tous les soucis de l'heure présente.

La bayadère choisie pour symboliser la puissance voluptueuse des filles de l'Inde, s'avançait sans voiles, heureuse de sa nudité, satisfaite de ses formes pleines et pures. Elle pouvait avoir quinze à seize ans à peine, le plein épanouissement des femmes hindoues; sa peau fine, sa gorge ample, ses membres aux attaches délicates, tout respirait en elle la fraîcheur et la santé.

« Any est vraiment belle ce soir, » complimenta Hurry-Sing.

La danseuse eut un éclair d'orgueil et ses seins se gonflèrent.

L'Anglaise entrait, conduite par deux servantes qui la poussaient en avant. Irène avait à peu près le même âge que la bayadère, mais son attitude effarouchée, ses vêtements européens en lambeaux, sa résistance instinctive, tout cela la rendait humble et misérable en face de l'insolente beauté de l'Indoue.

« Voilà bien la morale perverse des prédicants de l'Europe, remarqua le Nana. Ils arrivent à faire considérer comme une honte le rôle normal de la femme.

— Vas-tu faire à ta captive une leçon sur ses devoirs? fit le rajah de Futehgour. L'heure ne me semble pas propice.

— Nullement, répliqua son ami. Elle ne me comprendrait pas. Avec les femmes blanches, je n'use que d'un seul raisonnement : le fouet. Avez-vous préparé les objets nécessaires, demanda-t-il aux servantes?

— Le maître est toujours obéi, » dit une des femmes.

Écartant les plis de son pagne, elle montra une forte verge aux brindilles luisantes d'humidité.

« Encore une invention des Anglais, expliqua Nana-Sahib. J'ai fait confectionner cet ustensile par un cipaye qui a longtemps servi chez un officier fort adonné à ces exercices. Toute la famille devait à l'occasion être passée par les verges : les enfants, et au besoin leur mère.

— Est-ce que tu as reçu la fessée? demanda Hury-Sing à l'Anglaise.

— Non, fit Irène, jamais je n'ai été battue, jamais; sauf ici, l'autre jour. »

Elle se mit à pleurer en pensant à la scène sauvage où le Nana s'était jeté sur elle et ses sœurs.

« Remarque bien, reprit le nabab de Bithour, que je ne me suis pas occupé de cette jeune fille depuis le moment où je l'ai délivrée du fardeau de sa virginité. Nul n'a donc fait son éducation et tu vas voir pourtant que les caresses des verges feront d'elle une exquise amoureuse.

— Les filles ont toujours de l'esprit quand on leur fouette le derrière, appuya une des servantes.

— Voilà une opinion sensée, prononça en riant le Nana.

— Est-ce qu'elle ne va pas se laisser voir, l'Anglaise? demanda la bayadère.

— Any a raison, dit Hurry-Sing. Qu'on lui tire ces robes ridicules. »

Les femmes s'empressèrent, enlevant rapidement les vêtements d'Irène. Celle-ci recourut aussitôt au geste instinctif et charmant : couvrant ses seins de son bras droit et cachant de la main gauche les grâces naissantes de son corps juvénile.

« Les Européennes croient sauver ainsi leurs pudeurs, » observa Nana-Sahib.

Au fond leur geste est indicatif et provocant. Ma danseuse, les mains libres, est bien plus chaste que cette blanche ridicule.

« Je vais commencer par savourer le miel de ses lèvres, énonça Hurry-Sing.

— Comme il te plaira, fit le seigneur de Bithour. Irène, obéis.

— Non, s'écria la jeune fille. Non, pas de mon plein gré.

— Est-elle sotte! dit Any stupéfaite.

— Ces dames n'aiment pas se donner sans quelques préliminaires obligatoires, railla le Nana. Celle-ci désire une correction pour sauvegarder sa

conscience. Je ne lui refuserai pas cette satisfaction. »

Les servantes maîtrisaient la captive sans peine et l'une d'elles la plaçait dans la position classique, courbée sous son bras, la croupe saillante. Hurry-Sing eut un clignotement dans le regard :

« Je comprends, déclara-t-il, pourquoi les jeunes filles éprouvent tant de peine à découvrir leur derrière, elles se rendent compte de la puissance de leurs charmes postérieurs. »

Any s'approcha du rajah et se glissa près de lui, les yeux déjà luisants de lueurs ensorceleuses. Un lourd silence plana un instant dans la chambre, vaguement éclairée par les lumières du ciel.

Un cri perçant fit tressaillir la bayadère. Les verges flexibles se plaquaient sur la croupe d'Irène, la secouant toute entière sous le choc brutal. La plainte de la flagellée se prolongea, et, d'un geste sauvage, la danseuse resserra son étreinte.

La femme frappait une seconde fois, les souples baguettes s'incurvaient sur les fesses de la jeune fille, amenant un gémissement plus accentué encore et laissant une large plaque écarlate visible dans la pénombre sur l'ivoire mat de l'épiderme.

« Pitié, cria Irène, faites-moi grâce. Oh ! je ne puis pas le supporter ! »

Comme au jour du premier outrage, la jeune fille s'affolait immédiatement sous les cinglées et ses nerfs exacerbés ne lui laissaient plus aucune volonté. Elle sanglotait à perdre haleine.

Les servantes échangèrent un regard et, brusquement, elles approchèrent la malheureuse de Nana-Sahib, qui suivait indolemment la correction. Le rajah se mit à rire.

« Vous avez raison, fit-il, il ne faut jamais refuser les baisers d'une charmante esclave qui s'offre si aimablement. »

Irène hésitait, sa pudeur se révoltant devant l'homme qu'elle redoutait. Une des femmes lui lança un violent coup des verges vers les cuisses : « Assez, supplia l'Anglaise. Ne me battez plus, c'est trop horrible. »

Elle se jeta les bras en avant sur la poitrine de l'Hindou, cherchant ses lèvres pour y apposer sa bouche sèche et essayer de se concilier les bonnes grâces de son tourmenteur.

« Nous pouvons continuer à fesser la fille, maître, remarqua une servante.

— Par les houris du Prophète ! s'exclama le

nabab, cet enfant est comme sa mère, elle ne sait pas se garantir des punitions, même lorsqu'il lui serait si aisé de les éviter. »

La verge siffla et retomba sur le derrière d'Irène, meurtrissant cruellement la croupe étalée. La malheureuse voulut se relever, mais le rajah la maintenait dans une étreinte de fer.

« Voilà les comédies qui recommencent, fit-il ; donnez-lui le fouet jusqu'à ce que j'ordonne de cesser.

— Bien, maître, » répondirent les servantes.

Irène se débattait avec des plaintes lamentables, se tordant vainement dans les bras du Nana. Les baguettes mordantes marbraient ses pauvres fesses de cuisantes rayures, et, à chaque cinglée, elle avait une brusque contraction des reins, au grand amusement de son bourreau.

« Laissez-moi, criait-elle. Oh ! il n'est pas permis de frapper ainsi une victime innocente !

— Au contraire, répliqua l'Hindou. Tu deviens une amoureuse exquise. »

La femme continuait à fouetter la jeune fille, se penchant sur elle pour mieux suivre l'effet de la flagellation. Habituée aux amours du maître, la servante savait en attiser la violence sauvage. Les

verges s'appliquaient brutalement sur la croupe juvénile, l'aplatissant sous le choc, ébranlant tout le corps de la fustigée.

Irène tombait à genoux, pleurant lamentablement de confusion et de douleur, pendant que la bayadère, gaie et moqueuse, s'amusait à lui chatouiller les cheveux comme à une compagne de jeu.

« L'Anglaise ne paraît pas disposée à s'amuser, fit Hurry-Sing.

— N'oublie pas qu'elle est à ta disposition, répondit Nana-Sahib. Je te recommande d'imiter mon exemple.

— Il me sera difficile d'oublier ta danseuse.

— Qu'en sais-tu? Sans qu'elle s'en doute, la jeune fille est devenue une merveilleuse prêtresse de la déesse des plaisirs. L'ingéniosité de mes femmes a accompli cette transformation.

— Est-ce que la fille blanche ne va pas encore être fouettée? demanda la bayadère. J'aimerais bien lui voir recevoir la fessée.

— Any te donne une bonne idée, reprit le Nana. Holà! Irène, mon ami est séduit par ta beauté. Tu l'as déjà repoussé tout à l'heure, j'espère que tes caprices ont passé.

— Obéis vite, sotte bête ! » fit une servante.

Elle appliqua un sonore soufflet sur la joue de l'Anglaise, la faisant chanceler. La victime se releva, étourdie, la tête perdue.

« Que faut-il faire? » balbutia-t-elle.

La femme indiqua cyniquement Hurry-Sing, dont les dents brillaient sous ses lèvres retroussées en un sourire brutal. L'Anglaise eut un mouvement de recul instinctif.

« Assez de plaisanteries ! » prononça sèchement Nana-Sahib.

Les deux servantes saisissaient la jeune fille et la livraient aux embrassements du rajah de Futchgour. La malheureuse essayait de résister mais ses forces débiles étaient impuissantes contre les poignets vigoureux des Hindoues. Puis ce fut de nouveau le jeu cruel des verges rayant la croupe juvénile, amenant les plus inattendus bondissements de la flagellée.

« Je rends hommage à la vérité, déclara Hurry-Sing, une fille fouettée vous fait apprécier tout le bonheur de vivre.

— Ingrat! » répliqua la bayadère en riant.

L'EMPREINTE DU TIGRE

CHAPITRE IX

L'EMPREINTE DU TIGRE

« As-tu entendu, Mary?

— Oui, c'est le canon anglais. Je reconnais sa voix puissante, Béatrice.

— Les sauveurs sont proches.

— Hélas! que de fois n'avons-nous pas été bercées de cette folle espérance! Toujours nous avons été déçues.

— Nous ne le serons pas aujourd'hui. Écoute, la bataille est engagée.

— Que le Dieu tout-puissant donne la victoire aux armées de la Reine. Pour nous, je te l'avoue, Béatrice, je crains que le secours espéré n'accentue encore nos maux.

— Pourquoi parler ainsi?

— Parce que je sais bien que le sauvage Nana ne nous laissera pas échapper de ses griffes cruelles. J'en suis venue à envier le sort de celles qui sont mortes. Celles-là n'ont plus rien à craindre.

— Que peut-il nous arriver de pis que ce que nous avons subi? Nous avons été jetées en pâture à tous les Hindous qui ont voulu s'amuser de nous, et nos pauvres corps ont été déchirés par d'incessantes flagellations. Mes épaules, mon dos, sont marqués de cicatrices profondes qui ne s'effaceront jamais, Mary.

— Je suis aussi atteinte que toi, Béatrice. Mais il est une chose plus redoutable encore et qui malheureusement n'est pas une chimère pour certaines de nos compagnes.

— Que veux-tu dire?

— Si nous devenions mères, Béatrice, si nos flancs portaient l'enfant que nous n'avons pas désiré et qui serait né des amours brutaux de nos vainqueurs forcenés!

— Oh! arrête-toi, Mary. Non, ce n'est pas possible!

— Hélas! pauvres femmes que nous sommes, nous devons subir la loi de l'homme dans ses plus

terribles conséquences. Nos sentiments, notre volonté, ne comptent pour rien devant la violence stupide et la nature ne s'inquiète pas de notre consentement.

— Ces atroces pensées sont effrayantes, Mary.

— Ce n'est pas un rêve, Béatrice. Ce matin même Mrs Hinks me confiait avec des sanglots déchirants, que sa plus jeune fille avait dû se rendre à l'évidence. Sa maternité n'est que trop certaine et la malheureuse enfant en est venue à souhaiter une mort prompte. D'autres sont dans la même situation terrible, contre laquelle il n'est nul remède. Comprends-tu maintenant pourquoi le Nana nous laisse vivantes?

— Ah! ne me parle plus de ces choses, Mary. Que deviendrions-nous s'il nous fallait vivre désormais au milieu des nôtres avec le fruit de notre déshonneur? Nous ne pouvons cependant pas massacrer le petit être innocent qui n'a pas demandé à venir, et cependant...

— Oui, Béatrice. C'est pour cela que j'ai peur, peur du secours, peur de revoir nos amis de jadis. »

Nana-Sahib ne se faisait pas d'illusions sur les destinées de l'insurrection des cipayes. Une fois

de plus dans son histoire, l'Inde divisée contre elle-même allait retomber sous le joug du conquérant étranger. Les appels des Musulmans n'avaient pas été écoutés des Hindous et les colonnes anglaises voyaient leurs rangs se grossir d'une foule d'auxiliaires, lancés à la chasse de leurs compatriotes comme une meute implacable.

Les soldats britanniques étaient entrés à Delhi et on pouvait déclarer que les révoltés étaient désormais voués à une défaite irrémédiable. Sans doute, les Européens étaient loin de tenir le pays et, en maintes occasions, ils avaient dû reculer. Précisément le Nana venait de livrer un rude combat et avait réussi à dégager les abords de son château de Bithour, mais le répit était court et, dans le lointain, le canon anglais tonnait de nouveau, de plus en plus insistant.

Le rajah était entouré d'une foule bigarrée. Des officiers de cipayes recueillaient ses ordres pour une nouvelle bataille, des amis s'offraient pour une lutte sans merci, des traîtres cherchaient à surprendre ses secrets. Très calme, le nabab répondait à tous, donnant pour instruction de ne pas s'acharner en d'inutiles combats et de se réserver pour une lutte nouvelle et encore plus implacable.

« Ne donnons pas aux démons de l'Europe, expliquait-il, le divin plaisir de contempler nos cadavres. Les fils aimés de l'Inde doivent vivre, vivre pour combattre, vivre aussi pour élever leurs enfants dans la haine sacrée de l'envahisseur. Nous sommes trois cent millions. A l'heure où nous le voudrons tous, nous serons libres!

— Que comptes-tu faire? demanda Baber-Dutt.

— Abandonner aux *Feringhis* mon palais désert, répliqua son frère. Désert? Non, je me trompe, j'y laisserai les Anglaises qui ont si bien fait l'ornement de mon sérail.

— Tu pourrais les emmener avec toi? proposa Baber-Dutt.

— A quoi bon m'embarrasser de ces prisonnières? Leur rôle est épuisé et elles n'offrent plus d'attraits pour moi. La plupart sont défigurées et meurtries par les coups de mes exécuteurs. D'autres sont déjà en proie aux émotions de leur maternité prochaine. Leurs rejetons attesteront qu'un jour nous avons été les maîtres de ces orgueilleuses.

— N'as-tu pas projeté d'ailleurs de soumettre les captives aux plus humiliants traitements avant de les relâcher?

— Je ne l'oublie pas. Presque toutes ont été aussi sévèrement flagellées que leurs corps pouvaient le supporter et je réserve pour mes fidèles le châtiment spécial de deux des plus jolies esclaves.

— Lesquelles donc?

— Florence et May Hinks, les deux vierges que j'ai épousées naguère. Un de mes affidés m'a fourni de nouveaux détails sur elles. La Cour d'Angleterre s'intéresse à leur sort et on m'a offert la plus riche rançon si je voulais les délivrer.

— Tu n'as pas accepté?

— Il n'est pas d'or qui remplace la vengeance. Je veux au contraire m'occuper spécialement des jeunes filles. Leur plus jeune sœur pourra bientôt bercer son nourrisson, mon fils, je l'espère, à moins que ce ne soit celui de mon ami Hurry-Sing. Quant à la mère, son visage est couturé de coups de lanières, elle a eu un œil arraché par un bourreau trop énergique et je doute qu'elle fasse jamais l'ornement des bals de Londres.

— Ses filles sont vraiment jolies.

— Il paraît que leurs charmes avaient enflammé d'amour nombre de jeunes officiers, et depuis que l'on sait que je les tiens en mon pouvoir, chaque

Anglais brûle de venir à leur secours. J'aurai grand soin de les remettre à leurs adorateurs, mais après leur avoir laissé de tels souvenirs que leurs époux ne pourront plus rien leur apprendre.

— Tu es toujours railleur, frère.

— Les vierges n'ont jusqu'ici connu que moi, je veux étendre la sphère de leur savoir. Demain, les captives seront remises à quelques-uns de mes exécuteurs choisis parmi les plus habiles. Elles pourront ensuite passer aux bras de leurs compatriotes.

— Je ne doute pas qu'elles ne deviennent savantes.

— Chacune des jeunes filles devra se plier aux ordres de mes hommes, quels qu'ils soient, et tu peux penser que je ne leur ai pas recommandé un respect exagéré.

— Avec la correction d'usage?

— Cela va sans dire. Tu connais mes principes. Les Anglaises ne doivent connaître les plaisirs de l'amour qu'après avoir reçu le fouet et mes serviteurs sont trop heureux d'appliquer cette règle. Les *Feringhis* s'adonnent souvent à la flagellation féminine; mes esclaves pourront leur certifier que les Hindous savent aussi fouetter les jeunes filles.»

Les deux sœurs étaient agenouillées devant Nana-Sahib, implorant, non pas leur grâce qu'elles savaient impossible, mais la bien minime faveur que le rajah consentît à assister à leur supplice. Les pauvres filles s'effaraient à la seule pensée d'être livrées sans contrôle aux sauvages caprices des bourreaux vigoureux qui attendaient leur proie, et elles espéraient que la présence du nabab empêcherait au moins les plus épouvantables excès.

« Restez avec nous, supplia May. Ne nous laissez pas seules aux mains de ces hommes cruels.

— Oui, demanda Florence, nous avons confiance en vous, mais c'est trop horrible d'être soumises à ces bandits.

— Tu nous payeras tes injures tout à l'heure, murmura Ponou, mauvaise coquine!

— Bien sûr, appuya son ami Mohammed, les jeunes filles ne tarderont pas à nous demander pardon de leurs insolences. »

Le Nana demeurait impassible en apparence, heureux de l'effroi des captives et savourant d'avance les angoisses qui allaient les étreindre.

« Notre amie Béatrice nous a dit que nous subirions de nouveaux outrages, si infâmes qu'elle ne

pouvait pas les répéter, reprenait Florence. Oh! maître, dites que ce n'est pas vrai.

— Rien n'est plus exact, au contraire, prononça le rajah. Mes serviteurs ont toute liberté d'user de vous à leur gré et leurs manières ne sont pas toujours des plus douces. Je vous engage à vous montrer gentilles, si vous ne voulez pas être trop durement fouettées.

— Mon Dieu, mon Dieu, sanglota May, pourquoi nous infliger la plus affreuse des tortures?

— Tout justement parce que vous les redoutez, répondit le Nana. Je sais fort bien que les filles craignent par-dessus tout de sentir des hommes leur donner le fouet. Je veux au contraire vous en faire savourer les jouissances. »

Le rajah sort tranquillement de la pièce, sans plus prêter attention aux appels des Anglaises. A peine a-t-il disparu que Mohammed s'avance vers les prisonnières.

« Holà! debout, les belles, fait-il brutalement, vous avez autre chose à faire que de réciter vos prières.

— Vous êtes donc pire que des tigres? s'écrie May; vous n'avez ni mères, ni sœurs, dont vous respectiez la faiblesse?

— Tu as l'audace de te comparer aux nobles femmes de l'Inde, mauvaise infidèle? riposte l'Hindou. Sais-tu ce que vous êtes pour nous?

— Hélas! de pauvres malheureuses.

— Des bêtes à plaisir, uniquement chargées de nous amuser, des chiennes mécréantes qu'on fouaille quand elles ne sont pas dociles.

— Oui, s'écrie un des bourreaux, les Européennes se vantent toujours d'être supérieures à nous; que celles-ci tâchent de se montrer meilleures amantes que nos épouses. Sinon, je propose de donner le fouet à ces filles jusqu'à ce qu'elles deviennent savantes en l'art des soixante-quatre voluptés.

— Mais nous sommes honnêtes! proteste Florence; c'est une honte d'exiger de nous pareilles infamies!

— Honnêtes ou non, riposte l'homme, toutes les femmes savent d'instinct comment plaire à leurs amoureux. Si vous faites les innocentes, c'est par pure méchanceté et vous serez justement punies.

— Voilà qui est bien parlé, Leijah-Pût, fait Ponou. Les dames blanches sont toujours à dis-

— Ne me frappez pas ! cria-t-elle.

cuter, on voit bien qu'elles ne sont jamais châtiées.

— Nous perdons notre temps, observe un autre tortionnaire.

— Aja-Pal a raison, réplique encore Ponou. Par quoi commençons-nous?

— Par faire mettre les jeunes filles toutes nues. Elles devraient d'elles-mêmes avoir tiré déjà leurs vêtements. Est-ce qu'une épouse reste voilée devant son maître?

— Vous avez entendu, les jeunesses? » commande Ponou.

Les deux sœurs restent immobiles, enveloppées dans les pagnes hindous dont elles sont vêtues, et elles serrent plus étroitement autour d'elles les étoffes flottantes comme si le mince rempart leur était de quelque utilité!

« Il faut les déshabiller de force, ces entêtées coquines! murmure Ponou.

— Jamais! réplique Mohammed, je vais les faire obéir. Passe-moi ce grand fouet, celui qui est dans l'angle. »

L'homme s'arme de l'instrument de supplice, mais il n'a pas besoin de lever le bras. A la seule vue de la forte lanière qui traîne sur le sol, May prend peur aussitôt.

« Ne me frappez pas, crie-t-elle, cela fait trop mal. Attendez.

— Malheureuse, murmure sa sœur, ne cède pas à ces bandits. Aâh!... »

Le fouet vient de s'abattre sur les épaules de Florence, la faisant chanceler et, malgré la protection du vêtement, la brûlant atrocement.

« Pour t'apprendre à ne pas parler inutilement, ricane Mohammed. Maintenant enlève ton pagne. »

May est déjà à demi-nue. Son buste jeune émerge de l'étoffe dont elle s'enveloppe encore pudiquement. Les yeux des bourreaux s'allument comme ceux des fauves flairant une proie fraîche.

« Cela va-t-il finir? demande Mohammed. Je plains les maris européens d'avoir affaire à de telles comédiennes. Je voudrais bien savoir pourquoi vous avez tant de mal à nous accorder vos faveurs. Est-ce que vous n'aviez pas l'intention de vous marier?

— Oh! s'écrie Florence suffoquée d'indignation.

— Ce qui veut dire que vous nous méprisez. Véritablement, ce sera avec plaisir que je vous verrai recevoir la bonne fouaillée que mérite votre insolence.

— Ne me battez pas, répète May. Oh! les monstres, de frapper ainsi de faibles femmes!

— Quelles impertinentes femelles! déclara Leijah-Put. Quand nous corrigeons nos épouses, elles nous remercient de l'honneur que nous leur faisons.

— Aussi les ménageons-nous quelque peu, réplique son camarade Aja-Pal. Nous n'avons qu'à fouetter ces jeunes filles sans les épargner.

— D'autant plus qu'elles me paraissent avoir des croupes amples, bien faites pour offrir une bonne surface de manœuvre à nos lanières, » ajoute Leijah-Put.

Les deux sœurs ont laissé tomber leurs vêtements, n'osant plus résister aux menaces brutales qu'elles comprennent à demi-mot. Puis, ne pouvant supporter la confusion de leur nudité, elles se sont jetées dans les bras l'une de l'autre, s'enlaçant désespérement, cherchant mutuellement à donner quelque abri à leurs pudeurs.

« Tout bien considéré, fait Mohammed en contemplant ce tableau touchant, je préfère une épouse chaste à une courtisane impudique.

— Explique-toi, réplique son ami Ponou.

— Une femme lascive vous ensorcèle, vous

trouble de ses talents voluptueux et on finit par être son esclave et la remercier de ses faveurs. Avec ces filles timides, au contraire, je reste le maître et j'ai la satisfaction de leur imposer tout ce qu'il me plaît.

— A condition qu'elles le fassent.

— N'ai-je pas mon fouet pour briser toute résistance? Je commence. May, ajoute l'Hindou, viens ici. »

L'Anglaise se détache des bras de sa sœur, terrorisée par la voix sèche de l'homme, mais elle n'ose avancer.

« Tu as une poitrine bien développée pour ton âge, remarque ironiquement Mohammed, je vais en profiter. »

Sur un signe, deux exécuteurs pèsent sur les épaules de May et la forcent à rester debout et immobile.

« On fouette très bien les jeunes filles sur leurs seins, » annonce le bourreau.

La lanière arrive horizontalement, meurtrissant simultanément les deux globes jumeaux, la souffrance est telle que la victime échappe à l'étreinte de ses tourmenteurs et se laisse tomber sur le sol.

« Je vais la tenir entre mes genoux, » propose un des tortionnaires.

Il s'assied, maintenant le buste de la captive entre ses jambes puissantes et offrant aux coups sa poitrine secouée de gros sanglots.

« Pitié! épargnez-moi, » supplie l'infortunée!

Le fouet atteint cruellement les seins de la jeune fille, les couvrant de raies cramoisies et les faisant se gonfler douloureusement, à mesure que le supplice se prolonge.

Le bourreau s'avance vers sa victime toujours maintenue agenouillée, il rit largement d'un rire épais et cynique:

« Prête-moi la douceur de tes lèvres, fait-il.

— Oh! jamais, s'écrie May en détournant la tête, plutôt la mort!

— Tu veux dire plutôt le fouet, raille Mohammed. Tu vas être obéie. »

L'homme reprend l'instrument de supplice, et, de nouveau, la longue lanière siffle et va s'apposer sur les seins frémissants de la jeune fille. La souffrance est encore plus poignante que précédemment et l'Anglaise ne peut retenir des cris perçants.

« Tant pis pour toi! dit férocement le tortion-

naire, il ne fallait pas faire tes grimaces pudibondes. »

La mèche du fouet s'enroule autour du mamelon gauche, arrachant à May un hurlement déchirant.

— Cela pince un peu, ricane l'exécuteur. A l'autre.

— Pardon, implore la flagellée. Cessez! Aâh!... aâh!... »

La corde fine s'allonge sur la pointe turgide, la meurtrissant dans une étreinte atrocement cuisante.

Florence ne peut supporter la vue de l'horrible supplice. Elle se jette devant sa sœur, dans un élan spontané.

« Arrêtez, dit-elle en joignant les mains, je ferai tout, tout ce qu'on voudra, pour arrêter cette torture.

— Tu es bien aimable, réplique Mohammed, mais j'ai pour principe de ne m'occuper que des filles fouettées au préalable. Je penserai à toi tout à l'heure, sois sans inquiétude. »

Florence se penche sur sa sœur haletante, essuyant maternellement son visage inondé de larmes.

« Pauvre chérie! murmura-t-elle, je crois qu'il

faut que tu cèdes. Tu ne peux pas continuer à souffrir ainsi.

— Oh! oui, je souffre plus que tu ne peux l'imaginer. Ce fouet déchire ma poitrine comme un fer rouge.

— Dis à ta sœur, prononce Mohammed, que si elle ne se soumet pas de suite, je la flagelle jusqu'à lui arracher les seins.

— Non, s'écrie May terrorisée, non! Christ, aidez-moi! »

L'homme triomphe, et, sans abandonner l'instrument de flagellation, il s'approche de sa victime qui cherche à se soumettre à l'odieuse abjection exigée d'elle. Mais ses efforts sont vains, elle sanglote trop fort, tout son corps tremble sans qu'elle puisse s'en empêcher et le tortionnaire ne trouve que dépit dans le plaisir infâme qu'il se promettait.

« Tu fais la récalcitrante? déclare-t-il avec colère. Je vais te lier sur le banc de supplice et c'est désormais sur ton derrière que tu vas être fouettée. Je n'aurai plus besoin d'attendre tes bonnes grâces.

— Parfaitement, appuie Ponou, je suis d'avis que toutes les femmes esclaves doivent recevoir le fouet sur leurs fesses.

— Mais nous ne sommes pas des esclaves ! proteste Florence.

— Non, vous êtes encore plus bas, riposte l'Hindou. On peut avoir quelque commisération pour une servante dévouée, mais vous autres, vous n'êtes bonnes qu'à deux choses : nous amuser et être fouettées.

— Mon Dieu, pourquoi nous avez-vous abandonnées ? » murmure l'Anglaise.

Les bourreaux s'occupent activement de fixer les infortunés de la manière indiquée par Mohammed. C'est d'ailleurs la posture usuelle, toujours la même, depuis que les hommes ont commencé à s'adonner à la flagellation féminine. La victime est couchée sur un banc élevé, les bras liés aux montants, les jambes à demi ployées et largement écartées, de façon à assurer l'étalement complet des formes callipyges. La femme peut être ainsi fouettée sur toute la surface de ses reins et de sa croupe et sa position, suprêmement impudique, assure aux exécuteurs toute facilité d'assouvir leurs désirs à leur gré.

Les jeunes filles comprennent d'instinct toute la honte de leur maintien forcé et, avant même que le supplice ait commencé, elles contractent leurs

muscles dans l'effort, naturel et inutile, de sauvegarder leurs dernières pudeurs.

« Vous perdez votre temps, mes charmantes, observe Ponou. Les courroies sont solides et vous ne nous déroberez pas la vue de vos beautés. » Leijah-Put va se jeter sur Florence. Mohammed l'arrête d'un geste.

« Pas encore, ordonne-t-il, la correction d'abord.

— Mais, balbutie l'homme irrité de la défense...

— Le fouet en premier lieu, déclare le Musulman.

— Très juste, remarque Ajà-Pal, d'autant plus qu'une fille fouettée sur ses fesses devient digne des dieux eux-mêmes. »

Les Hindous s'amusent à contempler les formes féminines offertes à leurs appétits. Ils en savourent d'avance la fraîcheur et la grâce, caressant les malheureuses Anglaises en des gestes lents qui leur semblent des agonies d'humiliations indicibles.

« Les *Feringhies* ont des hanches larges, observe Ponou, elles sont destinées à des maternités faciles.

— Elles peuvent en remercier leur Dieu, répond Leijah-Pût. Le maître a ordonné de les rendre fécondes.

— Y parviendrons-nous? demanda Ajâ-Pal.

— Sans aucun doute, explique Ponou, puisque nous leur appliquons par précaution le traitement des femmes stériles.

— C'est-à-dire?

— Que nous allons donner le fouet sur les fesses des jeunes filles, avant et après. Une femme convenablement fouettée sur son derrière donne toujours un enfant à son époux.

— C'est juste, interrompit Mohammed : seulement, auparavant, je désire présenter mes hommages à Miss May d'une façon qui ne la rendra pas mère. Qu'est-ce qui honorera de même sa sœur?

— Pas moi, réplique Ajâ-Pal, je laisse cela aux musulmans.

— Tu es un sot! réplique Mohammed, il ne s'agit pas de vertu. Le maître a commandé d'outrager la pudeur des Anglaises tant qu'il nous sera possible. Je te garantis qu'il n'est pas possible de faire subir pire traitement à une femme, à une fille blanche surtout.

— Bon, fait Leijah-Pût. Puisqu'il s'agit de faire souffrir ces coquines, je me dévoue.

— Tu es un bon patriote, répond Mohammed.

Tu vas voir que je n'ai pas exagéré et que ces chastes demoiselles vont crier du haut de leurs têtes pour nous récompenser. »

A peine, en effet, May a-t-elle compris l'ignoble attentat dont elle va être victime, qu'elle se met à pousser des appels désespérés, plus stridents que sous les affres de la torture.

« Au secours, clame-t-elle, mère, au secours! Oh! c'est trop odieux! »

Ses membres se convulsent, ses reins frémissent dans une défense affolée.

« Elle est un peu trop nerveuse, déclare le bourreau, je vais lui calmer ses émotions. »

Il prend une sorte de fine cravache taillée d'un seul morceau de peau d'éléphant et se place devant le postérieur de la malheureuse.

« Préfères-tu cette caresse? » fait-il avec un rire sauvage?

La lanière souple s'abat de haut en bas et s'applique avec force juste au milieu de la croupe de la jeune fille.

« Misérables! hurle celle-ci. Ah! quelles souffrances!

— Tu vois que tu ne peux pas te protéger; tu ferais aussi bien de céder, remarque le tortionnaire.

— Jamais, dit May au milieu de ses larmes, jamais! Oh! les démons n'auraient pas imaginé pareil outrage.

— C'est l'ennui d'être trop jolies filles, raille le tourmenteur. Les hommes deviennent fous d'amour. »

Il recommence de fouetter la pauvre May, ayant soin de ne la cingler qu'à l'endroit qu'il a choisi avec une ruse barbare et, sous la morsure de la cravache acérée, la victime s'épuise en plaintes déchirantes.

« Maintenant, aux choses sérieuses, » dit Mohammed.

Les deux bandits assouvissent leurs monstrueuses passions, les jeunes filles se tordent sous le viol immonde qui leur inflige des douleurs infernales, les meurtrit dans leurs pudeurs les plus sacrées.

« La cravache, gémit May, je la préfère encore s'il le faut.

— Frappez-moi plutôt à mort, implore Florence, mais cessez. »

Les hommes rient bruyamment, joyeux de l'attentat cynique, heureux des indicibles angoisses des victimes innocentes.

« Voilà une première cérémonie, déclare Mohammed; maintenant il s'agit de travailler convenablement. Nous allons fouetter ces femmes comme l'a commandé le maître. »

Les infortunées captives ne prêtent plus attention aux préparatifs de la cruelle flagellation. Elles continuent de pleurer lamentablement, brisées d'une honte ineffaçable, tremblantes sous l'aiguillon de douleur profonde qui ne veulent pas s'apaiser.

« Pour commencer, proposa Ponou, nous pourrions donner le fouet aux jeunes filles sans leur abîmer la peau. Elles seront plus alléchantes quand nous leur demanderons de remplir leurs devoirs d'épouses.

— Ce ne sera pas commode, observe Ajã-Pal, les Européennes ont l'épiderme si délicat.

— Tu n'as qu'à faire attention, répartit son camarade. Tu verras au contraire que rien n'est plus aisé.

— On peut les cingler partout? demande encore Leijah-Pût.

— Naturellement, répond Mohammed. C'est justement l'avantage de fouetter les femmes sur leur derrière; les lanières les atteignent au meilleur de leur sensibilité. »

Les lanières s'allongent simultanément et viennent enlacer les fesses nues des jeunes filles. Les malheureuses ont un cri de surprise et de douleur.

« Voilà qui vous change les idées, mignonnes? raille Mohammed. Je suis sûr que vous allez m'oublier.

— Assez de bavardage, fait Ponou, il me tarde de profiter de ces diablesses.

— Moi aussi, ajoute Leijah-Pût. Nos camarades ont pris leur plaisir. »

Les hommes se mettent à frapper rapidement les victimes. Ils se servent d'instruments de flagellation courts, mais terribles...

Ce sont des bandes de cuir souple destinées aux meutes de chiens à demi-sauvages et qui tracent d'atroces rayures sur la peau sensible des Européennes.

Mohammed et Ponou s'occupent de fouetter Florence, tandis que leurs camarades s'acharnent à torturer sa sœur May. Les croupes féminines commencent à rougir de toutes parts, pendant que des sillons livides attestent des cinglées plus cruelles encore.

« Tu auras une amante agréable, annonce

Mohammed, regarde comme cette fille remue son derrière.

— Je vais achever de la préparer, » répliqua son ami.

Le bourreau dirige la mèche avec un art consommé et le fouet acéré va s'enfoncer à la base des fesses de la jeune fille.

« Pas là! clame Florence. Oh! c'est encore plus horrible qu'auparavant!

— Tu peux crier à ton aise, fait Ponou, c'est justement là qu'on fouette les femmes pour les rendre bonnes mères. »

Les deux tortionnaires recommencent et les lanières flexibles disparaissent entre les globes contractés, en provoquant des hurlements déchirants de la flagellée.

Sa sœur est soumise au même supplice et leurs cris s'unissent en une tragique harmonie de tortures et d'angoisses.

Les bourreaux s'arrêtent et les malheureuses restent haletantes, toutes secouées d'élancements douloureux qui parcourent leurs membres. Elles savent qu'elles vont être livrées à l'outrage odieux et leur être entier se révolte contre la honte subie et l'amour imposé.

« Regarde comme ces filles sont peu aimables! dit Mohammed, elles voudraient bien esquiver leurs devoirs.

— Peu importe, répond son ami brutalement, je n'ai pas besoin de leur consentement. »

Les jeunes filles esquissent une folle résistance, contractant leurs membres à en briser les os, cambrant leurs reins pour échapper à l'atteinte fatale. Une plainte douloureuse, prolongée, infiniment triste, annonce que leurs corps dolents deviennent une fois de plus le jouet de l'homme.

Les mains brutales de Ponou meurtrissent la croupe rougie de Florence qui se débat sous la souffrance.

« Mauvaise chienne, fait le bourreau, je vais te fouetter avec encore plus de plaisir.

— Sans compter, ajoute Mohammed, qu'en recevant le fouet sur ses fesses, cette jeune fille est sûre d'échapper à la stérilité. »

Les exécuteurs ont assouvi leurs désirs et les pauvres femmes gisent en larmes sur les bancs où elles sont toujours entravées.

« Le lit nuptial est un peu dur, remarque Ajã-Pal.

— Cela ne nous empêchera pas de profiter

encore de ces beautés pâles, répond Leijah-Pût.

— Assurément, répond l'Hindou, mais une bonne fouaillée d'abord. »

Les tortionnaires s'arment cette fois de nouveaux instruments de supplice, de larges courroies avec lesquelles ils peuvent longuement flageller leurs victimes sans faire jaillir le sang. Dès les premiers coups, les fustigées recommencent leurs appels lamentables, plus stridents que jamais.

« On a bien raison de fouetter les femmes, dit Mohammed, il n'est pas de meilleur procédé de les punir. »

Les lanières restent collées longuement sur les fesses nues de Florence, faisant en quelque sorte pénétrer la douleur au plus profond de son corps.

« Tout, supplie la torturée, tout, je ferai tout! Arrêtez!... Je vous permets tout, tout ce que vous voudrez, mais cessez! Aôh! »

Pour toute réponse, les fouets sont revenus enlacer le derrière de la jeune fille, fouillant sans pitié la chair enflammée.

« Nous n'avons plus besoin de tes offres, fait Ponou, elles arrivent trop tard.

— D'autant plus, ajoute Mohammed, que c'est une ruse connue. La femme fouettée essaie tou-

jours de séduire son justicier. Quand la correction sera suffisante, les belles, nous vous prendrons encore, et sans avoir de remerciements à vous offrir. »

Les bourreaux continuent le supplice sauvage, les Anglaises se tordent en hurlant sans trêve, enveloppées des terribles lanières sur leurs corps entiers. Leurs épaules, leurs seins, leurs cuisses, ne sont pas épargnées et se couvrent de longues et multiples traînées. Les croupes féminines, enflammées et meurtries, ne sont plus que des sources d'intolérables souffrances, accrues à chaque nouvelle étreinte des cruels instruments de torture.

Nana-Sahib écoutait les explications de ses serviteurs.

« Nous avons exécuté tes ordres, ô maître, disaient-ils, chacune des femmes a dû subir toutes les hontes dont il nous a plu de les honorer et ce n'est qu'épuisés de voluptés que nous les avons enfin abandonnées.

— Elles n'ont pas connu le plaisir, je l'espère?

— Maître, les jeunes filles ont sans cesse hurlé sous le fouet et nos amours ne faisaient qu'accentuer les souffrances nées de nos puissantes lanières.

Nous les avons flagellées jusqu'au moment où la mort les aurait délivrées.

— Vous avez agi en fidèles défenseurs de notre chère patrie. Que ces filles aillent maintenant vivre au milieu des leurs, impures, souillées, traînant jusqu'au tombeau la honte d'avoir été fouettées comme les plus viles esclaves. Et quand nos descendants libéreront l'Inde du joug de l'étranger, ils sauront, comme leur ancêtre Nana-Sahib, humilier dans la pudeur de ses femmes, l'orgueilleuse et perfide Albion! »

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE v

CHAPITRE I. — Les massacres de Delhi 9
— II. — La chasse aux femmes 41
— III. — Plaisirs de rajah 71
— IV. — Épouses infidèles 113
— V. — Le fauve et sa proie 141
— VI. — Elles étaient trois vierges 175
— VII. — Le puits sanglant de Cawnpore 207
— VIII. — Une fête au harem 233
— IX. — L'empreinte du tigre 269

SAINT-DENIS. — IMP. H. BOUILLANT, 47, BOUL. DE CHATEAUDUN. — 17920

SOUS PRESSE

H. GAULTIER DE SAINT-AMAND

TORQUEMADA

Étude documentée sur les mystères de l'Inquisition en Espagne.

Un volume in-16 broché, orné de 10 illustrations hors texte, couverture en deux couleurs.

Prix. . . . . 5 francs.

EN PRÉPARATION

AU SERVICE DU SULTAN ROUGE (Massacres d'Arménie).

CATHERINE II. Ses amours, ses vices et ses crimes.

Catalogue franco sur demande.

Imprimerie de Saint-Denis
H. BOUILLANT
47, Boulevard de Châteaudun